

Un mauvais garçon

Deepti Kapoor

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Deepti
Kapoor

**Un mauvais
garçon**

ROMAN
SEUIL

Ce livre est édité par Marion Duvert

Titre original : *A Bad Character*

Éditeurs originaux : Hamish Hamilton / Penguin Books India, Jonathan Cape,
UK et Alfred A. Knopf, New York

© original : Deepti Kapoor, 2014

Traduction publiée en accord avec David Godwin Associates Ltd, Londres

Cette traduction se fonde sur le texte original publié chez Alfred A. Knopf, New
York

ISBN 978-2-02-116569-2

© Éditions du Seuil, août 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mort de mon copain, j'avais vingt et un ans. Son corps disloqué est resté sur l'autoroute à la sortie de Delhi tandis que le soleil se levait sur le désert à l'est. Je n'étais pas là, je ne l'ai pas vu. En revanche, beaucoup d'autres l'ont vu, les camionneurs qui sont passés devant sans s'arrêter et aussi les clients de la *dhaba** 1 au bord de la route où il avait bu une bonne partie de la nuit.

Le journal a publié la nouvelle. Douze lignes noyées dans les pages centrales d'où une phrase se détachait, la dernière, dans laquelle un flic qui ne l'avait jamais rencontré confiait à un journaliste, Il était connu de nos services, c'était une personne dissolue.

C'est une formule qu'on utilise à l'occasion, à laquelle certains ont encore recours. C'est ce qu'on dira de moi aussi, quand les gens sauront ce que j'ai fait.

Lui et moi

(mort depuis longtemps).

Assis dans ce café de Khan Market le jour d'avril où on s'est rencontrés, quand la chaleur implacable monte au fil de l'année, s'ancre dans la journée, que le soleil se couche dans un rouge intense, qu'il s'offre aux grosses dents des immeubles se déployant loin en Uttar Pradesh autour de la Yamuna pestilentielle.

Par de telles journées, la ville est une fournaise, le cœur affligé d'un crématoire.

Mais dans le café, on ne le soupçonnerait pas ; il y fait frais, l'air est climatisé,

les stores des fenêtres sont poliment baissés ; ici, il pourrait être n'importe quelle heure ; ici, on pourrait oublier la ville, son vacarme incessant, ses hordes qui n'en finissent pas. On pourrait se croire en sécurité.

Simplement, il me dévisage.

Vingt ans et intacte. Quel péché. Voici vingt ans que j'attends ça.

Idha.

Dans le miroir.

Je me donne un prénom, en use et en abuse. Lunaire, serpent, pétri de désirs. Charme qui me protège.

Note

¹. Les mots suivis d'un astérisque sont explicités dans le glossaire en fin d'ouvrage. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

UN

Quand je l'ai rencontré, il était déjà irrécupérable. Je ne le savais pas à l'époque, mais il était déjà irrécupérable. Parce qu'il n'arrêtait jamais, que, du jour de sa naissance, il n'avait jamais cessé de foncer, de brûler tous ses vaisseaux, de couper tous les ponts. Chaos tissé de joie, la joie de Shiva, mordant le sein de sa mère, folie innée.

Je n'aurais pas pu le sauver ; il ne le voulait pas. À la place, il m'a abordée dans le café pour tenter de me façonner à son image. Il disait, Tu es ma motte de glaise. Et en un sens c'était vrai.

Donc nous voici assis dans ce café de Khan Market le jour de notre rencontre en avril de l'année 2000. À Khan Market, où c'est civilisé, où on trouve des librairies, des fleuristes et un disquaire qui vend encore des cassettes, boutiques disposées en fer à cheval sans un seul grand magasin ; où les épiceries tout en longueur destinées aux personnels des ambassades exposent, du sol au plafond, des étagères bourrées de produits importés, de Nutella, de Vache Qui Rit, de chocolats belges et d'olives espagnoles ; où le gratin de Delhi arpente les trottoirs lézardés, à moins qu'il n'ait envoyé ses domestiques.

Et, dans ce café situé au premier étage, les serveuses viennent du Nord-Est, du Manipur et de l'Assam. Les tables et les chaises en bois, peintes en vert foncé, ont un air fatigué d'antiquités parisiennes. Il y a là des coins et des recoins pour se protéger de la journée, de vieilles affiches aux murs, un carrelage en terre cuite. On passe du Brubeck et du Dylan, on propose du café filtre, du gâteau à la carotte et des sandwiches de pain complet grillé présentés sur de grandes assiettes blanches.

Ces temps-ci, les gens reviennent en Inde. L'argent coule à flots. Il jaillit aussi du sol, comme par magie, miracle né de terres agricoles et de ruines, tour de passe-passe économique. Il y a des chantiers partout, dans Defence Colony et

GK on construit, et dans les terrains vagues satellites de Gurgaon et Noida on construit aussi des villes.

Laxmi fait son boulot, pour ceux qui savent prier.

C'est chacun pour soi.

India is Shining – l'Inde connaît un boom économique.

Mais moi, je ne vais nulle part. Je ne fais rien.

Je suis en deuxième année de fac et je vis chez Aunty, ma tante. Pas dans un dortoir, pas dans un foyer, pas avec d'autres étudiantes, non, pas de pension de famille pour moi. Pas de mère non plus, c'est fini, et mon père, lui, vit loin, à Singapour, il m'a abandonnée il y a longtemps pour entamer une vie nouvelle là-bas, même si personne n'ose le dire, même si tout le monde fait encore comme si ce n'était pas le cas.

Non, je suis seule, je vais à la fac, j'habite dans l'est de Delhi, de l'autre côté de l'immonde Yamuna, chez Aunty. Ma mère a grandi avec cette femme, que je ne peux jamais appeler par son prénom, est allée à l'école avec elle aussi, puis s'est retrouvée larguée. Aunty est une femme comme il faut, elle le restera jusqu'à sa mort.

Donc, je vais à la fac, puis je rentre, regarde des soaps avec Aunty ou sinon j'étudie et rêve dans ma chambre. Mais, tôt ou tard, Aunty me convoque pour me présenter à une amie débarquée sans prévenir ou bien m'entraîner dans une de ses visites qui n'en finissent pas et où je me retrouve assise dans d'autres appartements, dans d'autres salons en compagnie d'autres Auntys du même milieu, de leurs filles aussi parfois, à écouter ce jacassage interminable où il est question d'autres vies, de mariages, de fils et filles fourvoyés, de ratages, de domestiques récalcitrants, de litiges fonciers, de scandales, de bijoux, du prix de l'or. Je garde la tête baissée et mes pensées pour moi-même.

Bien sûr, j'ai mes camarades de fac. Pas vraiment des amies, mais des filles sympas quand même. Ensemble, on va parfois au cinéma et parfois, en douce, au TGIF où on boit un cocktail Long Island ou une bière et, assises autour de la table, on bavarde des films qu'on a vus, des tenues qu'on vient d'acheter, des

garçons à l'université qui sont censés nous plaire, de ceux qu'on rêve d'épouser, vedettes de cinéma mises à part.

Je suis même sortie une ou deux fois avec certains de ces garçons, je suis allée dans un café proche de l'université et les ai écoutés parler. Ils sont tellement extraordinaires, ces garçons, que j'aurais dû en être éblouie, mais chacun de ces rendez-vous m'a laissée totalement froide. Ils parlent, et moi, sur mon siège, je n'éprouve rien pour eux ; le monde continue de tourner, mais personne ne sait ce qui tourne en moi.

Puis, en rentrant chez Aunty au volant de ma voiture, je contourne la grandeur monumentale d'India Gate, traverse l'étendue sombre de la Yamuna insidieuse en contrebas, et la souffrance me serre le cœur. Mon père m'a acheté cette voiture au début de ma deuxième année de fac, par culpabilité peut-être ou suite à sa richesse nouvelle. Mais, sur le chemin du retour, la souffrance me serre le cœur, alors j'accélère et fonce dans l'obscurité sulfureuse.

Il y a une fille dans la tour en face de moi. Je la surprends parfois, postée derrière sa fenêtre. C'est mon autre moi, décidé-je. Je la guette, puis avant de dormir j'écris dans mon journal des bêtises sur l'espoir et l'amour.

Et, avant de me réveiller, le matin, je rêve. Tandis que la lumière s'insinue dans la ville, je reprends la route : au lieu de me diriger vers la bibliothèque, je mets le cap sur le nord, longe le fleuve jusqu'au pont de chemin de fer métallique, m'engage sur Ring Road, le périphérique, remonte Grand Trunk Road en laissant Delhi derrière moi, direction Chandigarh. Au-delà de Chandigarh, il y a les champs de blé du Penjab, les contreforts himalayens, puis les hautes montagnes. Je les franchis pour gagner des lieux que je n'ai jamais vus et qui ne vivent que sur mes cartes personnelles : Mandi, Kullu, le col de Rohtang, l'est du plateau ladakhi, dans cet inconnu au-dessus duquel plus rien n'existe.

Mais, même en rêve, je ne vais pas jusque-là. Dans mes rêves, je reste coincée à la périphérie de la ville alors que le soleil se lève autour des pipelines de la Yamuna, des drapeaux de prières en loques des réfugiés tibétains, du marécage proche de Model Town où tout le monde chie et se brosse les dents au bord de la route, court après un bus dans le chatolement des gaz d'échappement que renvoient les pierres gorgées de chaleur.

Je sors du lit et émerge dans le froid de la climatisation pour me regarder dans le miroir, moi, mes yeux noirs et mes joues pâles, et j'attends que ça m'arrive.

Je cours.

Je cours beaucoup durant cette période estudiantine, dans l'enceinte de la colonie où se dressent les tours, dans le petit parc défraîchi où les Auntys vont faire leur promenade matinale après que les femmes de ménage ont balayé la maison et que les cuisiniers ont reçu leurs consignes pour la journée. C'est sur les bancs de ce parc que s'asseyent les domestiques qui échangent cancans et doléances pendant leur pause, que s'allongent à l'ombre les chauffeurs attendant les yeux mi-clos qu'on les appelle. Je cours beaucoup dans ce parc le matin, avant que cette histoire ne commence, et le soir avant que le soleil ne se couche je cours aussi, je prends un CD et je cours, c'est tout. Je tourne en rond, parce que le parc est très petit, au début j'écoute Moby – simple, plein de bonne humeur, il pousse mes pieds à aller de l'avant. Plus tard, j'écouterai de la psytrance, dure, sombre et hypnotique, que m'a donnée mon amour.

Mais, avant tout ça, j'écoute ma musique, tiraillée entre espoir et désespérance, pour brûler une énergie qui n'a nulle part où aller. J'ai envie de courir dans le noir, de me lever à quatre heures du matin et de sortir dans les ruelles désertes, de foncer au milieu de la chaussée, devant les chiens endormis, de sauter par-dessus les nids-de-poule. Je me réveille en pleine nuit, j'écoute la climatisation, je n'ai qu'une idée : me coller ma musique sur les oreilles et courir à m'en faire exploser les poumons. Malheureusement, quand il fait noir, Delhi n'est pas un endroit pour une femme, sauf si elle a un mec et une bagnole ou bien une bagnole et une arme.

*

Mais là on est dans ce café, où je viens souvent. Je tourne un peu en voiture, et après je m'installe pour lire un bouquin ou faire semblant de réfléchir. Je bavarde avec ma serveuse, la Chinetoque, comme dit Aunty, une femme du Nord-Est. Moi, je la trouve très belle, mais on ne se parle qu'entre les commandes, quand elle vient ramasser ma tasse et mon assiette et, même lorsqu'elle s'octroie ce temps-là, elle garde un pied prêt à repartir et une oreille à l'affût de ce qui se passe dans la salle. Par bribes, elle me raconte son frère difficile à Manipur, son mari aimant, instruit et trop fier pour accepter un emploi dévalorisant. Elle se dessine un épais trait de khôl autour des yeux pour les agrandir – elle affirme avec beaucoup de tristesse qu'elle a de petits yeux, qu'ils sont vilains, mais moi je les aime ses yeux, comme tout le reste chez elle, qui est

vive, triste, intelligente, mais surtout différente. Et si son trait de khôl évoque la révolte, chez moi ça fait prison.

Une ou deux fois, à la lumière verdâtre de ma salle de bains, je me suis mis du khôl comme elle, un trait épais, et j'ai admiré mon œuvre.

Mais aujourd'hui elle n'est pas de service.

Et, à l'autre bout de la salle, il me dévisage.

On m'a souvent dévisagée, bien sûr ; c'est comme ça ici, c'est ce que font les hommes. Tous les jours, d'une porte à l'autre, à bord des bus, en marchant sur les gravats qui encombrant les bas-côtés, dans les embouteillages, aux feux rouges. Regards d'incompréhension, de luxure, de fureur, de désir triste, si vides et inexpressifs que c'en est tantôt terrifiant, tantôt pathétique. Des yeux à ras les nids-de-poule, des yeux rebondissant dans la rue telles des billes, sans qu'on puisse échapper à leur petit bruit sec. Des yeux dans les restaurants, dans les bureaux, à la fac, des yeux à la maison. Des yeux de femmes aussi, réprobateurs.

Mais dans ses yeux à lui, il y a la promesse d'autre chose.

*

Donc, je suis dans ce café de Khan Market, j'ai vingt ans et je suis belle, même si je ne le sais qu'aujourd'hui en me repenchant sur des photos de moi, où c'est évident, douloureusement évident parce qu'elle s'est enfuie, cette beauté, à jamais, où la peau est si jeune et fraîche qu'elle garde encore des traces de graisse de bébé, mais que la soif de vivre est puissante dans le regard, et la joie bien ancrée en elle alors qu'elle est tout près d'être façonnée et dévorée.

Et personne ne sait, personne ne saura. C'est ce qui est excitant. Pas une seule de mes camarades de classe, personne de la famille. Ils devineront qu'il y a quelque chose, que quelque chose a changé, mais s'ils savaient vraiment de quoi il s'agit, s'ils le voyaient, ils seraient plus qu'horrifiés, parce qu'il est laid.

Laid, la peau sombre, le cheveu court et dru, le nez large, épaté, les yeux protubérants, de vraies balises lumineuses, avec de grandes oreilles et une bouche charnue et pleine de dents.

Il y a chez lui quelque chose d'animal. Quelque chose de l'éléphant et du singe. Quelque chose du chacal.

Ce n'est pas l'archétype du « Delhi boy », c'est sûr, pas seulement à cause de sa tête et de sa peau, mais aussi à cause des vêtements qu'il porte : un tee-shirt jaune passé, qui a connu beaucoup trop de lavages, un pantalon de velours marron trop grand et retenu par une vieille ceinture. Vagabond lavé de frais. Mais il y a aussi, à ses pieds, ces Converse rouges flambant neuves avec leur tour blanc clownesque qui prouvent qu'il n'est pas vraiment à la rue.

Il n'a aucun point commun avec les garçons qu'on veut me faire épouser. Il y en a un nouveau en vue, un *Non-Resident Indian*, un NRI, qui vit aux États-Unis depuis vingt ans, un pur Américain à présent. Aunty est en train d'organiser une rencontre avec lui. Je suis assise près d'elle sur le sofa pendant qu'elle me raconte tout ce qu'elle sait sur le NRI. Elle épiluche ses données personnelles, son CV en or massif et, dans cet appartement en hauteur, je n'arrive pas à respirer. Je mange, je dors, mais je n'arrive pas à respirer. Ça fait un an maintenant qu'elle organise ce genre de rencontres, sans succès, mais elle ne se décourage jamais et ce nouveau lui paraît très prometteur : il a vu ma photo et apprécié mon physique et, comme il est divorcé, il est prêt à passer sur ma triste situation, maman morte, papa absent.

Aunty n'imagine pas que je puisse dire non et, après tant de refus, après que tant de familles m'ont rejetée, ce dernier lui donne le tournis.

Assise sur le sofa à écouter Aunty. Soap operas à la télé, rideaux épais tirés, ventilateur brassant l'air étouffant. Qu'il est massif le mobilier de l'univers d'Aunty, et sombre, et ces statues de dieux, ces fruits de bronze, ces fruits secs, ces noix serrées dans des emballages ornés de petits nœuds, vestiges de tel ou tel mariage, de Diwali, autant de choses qui toutes vous fixent.

Dans sa chambre, l'oncle s'occupe de ses comptes, ou fait semblant, tout en sirotant son whisky. Il vit dans son monde, ne le partage pas avec moi – ça se limite à bonjour, comment vas-tu, bien, tu pars à la fac, parfait. Jamais aucun sentiment, pas de manifestation d'affection à l'égard de sa femme, du moins pas en public. Ses seuls gestes consistent à poser mollement des plats sur la table, à se rendre à l'usine ou au club et ensuite à dormir.

Devant la télé, Aunty m'enveloppe d'un regard chagrin. Elle voit mon entêtement, mon manque d'enthousiasme et soudain elle a peur pour moi.

En réalité, je réfléchis à l'Américain, c'est vrai. Je pense sérieusement à lui dire oui. Je joue avec cette idée depuis un petit moment. La voisine s'exclame, Mais il est divorcé ! et Auntie rétorque, Et alors quoi, s'il est divorcé il a tiré les leçons de ses erreurs, il gagne bien sa vie, il vient d'une bonne famille, qu'est-ce qu'on veut de plus ? Et, contrairement au mec du café, l'Américain n'est pas vilain du tout.

Ce sont mes années de conditionnement qui me font penser que sa peau sombre est affreuse, laide, choquante. Qui me font penser qu'il a l'allure d'un domestique.

Mais dans le café je lève les yeux vers lui.

Je suis jolie et il est laid. Et le plus étonnant, c'est que ça m'excite.

*

J'ai essayé à maintes reprises d'écrire tout ça et chaque fois j'ai échoué. Dix ans ont passé. Mots effacés des disques durs, brûlés au creux des fossés, dans une poubelle métallique sur un balcon, pages déchirées sous le coup de la frustration, chiffonnées, roulées en boule et jetées au panier. J'ai essayé d'écrire tout ça, mais m'y suis mal prise. Comment écrire si on est hantée ? Quand on n'est pas le stylo mais la page ?

*

Donc, Varanasi, huit ans. Je porte encore des tresses, et ma robe écossaise. Toujours un peu mutique et pensive, les lèvres pincées, je contemple le miroir mais ne me reconnais pas vraiment, ne suis pas encore à l'aise dans ma peau. Je veux avant tout devenir adulte, mais suis juste assez grande pour être gênée par mon physique. Je ne vois pas quel autre comportement adopter et ne sais assurément pas comment en changer. Je ne sais pas que j'ai le pouvoir de changer des choses et de prendre mes propres décisions. Je suis donc piégée dans mon corps et les vêtements qu'on m'oblige à porter. Mais il est vrai aussi que j'aime beaucoup ma robe écossaise.

Varanasi, mon père : c'est la dernière fois que je te revois en entier. Comme si tu étais un objet qu'on pouvait casser en morceaux, façon tablette de chocolat.

On est partis ensemble, tous les trois, maman, toi et moi, ultimes vacances. Tu étais revenu de Singapour, ça a été la dernière fois avant que tu ne partes pour de bon. On a pris le train à Agra et logé chez des parents dans la vieille ville, près du Gange, dans une maison au milieu d'un dédale de ruelles, dotée d'une cour intérieure dont personne n'aurait jamais soupçonné l'existence.

Cette ruelle est tellement étroite qu'on est forcés de se plaquer contre les façades au passage des cadavres. Ils surgissent, pareils à des torpilles enveloppées de tissus sur les mains du chagrin et filent vers le Gange pour y être incinérés.

Une fois, il m'a dit, a déclaré, Même après avoir été incinérés, le sternum des hommes et le pelvis des femmes restent intacts. Ils ne sont pas réduits en cendres, on les jette dans le fleuve qui les emporte, les engloutit. Un jour, quand le Gange sera à sec, on les retrouvera. Trente milliards d'os iliaques, trente milliards de sternums. L'histoire du monde dans une tombe aquatique.

Et juste sa présence. Juste sa main sur mon ventre pendant qu'on dort, quand il m'aime. Elle vit éternellement.

Ferme les yeux, dors.

Elle vit éternellement, la main sur mon épaule dans le train qui roule, dans le compartiment, elle pend de la couchette supérieure. Je les regarde, ma mère et mon père. Il caresse ses cheveux. Il la tient sur ses genoux, comme un petit oiseau.

Un taxi noir et jaune nous conduit en ville, nos bagages entassés à côté de nous sur les sièges en cuir déchiré. Puis, dans les venelles trop étroites pour les automobiles, un rickshaw, gémissant sous notre poids. Pour le trajet restant, des porteurs charrient nos bagages sur leur tête – le mien est sur la mienne, je les imite. Une multitude de jambes et ces processions de morts qui déboulent subitement à chaque tournant.

Là où on loge, l'eau s'écoule dans de fines rigoles tout autour de la cour et les

plantes grimpantes en pots montent à l'assaut des murs jusqu'au balcon à claustre du premier étage. Le portail ouvre sur la ruelle. Lorsqu'il est fermé, la ville se perpétue dans les bruits qui nous parviennent par un carré de ciel bleu où des cerfs-volants montent et descendent. Il y a un hôpital à proximité. On entend les cris des patients le matin, et ce raclement de gorge qui est l'hymne indien.

Puis un soir le vent tourne et une fine couche de gris s'abat sur le sol de la cour. Ce sont les cendres, m'explique quelqu'un, elles viennent du *ghat** aux bûchers, du *ghat* des morts.

*

Au café, je me lève pour aller aux toilettes et, dans cette pièce exiguë sans climatisation, je sens la ville m'oppresser – à peine ai-je franchi la porte qu'elle s'introduit par la fenêtre et m'assaille sous forme d'une chaleur écrasante et malodorante ; de milliers de coups de klaxon et de voix, de poussière rouge. La nuit s'installe, les gens reprennent possession de la rue, les ampoules s'allument sur les étals, les seuils des maisons. Le soleil qui bat en retraite libère de multiples fragrances, encens, odeurs de cloaque, de friture, de gaz d'échappement. Les minarets lancent leur appel à la prière, le bourdonnement croissant de leur dévotion clame que Dieu est grand.

*

Tôt le lendemain matin, je suis sortie voir les morts. Seule, personne ne savait que j'étais partie, je me suis faufilée à travers les ruelles, attirée par le fleuve dont, allez savoir comment, je devinais où il devait se trouver. J'ai bifurqué sur les pavés pour descendre une pente courant vers le nord-est, longue comme ces pentes d'où l'on pousse les bateaux à l'eau, mais, en bas, avant l'eau, c'est l'enfer de Dashashwamedh.

Dans ma tête, il y a deux bûchers, peut-être trois. Il se peut que le troisième soit plus bas, pas dans ma ligne de mire, mais ces deux-là sont surélevés, c'est clair dans mon esprit, installés sur une plateforme en ciment. Derrière, une tour de rondins ; autour, des piles de bois, de différentes essences, toutes plus coûteuses les unes que les autres, toutes plus odorantes afin de masquer les effluves de la chair brûlée.

Il y a déjà un corps sur le bûcher, presque intégralement calciné, la famille dans une calme acceptation à présent.

Cette petite fille aux yeux écarquillés, qui ne l'aurait trouvée abasourdie, pétrifiée, muette ? Au-dessus d'elle, la fumée change de direction sans prévenir, vivevolte, une pluie de cendres s'abat sur sa robe et lui poisse les cheveux.

Le plus bleu des ciels bleus, pas un nuage, et une chaleur terrible à sept heures du matin déjà, même sans les feux violents dont il faut voir les vibrations à la lumière du jour.

Après une pause, une nouvelle procession démarre, le corps est bandé de tissus comme dans les ruelles, le bûcher nettoyé, les cendres et les bûches balayées, le dernier os jeté à l'eau tandis que l'âme s'élève au-dessus des corbeaux postés sur les toits des maisons et qu'on prépare le nouveau bûcher. Elles sanglotent, les femmes, groupe de femmes cramponnées les unes aux autres. L'une d'entre elles au milieu est inconsolable. Elle risque de leur échapper d'un instant à l'autre, de basculer en avant pour embrasser le visage du mort.

Il a une moustache, un crâne dégarni. Il est posé sur les strates de bûches entrecroisées, une main abaisse un bâton enflammé et le glisse par en dessous. Le feu prend rapidement. L'hystérie de la veuve cesse, et c'est comme si l'univers entier retenait son souffle.

Je sens la chaleur des flammes sur ma peau, ne peux détourner les yeux, me dis qu'il va se relever d'un bond et s'enfuir. Mais il ne se passe rien de tel. À la place, la moustache est biffée comme par magie, les yeux fondent, la couche de graisse jaune sous la peau apparaît, grésille et claque avec des *pop*. Bientôt on entrevoit les os d'un blanc éclatant. L'homme part en fumée ; il est mort et voilà qu'il disparaît une fois de plus. La veuve : je la regarde regarder la scène, elle ne détourne pas les yeux et il est évident que rien ne dure éternellement.

Ensuite, seul, loin le long du fleuve, dans un silence insondable, un *Aghori** nu s'enduit des cendres d'une crémation. Il tire un cadavre de l'eau pour en grignoter les os, manger sa chair crue, détrempée et putride. Des années plus

tard, je le retrouverai dans l'ultime masque de l'homme que j'aime.

C'est seulement à sa mort que je deviendrai la personne qu'il voulait que je sois. C'est seulement à sa mort que je lâcherai prise, coucherai avec d'autres hommes, les laisserai coucher avec moi. Mais pour le moment, il est vivant, j'ai vingt ans, je suis intacte, et il me dévisage.

*

Quand je sors des toilettes, il est installé à ma table. Il déclare que, la croyant libre, de nouvelles clientes ont voulu se l'approprier, mais qu'il les en a empêchées et leur a cédé la sienne. Je ne sais pas si c'est vrai, mais la présence inopinée de plusieurs femmes conforte son propos. Et, debout à ma table, voilà qu'il me tend la main et me regarde droit dans les yeux en disant, Ravi de faire ta connaissance.

Il a la voix de quelqu'un d'instruit, de direct, ce qui est totalement inattendu, avec un soupçon d'accent, comme s'il avait fréquenté l'école américaine. Très léger – il le porte comme un vêtement d'été. Un accent qui pourrait partir en fumée.

Mais son corps, ses yeux, tout son comportement m'évoque un homme perdu en mer, perdu depuis longtemps, ou sinon un homme qui aurait quitté la sagesse de la forêt.

Il n'a pas une once de graisse, il n'est que muscles et tendons, œil rond et ossature glacée, comme s'il avait parcouru chaque centimètre carré du pays et brûlé toute graisse superflue rien qu'en respirant.

Voici donc cette bête fauve parée d'habits d'homme et dotée d'un jeu de clés ramassé sur la table et d'un portefeuille bourré de roupies.

Quand j'ai regagné la maison après le *ghat* ce jour-là, j'étais couverte de cendres, j'en avais partout dans les cheveux et sur mes vêtements. J'empestais la fumée. On m'avait cherchée, ma mère avait paniqué. Elle m'a frappée, m'a déshabillée et m'a savonnée, puis j'ai passé une heure à pleurer dans ses bras.

Dans mon sommeil, Varanasi ressemble à la scène d'un crash aérien. De petits brasiers sont éparpillés çà et là, parmi les débris qui continuent de brûler, les maisons démolies du jour au lendemain, sur les berges jonchées de cadavres. La nuit descend sur Varanasi et des feux isolés flambent encore furieusement dans les ténèbres, leurs flammes déployées vers le ciel voilent les étoiles et projettent des étincelles loin dans l'espace pendant que les âmes gravitent autour de la terreur d'ici-bas.

Dans le Varanasi de mes rêves, il y a des *lingams** partout. Au sommet de chaque escalier, à chaque tournant immémorial. C'est une cité virile, toujours sur la brèche. Quant à l'autre rive, elle est stérile comme l'au-delà.

Le Gange est un fleuve qui va à contre-courant du temps.

*

À Agra, dans notre maison de famille en ruine, six ans. Je n'ai pas changé. La même peur, la même vigilance, la même lâcheté aussi, le même sentiment de tragique. Le même désir de faire le grand saut.

Je dors avec ma mère quand mon père n'est pas là. On partage le lit double dans la maison silencieuse, silencieuse sitôt les ventilateurs arrêtés, et terriblement angoissante. Ma mère m'attire à elle, murmure dans son sommeil, se contracte avec la nervosité d'un chat dont les moustaches guettent une brise imaginaire et qui rêve qu'il arpente le tapis d'herbe sur la colline au soleil couchant. Elle découvre les dents face aux écureuils dans les avant-toits, puis se met à pleurer, avec une tristesse telle que je retiens mon souffle en l'écoulant gémir.

Le sommeil, seul moment où elle est vraiment éveillée, seul moment où elle pleure réellement. Je l'aime. Jamais elle ne pleure ainsi dans la journée. Jamais elle ne s'apitoie sur elle-même, jamais elle ne se lamente sur son destin, jamais elle n'a conscience de ce qu'elle est devenue.

Elle aimait me donner le bain autrefois, le faisait avec grand soin et, un jour, elle m'a assise sur le tabouret en métal froid, m'a écarté les jambes, a pointé le doigt, puis m'a dit, Si jamais un homme essaie de te toucher là, un oncle¹, un domestique ou un cousin, qui que ce soit, repousse-le vivement et hurle. Et

sauve-toi. Ne laisse personne te toucher là. C'est le pire qui puisse t'arriver.

*

J'ai encore des tresses.

Je cours à travers champs dans ma robe écossaise, celle qu'il m'a rapportée de Singapour et qui vient d'Écosse, dit-il.

Et le tonnerre claque dans le ciel, ça ressemble aux craquements d'un vieux phonogramme. Glisse sur la surface, cliquette. S'ensuit une pause, des borborygmes s'élèvent entre les nuages, borborygmes d'un ciel ventru qui geint et tremble. Ciel ventru de plaques tectoniques. Rupture et déchirure.

Déchire les ténèbres, gonfle la toile sur un navire d'encre océane.

Des trombes d'eau s'abattent sur les champs. Du coffre caverneux du ciel sur la page.

Et maintenant l'enfance, mon amour.

Un cadavre.

Un ouvrier mort dans l'herbe haute. Le bond sifflant d'un chat enfermé dans un sac de jute près d'un puits, un rat tué par des chiens sur la pelouse tondue.

Et dans la maison au bout de la rue ils ont eu un fils.

Ils ont donc allumé des feux d'artifice.

Ils ont allumé des fusées, des pétards et des bombes.

La fumée se diffuse à ras de terre et gagne notre cour, parce qu'ils ont eu un fils.

Dans la chambre il glisse ses doigts entre mes jambes. Mais dans le café il me raconte qu'il a vécu à New York, qu'il vient de rentrer, qu'il est revenu à Delhi pour de bon.

Et est-ce que j'aime la cuisine chinoise ? Oui.

Et est-ce que j'ai une voiture ?

J'ai ça aussi. Oui, j'ai une voiture.

Parfait, il sourit, tambourine des doigts sur la table, Alors allons-y tout de suite, toi et moi. Je t'invite à dîner, je connais un endroit.

Il me regarde droit dans les yeux. Ça commence comme ça.

*

À l'école, on s'entraîne à s'embrasser. À tour de rôle, fous rires, coup d'œil vers les miroirs des toilettes ; dans ces miroirs, on se fait pleurer, on pleure et on s'agrippe les unes aux autres comme si notre fils venait de mourir.

À la fin de la journée, on rentre à pied chez nous, en uniforme, moi j'ai une peur bleue de rentrer à la maison à pied, d'aller à l'école à pied. Où que ce soit, je ne suis jamais à la hauteur. Je suis empruntée. Ça me poursuit à l'âge adulte.

Quand je reçois mes notes, la famille me demande quelles sont les notes des autres – on me compare défavorablement aux cousines qui en ont de meilleures, celles qui sont destinées à réussir, à décrocher des emplois de fonctionnaires, sûrement appelées à devenir médecins, avocates et comptables. Seule ma professeure d'anglais croit en moi. Elle me dit que j'ai les atouts pour aller jusqu'au bout, à l'université, à l'étranger, pour faire tout ce que je veux. Pour être une femme moderne. C'est ce qu'elle dit. Notre directrice l'affirme aussi ; lors des réunions, elle déclare que nous représentons ce dont le pays a besoin. Vous êtes l'avenir de l'Inde, affirme-t-elle.

Je me penche sur mon enfance comme depuis la berge lointaine d'une rivière au débit rapide, au-dessus de laquelle il serait impossible de jeter un pont. Et lui, c'est par là qu'il fend le courant, cet homme qui se noie dans les eaux sombres de la mousson.

*

Le soleil est très bas à présent. Le bruit de la ville monte tandis qu'il se couche et elle ne peut le dissocier des battements de son cœur qui pulse dans sa

gorge, du claquement de ses dents, parce que enfin quelque chose lui arrive.

Le garde à la porte le salue, ils échangent un mot. On dirait qu'ils sont déjà amis. C'est une habitude qu'il a, elle le découvrira – de se faire aimer des pauvres ; s'il le voulait, il pourrait lever une armée parmi eux, ils le prennent pour un des leurs qui se serait déguisé. Il lui offre une cigarette et elle refuse, alors il s'en allume une et lui demande si elle sait à quel point elle est belle, il le lui demande comme s'il ne savait trop qu'en faire, comme s'il s'agissait d'une qualité qu'il pourrait éventuellement appliquer à une tâche donnée. Puis il rigole par-devers lui, passe à autre chose, change de sujet, lui explique que sa voiture est plus loin, qu'ils peuvent se retrouver après les feux, vers Lodi. Il l'attendra sur le bord de la route, il a une Maruti Zen rouge avec un autocollant marqué PRESSE en gros caractères sur la lunette arrière. Tu ne peux pas la rater.

C'est dans sa propre voiture, loin des yeux de l'inconnu, qu'elle se dit que c'est peut-être une folie, que ça pourrait être un piège et déboucher sur un truc fâcheux. Le lâche en elle se réveille et décrète qu'elle devrait prendre la direction opposée et rentrer chez elle, fuir cet homme et ne jamais revenir, ne jamais le revoir, continuer à vivre cette vie préservée qu'Aunty lui ménage. Puis elle repense à la maison, à Aunty et à tout le reste et se dit que ça fait trop longtemps qu'elle attend qu'il lui arrive quelque chose, que ça fait trop longtemps que rien ne bouge en elle. Or, à présent elle est là, sa chance. Peut-être ne se représentera-t-elle jamais.

Comme ma mère, je suis du genre solitaire. Je suis assise à côté du banyan à Agra, au bord du fleuve, c'est le crépuscule, elle est dans la maison, la demeure ancestrale de mon père à la périphérie de la ville, et m'appelle. Mon père travaille toujours à Singapour, mais il reviendra, il ne nous a pas encore totalement abandonnées. J'entends ma mère m'appeler, mais je ne réponds pas. À l'idée de toutes les horreurs susceptibles de se produire dans le noir, elle s'inquiète.

Lorsqu'il revient, il me serre dans ses bras. Il sent le tabac, l'après-rasage Old Spice et le whisky. Lorsqu'il revient à la maison, il fait comme si rien n'avait changé.

Ma mère, elle est subitement réveillée, cela fait des jours qu'elle s'agite, nettoie la maison, remet tout en état pour son arrivée. Elle se coiffe, se drape

dans son plus beau sari et imagine que tout va bien se passer. Lorsqu'il débarque, il apporte des cadeaux, les derniers gadgets électroniques, des ustensiles de cuisine. On organise une grande fête en son honneur – la famille dispose une vaste palette de plats sur une longue table à tréteaux, sert des alcools dans des gobelets en plastique, gonfle des ballons et tout le monde vient le voir. Il aime les gens, mon père, il aime les fêtes, c'est un comédien-né – il est beau, c'est un charmeur. Il effectue quelques tours de magie. Plantée dans un coin de la pièce, je l'observe, j'observe ma mère qui attend. De temps à autre, il passe à côté de moi et glisse les doigts dans mes cheveux, et quand il m'assied sur ses épaules, je me cramponne bien à lui et, les yeux fermés, hume la Brylcreem sur son crâne.

Une fois qu'il ne reste plus rien à manger, qu'on a écouté tous les CD, que tout le monde est rentré tranquillement chez soi, il tire ma mère par le bras et l'entraîne vers la chambre. Je reconnais l'expression qu'elle affiche dans ces moments-là. Après, il ne dort pas, s'installe devant la télé au salon, et moi je sors discrètement de ma chambre et me coule à côté de lui. Jamais il ne me renvoie me coucher. On regarde les programmes ensemble pendant des heures jusqu'à ce que je m'endorme. En journée, dans la maison déserte, je vais m'allonger sur leur lit, écrasée comme ma mère par la taille de ce meuble, et étudie les plis des draps qui se muent en d'énormes chaînes de montagnes, suis à la trace la caravane qui franchit les passages, chargée d'or d'Arabie.

Il repart aussi vite qu'il est venu, le voleur.

Plus tard, j'apprendrai l'histoire de son père, mon grand-père, le saint homme. Lui aussi avait pris le large dans sa jeunesse. Pieds nus, il allait de village en village, accomplissait des miracles, récitait les textes anciens qu'il connaissait sur le bout des doigts, parlait parfois en langues. Où les avait-il apprises ? Personne ne le sait. Je l'ai rencontré plusieurs fois alors qu'il était déjà vieux, mais ne l'ai absolument pas compris et, à l'époque, Dieu l'avait déjà oublié dans un coin de la pièce, telle une lampe sans ampoule qui recueille la poussière.

C'est la première année d'université et l'éclairage aveuglant du monde d'Aunty, où tout est bon, juste et sain, a balayé les ombres plaisantes des rêves. Dans le monde d'Aunty, nul moment à soi, pour quoi faire ? Pourquoi garder ta porte fermée ? Que caches-tu donc ? Pour Aunty, ça n'a aucun sens, cette simple demande de la petite qui aimerait « s'il vous plaît » qu'on la laisse tranquille.

Non, ils comptent bien qu'elle sera comme eux, qu'elle sourira comme il faut, qu'elle dira les choses qu'il faut, qu'elle sera perpétuellement reconnaissante, qu'on la verra mais qu'on ne l'entendra pas. Elle voit ça très nettement, en voiture, dans des appartements, des foyers, lors de *pujas**, dans les mots et les rituels – même appris par cœur.

C'est dans cette existence où tout est désespérément préservé que s'ancre la mort. S'accrocher à la vie uniquement pour mourir avec une réputation irréprochable, pour tenir jusqu'au bout, préservée du péché. Et dans quel but ? Et alors quoi ? La fille voit tout ça et pourtant elle n'y peut rien, n'a nulle part où aller. Elle ne peut rien faire, sinon serrer les dents, apaiser les voix intérieures.

Aunty a conscience de la résistance qui l'habite, de sa réticence. Elle la gronde pour cela, la traite de snob parfois. Affirme qu'elle ne veut que son bien, que c'est pour cette raison qu'elle dit ça, parce qu'elle l'aime. Mais elle ne comprend pas l'attitude de cette fille.

Sur le balcon le soir de Diwali, après, chose rare, un verre d'alcool, Aunty me parle tout en admirant les feux d'artifice. Un châte de smog glacé enveloppe la ville, de sorte que les explosions produisent des éclairs pareils aux synapses d'un esprit à l'agonie.

Elle dit avec mélancolie, À l'université, ta mère était une jeune fille timide, une personne que je décrirais comme trop timide, trop silencieuse, une jeune fille sage, trop gentille, tout le monde l'aimait beaucoup, tout le monde avait envie qu'elle réussisse. Mais, de temps à autre, elle nous choquait avec une déclaration étrange, qui nous surprenait toutes. Elle avait vraiment la tête dans les nuages.

Elle esquisse un sourire confus, se racle la gorge, ramène son *dupatta** sur ses seins lourds. Du balcon, on regarde le ciel en feu et la ville bombardée de lumières.

Saisie de nostalgie, elle ajoute, La vie m'a bien traitée. J'ai eu tout ce que je

pouvais désirer sur terre. J'ai fait un bon mariage. J'ai préparé l'avenir. Aujourd'hui, je suis à l'abri du besoin, bien que j'aie connu des déboires, comme tout un chacun. Mais on ne peut pas se contenter de folâtrer dans cette vie, on ne peut pas vivre d'air pur et d'eau fraîche.

Je pense à toi et c'est tout, ajoute-t-elle.

Je suis trop jeune pour comprendre, je ressemble encore trop à ma mère. Mais je suis dans une situation précaire. Le mariage est une affaire importante. Il faut s'en occuper sérieusement. Un faux pas et... Bon, ne parlons pas de cela.

Ce n'est pas par amour que mes parents se sont mariés. On les a rapprochés pour leur gaucherie, leurs faiblesses, leur sang impur, même si lui passait pour être très séduisant et elle d'une curieuse beauté, agitée.

Ma mère, qui me pousse à lire des livres. Qui me les impose, alors même qu'elle se noie dans la solitude, les superstitions, les cancans et l'ennui, à l'instar de tant d'autres femmes au foyer méritantes avant elle. Et pas n'importe quels livres, les classiques : des œuvres littéraires de qualité. Il y en a toute une collection dans la bibliothèque. On les consulte ensemble, un à un. Elle ne sait même pas de quoi ils parlent, elle ne les lit jamais, se borne à me les imposer à la façon dont une autre mère obligera sa fille à avaler une poignée de diamants avant que les soldats ne cognent à la porte.

*

À Bombay, je la tiens par la main. À bord des trains de banlieue, je tiens aussi celle de mon père, à croire que ma vie en dépend. Il dit que si l'un de nous lâche, ce sera la catastrophe, les mendiants m'attraperont, me briseront les jambes et me colleront au travail.

Bombay en technicolor, cette lueur d'espoir, ville poignante cramponnée à la lisière de l'Inde, se détachant du siècle comme dans un dessin animé. On y a passé un peu de temps, à peine une année – quand mon père y a été muté après Agra.

Lorsqu'on a déménagé, ma mère a été heureuse au début, ça lui a insufflé une vie nouvelle. Il y avait l'odeur du poisson pourri, le sel marin dans l'air, la puanteur des chalutiers, le chant des mouettes, le perpétuel décollage des avions à réaction. Tout renfermait la promesse d'une joie qu'Agra n'avait jamais pu

offrir.

À Khar West, on habitait au quatrième étage d'un immeuble différent de celui de Delhi, pas un mausolée comme celui d'Aunty, mais clair et délabré, ouvert aux bruits ; on entendait les voisins, leur musique, leur télé, leurs disputes ; on était entassés les uns sur les autres, des palmiers poussaient devant les fenêtres, les noix de coco mûrissaient et les corbeaux sur les branches se balançaient pareils à des ivrognes au septième ciel. J'oublie souvent qu'on a vécu là, c'est un rêve crevé sur papier glacé avec des vêtements qui sèchent sur les fils du balcon et du sang qui suinte dans mon sommeil à travers des saris de la côte de Konkan.

Elle m'accroche un nœud à la Minnie Mouse dans les cheveux et m'envoie jouer dehors avec les autres petites filles. À la place, je grimpe sur le toit pour contempler l'océan au-delà des têtes chauves des immeubles et les avions qui décollent dans la brume de chaleur.

Toute la semaine, j'attends le dimanche. Ma mère me tient par la main pour aller chez le marchand de volailles avec l'argent destiné au repas du soir. Que c'est ensoleillé ici. De longues et sinistres lignes de viande pendent à des crochets et, répandue derrière, il y a la scène de sang. Terrifiée, fascinée, j'attends toute la semaine pour voir la manière dont on découpe cette viande, mais, le moment venu, je m'écarte et ferme presque les yeux. Elle achète un poulet entier, qu'elle fait envelopper dans du papier et, revenue à la maison, elle le prépare avec amour et une grande concentration, la langue pointée à la commissure des lèvres et le visage béat. Le soir, quand on s'assied pour manger, l'alchimie de la chose, de la vie produite à partir de la mort, me remplit de stupéfaction.

Un jour, il y a une fête d'anniversaire dans l'immeuble et la fille dont c'est l'anniversaire, sa mère dit à la mienne que je suis invitée. Et elle est survoltée, ma mère, ravie que je me joigne aux autres petites filles, que je m'habille et que je joue. Moi aussi, je veux y aller, être acceptée, être avec toutes les autres et adorée.

Donc, elle me lave, me prépare, me fait enfiler une robe rouge à panneaux de satin bleu et m'attache un ruban dans les cheveux. Puis elle me pousse dans le couloir et m'expédie vers l'appartement quelques étages plus bas. Mais je n'y mets jamais les pieds. Je reste dehors pendant une heure ou plus, incapable de me résoudre à frapper à la porte. Quand d'autres gens approchent, je file me

cacher, feins d'être occupée à autre chose. En dernier recours, je me réfugie sur le toit. Ça m'est insupportable, et je ne peux pas me l'expliquer non plus. La souffrance d'être vivant, de fonctionner comme un être humain. Vous comprenez ? Ça, c'est moi.

Quand je redescends du toit, ma mère est impatiente de savoir comment c'était, veut tous les détails. Et je mens, lui raconte que c'était formidable, que je me suis énormément amusée et fait de nombreuses amies. Elle est très contente pour moi.

Mais plus tard elle apprend la vérité de la bouche d'une des mères des étages plus bas. Elle commence par me défendre, affirme que c'est un mensonge, que j'y suis allée. Et la femme déclare, Je ne sais pas ce qui cloche chez votre fille.

Mon père rentre et la trouve en train de sangloter lugubrement dans un coin, tandis que je me terre dans ma chambre.

*

J'ai onze ans. De retour à Agra, je déborde de fureur. Mais ne l'extériorise qu'avec ma mère. Vingt ans et rien n'a changé. La seule différence, c'est que je n'ai plus de voix.

Douze ans, je feuillette les revues pornos du frère d'une amie, introduites illégalement dans le pays. Il les camoufle derrière une armoire ou une autre, mais on connaît ses cachettes. *Playboy*, *Penthouse*, on les parcourt en gloussant, en faisant mine d'être mortes de honte. N'empêche, j'en embarque une en douce et la lis sous mes draps à la lueur d'une torche électrique. Ce que je préfère, c'est le courrier des lecteurs.

*

Maintenant, il fait nuit dans la voiture. Ici, la nuit tombe très vite. À peine le crépuscule est-il là qu'elle descend à la façon d'un rideau. Les oiseaux chanteurs poussent leur dernière note, les chauves-souris géantes volettent entre les arbres et perforent le ciel. On circule au milieu des larges boulevards du Delhi de Lutyens ; de l'héritage colonial des bungalows classiques dépositaires d'un ordre et d'une réglementation d'antan ; des radiales et des coupoles blanches ombragées par des tunnels de verdure. Des fleurs de jasmin voltigent dans le vent, les flamboyants affichent des rougeoiements de braises. Dans l'obscurité, je

suis ses feux arrière. Il conduit vite, puis lève le pied, le temps que je le rattrape. C'est un jeu pour lui. Il traverse Lodi Estate, où riches et puissants se calfeutrent dans leurs grandes demeures, pendant que les gardes dans leurs nids pointent leurs armes vers la rue. Il fait encore très chaud, c'est une chaleur sèche qui voit des hommes répandus partout sur les pelouses, éclairés par les lampadaires des ronds-points, dans les parcs ici et là – des hommes pétrifiés de torpeur qui s'agitent à présent pour ranger leurs jeux de cartes, allumer un *beedi**, faire du feu, certains ont posé leur bicyclette contre un arbre, d'autres se sont remis en route. En file indienne à distance les unes des autres, des femmes avancent d'un pas glissant dans la rue. Incroyablement droites, drapées dans des saris élimés et colorés comme des fruits à la Gauguin, elles vont, un panier sur la tête, un bébé sur la hanche. Mais rien de tout cela n'existe plus pour moi à présent, je m'en sens détachée, seuls m'importent ses feux arrière devant moi. Je les poursuis jusqu'à Vasant Vihar, dans le sud de Delhi. Je ne suis plus seule.

Je suis toujours seule.

J'ai treize ans.

Mes seins gonflent comme de petits *puris** croustillants, je perds tellement de sang que je crois en mourir. Mon corps sec comme un bâton mûrit, se tend, prend des courbes nouvelles. La chair autour de mes yeux a le mauve d'une ecchymose.

C'est une telle poussée de croissance que mes vêtements ne me vont plus. Et je ne peux plus mettre ma robe écossaise.

C'est vers cette époque que ma famille élargie arrive enfin à la stabilité financière et dispose d'une certaine fortune. Les frères de mon père font tous leur chemin dans le monde. Ce n'est pas spectaculaire, ce n'est pas extraordinaire, mais c'est plus qu'il n'en faut pour survivre. L'économie s'ouvre. Il y a des emplois à pourvoir. La terre s'achète et se vend. Viennent ensuite les voitures, les machines à laver, les télévisions, les cousins et cousines partent faire leurs études en Amérique pour devenir médecins, comptables, avocats et banquiers. Tous les arrières sont couverts.

Mais nous on ne fait rien, on ne va nulle part. Même si mon père nous envoie encore de l'argent, on a perdu notre place, on nous a mises sur la touche. Je garde la tête baissée à l'école et me perds dans mes rêveries, mais ma mère demeure en dehors de tout ça, exilée, elle observe les autres en silence dans les vestibules glacés de notre maison, prend un brusque coup de vieux, néglige ses cheveux désormais pleins de nœuds. Elle retire ses bracelets, ne s'assied pas avec

les autres femmes, reste seule et fume. Elle a ses soupçons, rit amèrement, comme si quelqu'un avait lancé une blague cruelle sur le monde.

Quand j'ai dix-sept ans, elle meurt. C'est une brève maladie, le temps manque. Elle est emportée comme une poussière par le vent sur la véranda. Mon père revient pour la crémation. Mais on ne me laisse pas la voir et il ne me remmène pas à Singapour avec lui. Je ne comprends pas ce qui se passe. Je ne peux expliquer pourquoi je suis abandonnée ainsi.

*

Je l'évite, voilà la vérité. J'évite de l'approcher, sachant que dès que je le ferai, il s'évaporerait. Et ma mère, mon père, ma famille... Peut-être n'y a-t-il aucun lien avec eux.

*

Maintenant les rues de Delhi sont sulfureuses et mortes, bridées par la peur. On entre dans Vasant Vihar, dans le restaurant chinois pour fumer, manger du poulet et boire de la bière.

À l'intérieur, le restaurant est rouge et or ; dehors, dans la colonie, l'enclave résidentielle, rien ne bouge. Il n'y a personne sur le marché, à part aux abords du magasin de spiritueux d'où les hommes détalent comme des rats avec leurs bouteilles de *Doctor's Choice* à vingt roupies, puis s'évanouissent derrière la pénombre d'une porte ou d'une autre. Delhi totalement délabrée et morte, ville fantôme avec sa pompe à essence qui se détache dans le noir.

Les serveurs du restaurant le connaissent. Ils l'accueillent avec leurs yeux larmoyants et leurs sourires obséquieux. Ils arborent des gilets crasseux et des nœuds papillons, nous escortent à travers la salle vers un box sur le côté.

Je déclare que je ne devrais pas être ici. Elle va m'attendre.

Qui ça ? Il m'offre une cigarette. Je refuse.

Aunty. C'est chez elle que je vis.

Aunty...

Oui.

Où habites-tu ?

De l'autre côté du fleuve.

Et tes parents ?

Ma mère n'est pas là. Elle est morte.

Et ton père ?

Il vit à Singapour.

Il hoche la tête, sourit un peu, avec compassion. Allume sa cigarette. S'installe dans le box rouge.

C'est comment Singapour ?

Je dis que je ne sais pas.

Il fait signe aux serveurs et commande deux bières.

*

Aunty m'embarque régulièrement dans ses visites. Deux années durant, je suis assise près de ses chairs tremblotantes, je porte le *salwar kameez** qui me pique, au milieu de sacs de vêtements qui vont Dieu sait où pour être retouchés ou offerts, habits neufs métamorphosés en occasions. C'est notre monnaie d'échange par ici, un formidable trafic de cadeaux dont personne ne veut. Le chauffeur m'épie dans le rétroviseur. C'est plus fort que lui. Il le positionne pour pouvoir me regarder moi au lieu de s'occuper de la route. Que faire ? Quand je me plains, Aunty ne me croit pas ; en plus, tous deux s'entendent comme larrons en foire. Aujourd'hui, on va à Karol Bagh, mais d'abord à Paschim Vihar. Que de gens à voir. Que de visites à faire.

Pendant les visites avec Aunty, on me demande souvent ce que j'étudie, puis ce que je peux espérer obtenir à partir de cette filière. Un MBA serait une option intelligente, déclare un oncle, ou bien comptabilité. Et s'il est vrai que l'éducation est une bonne chose, elle a ses limites, comme la liberté. Liberté et éducation, mieux vaut ne pas en abuser, l'une comme l'autre devraient savoir se tenir.

Et ton mariage ? Tu as trouvé quelqu'un ? Aunty soupire et hoche la tête. Puis, un peu rassérénée, elle mentionne le NRI.

Mais aujourd'hui les femmes discutent des domestiques, de leurs bonnes qui les contrôlent toutes. Elles sont à leur merci, esclaves, otages de leurs caprices. Je garde la tête baissée et essaie de ne pas penser.

À la fac, pendant les cours, c'est assez comparable. J'écris des mots, mais leur signification ne m'intéresse plus. Les professeurs non plus n'ont pas l'air de s'en soucier ; les étudiants semblent se borner à répéter ce qu'ils entendent.

J'ai des idées bien arrêtées sur certaines choses et, à deux reprises, en buvant un café avec les filles, j'ai avancé une opinion qui me tenait à cœur. En retour, j'ai eu droit à des regards vides d'expression.

Mais j'ai vingt ans et franchement tout se passe bien pour moi. J'ai tout ce qu'une jeune fille pourrait vouloir ou désirer, une jeune fille moderne comme moi.

*

Au restaurant, j'accepte une de ses cigarettes. Il me l'allume.

La salle commence à se remplir. Ça sent le gaillon, le GSM, les tapis, les cendriers, les verres vides, la bière qui poisse les sols plastifiés, l'arôme chaud du poulet, des nouilles, du piment rouge, du soja et du curcuma provenant tout droit des Chinois de Calcutta, du chou-fleur Manchurian qui récompense leur dur labeur loin du pays natal. Le bruit est une matrice, les serveurs braillent à l'intention des cuisines, les cuisines grésillent dans la lumière crue derrière la porte battante. Sur le mur, dans le coin, la télé retransmet un match de cricket. De temps à autre, un groupe de serveurs s'arrête pour suivre une reprise de tir, un guichet, pendant que des ivrognes hurlent pour contester une décision. Dans l'espace dégagé accueillant les grandes tables rondes, on boit, on discute, on se bâfre, on conclut des marchés. Une foule d'hommes d'affaires en vilaines chemises blanches se pressent ici, Penjabis, Taïwanais, Malais, Chinois.

Il me demande ce que je fais exactement. Je le lui dis, littérature. Quand il me demande pourquoi, quelle est la raison de mon choix, j'hésite, il le voit et déclare que ce n'est qu'une question, pas un piège, qu'il veut juste savoir ce que je pense. Je lui réponds que je ne sais pas ; que c'est la seule matière où j'ai jamais été bonne. Je lui parle de ma mère et de ses livres. Mais j'ajoute que je

déteste ça aujourd'hui. Ça n'a rien à voir avec ce que j'imaginai.

Qu'est-ce que tu imaginai ?

Je hausse les épaules. Je ne sais pas.

Et qu'est-ce que tu vas faire alors ?

Une pause. Je ne sais pas.

Il sourit. Dis donc, tu ne sais pas grand-chose.

Je dois avoir l'air blessée. Il se reprend, m'assure qu'il blaguait. Ce n'est qu'une blague. Il comprend ce que je ressens, puis me demande ce que j'aimerais vraiment faire si j'avais le choix.

Simple question, mais encore une fois je ne sais pas. Le silence qui suit me rend nerveuse et, pour cacher mon embarras, je lâche, sur le mode de la confession, que je suis coincée, qu'ils veulent tous me trouver un mari, mais moi non.

Il laisse cet aveu s'installer entre nous et je me fais aussitôt la réflexion que je n'aurais pas dû en dire autant, que je ne le connais pas, il ne faut pas que je l'oublie, pourtant j'ai déjà envie de lui faire confiance, j'ai déjà envie de lui livrer des choses. Il pose sur moi ses grands yeux sombres. Ce regard. Il y a si longtemps que j'en ai été sevrée.

Le serveur s'approche et il commande du poulet au piment rouge, des nouilles Hakka, des légumes Manchurian, du riz frit, deux autres bières. Tu as un accent. Je lui lance cette remarque une fois que le serveur s'est éloigné. Il se rejette en arrière dans le box et sourit. Il a dû comprendre que c'est une des raisons pour lesquelles je l'ai suivi, c'est un gage de sécurité. En plus, l'accent souligne sa différence. Associé à sa laideur, à son assurance, à sa peau foncée, il intrigue. Vu son physique, cet accent fait de lui un mystère.

C'est l'accent de New York, m'explique-t-il. C'est là-bas que je l'ai attrapé.

Tu as vécu à New York ?

Il acquiesce. Sept ans.

Quel âge as-tu maintenant ?

Vingt-huit.

J'écrase la cigarette, repousse le cendrier et prends quelques gorgées de bière.

C'est comment New York ?

Il dit, Pourquoi ? Tu aimerais y aller ? Dommage, mais c'est trop tard, je suis déjà ici, sinon je t'aurais emmenée, j'aurais été ravi de te servir de guide.

De ma place en face de lui, je sens son après-rasage et soudain j'ai froid. On est à côté du climatiseur. Je remarque ses poils hérissés, il a la chair de poule, et son fin tee-shirt fané, si souvent lavé qu'il en est élimé.

*

C'est à New York qu'il s'est construit. C'est là que ses idées ont pris leur essor. Il a commencé par étudier le cinéma et, après, la psychologie. Entre les deux, il a poursuivi – épisodiquement – des études de journalisme, a travaillé dans un restaurant, chez un disquaire. Tout est lié. C'est du pareil au même.

Mais il m'assure que ce ne sont pas les salles de cours qui l'ont formé. C'est plutôt la rue. Tout lui apparaissait très clairement lorsqu'il se promenait dans le Lower East Side, Chinatown, SoHo, Washington Square sous le soleil d'hiver, glacial, qu'il remontait la 5^e Avenue et les canyons entre les gratte-ciel, canyons si profonds qu'ils voilent l'éclat du jour et que l'air tranchant comme un rasoir vous attaque les poumons. En traversant le parc, l'université Columbia, jusqu'à Harlem. C'est là qu'il a pris conscience qu'il pouvait être n'importe qui.

Il évoque soudain la lumière là-bas. Il dit que la lumière d'hiver à New York est belle, si ténue. Rien à voir avec la lumière indienne, lourde, terne, saturée de poussière, liée aux dieux. En Amérique, leur lumière n'a pas de dieux, juste Weegee, Trocchi et King Kong.

Il me parle aussi de Chinatown. De *bubble tea*, de *dumplings*, raviolis chinois, et de *pork buns*, brioches à la vapeur farcies au porc, des escalators qui mènent aux restaurants, des tables tournantes dans les salles de banquet géantes. La vie là-bas est si facile. Il me raconte Washington Square et le jazz de Harlem au-delà du parc. Est-ce que j'aime le jazz ? Est-ce que je connais Mingus et Coltrane ? Il me les fera découvrir.

Si c'est tellement bien, pourquoi es-tu revenu ? Il inhale la question, tapote lentement sur sa cigarette, exhale sa fumée, me regarde comme s'il réfléchissait à sa réponse. Au bout d'un moment, il m'avoue que c'est parce que ses parents sont décédés, ensemble dans un accident de voiture sur Mathura Road. En rentrant d'un mariage tard la nuit, un camion de l'Haryana a déboulé du mauvais côté, le chauffeur était soûl ou il s'était endormi, ils ne l'ont jamais su. À un carrefour, il a tourné et les a percutés de plein fouet. Personne n'aurait rien pu faire. Ils sont morts sur le coup. Bien entendu, le chauffeur et son graisseur ont pris la fuite, ils sont repartis vers leur village natal et on ne les a jamais revus.

Je bredouille que je suis désolée. Je ne sais pas quoi dire d'autre. Il hausse les épaules et me répond que ça va, que je n'ai pas à être désolée, que c'est la vie et que ça fait un an maintenant, il n'a plus mal. En plus, ce n'est pas moi qui conduisais le camion, n'est-ce pas ? Alors pourquoi s'excuser ?

Il me les décrit. Ils étaient médecins et exerçaient dans des hôpitaux privés – cardiologie et pédiatre. Des gens sérieux et prudents, n'ayant jamais bu une goutte d'alcool de leur vie, ne fumant pas, ne partant jamais en vacances, ne dépensant jamais pour eux. C'est pour ça qu'ils ont pu se permettre de l'envoyer à New York, qu'il a pu y passer autant de temps, dépenser autant d'argent. Ils lui payaient ses études, ils lui payaient tout.

Mais maintenant ils sont morts. Il baisse le nez et ferme les yeux une seconde, essaie de sourire. Il paraît soudain accablé de regrets.

J'étais leur seul enfant, ajoute-t-il. Le fils prodigue. J'ai hérité de tout, l'argent, les appartements, les terrains de la famille. Je ne serai plus jamais obligé de travailler.

Il se rejette en arrière et poursuit, Mais ce n'est pas la vraie raison de mon retour ici. Au bout du compte, c'est très simple. C'est ici que ça pulse. L'Inde c'est l'avenir, l'Amérique c'est fini.

Les plats arrivent. Le cendrier déborde. Le serveur l'emporte. Ses collègues tournicotent en coulisse, nous observent à la dérobée. Ils le connaissent, il mange souvent ici, mais déclare n'être encore jamais venu avec une fille. Certainement pas une fille comme moi. À leurs yeux, il incarne désormais le héros conquérant. Il jette un regard alentour. Il le sait, en est ravi. Il ajoute avec satisfaction qu'il adore ces endroits, le service, la nourriture, l'atmosphère, le sentiment de fraternité qui s'en dégage, l'anonymat, la manière dont ils sont connectés au pouls de la ville. Il prétend connaître un millier d'endroits du même genre, les connaître tous, partout en ville, il les traque, fusionne avec eux, c'est un connaisseur des bouis-bouis crasseux, des baraques des petites rues, des carioles en bordure de route, des meilleures *parathas**, des meilleurs poulets, du meilleur mauvais whisky, du meilleur *dal**. Le meilleur *dal*, ajoute-t-il, on le trouve dans une des *dhabas* sur la route de Jaipur. Un *dal* incroyable. Il sillonne ces autoroutes la nuit, toute la nuit parfois quand il n'arrive pas à dormir, va à Jaipur et revient. Il se fait l'autoroute dans les deux sens jusqu'au lever du soleil.

On mange avidement en buvant notre bière. On en renverse sur la nappe. Je lui demande où il habite, à Nizamuddin Ouest, répond-il, à côté du *dargah**, à l'endroit où le quartier se divise entre riches et pauvres – il entend parfois les chants dans la nuit, les *qawwalis**, les voix, l'harmonium, la dévotion qui envahit complètement les ruelles. Il dit qu'il me fera découvrir ça un jour.

Il habite seul, tout seul. Pas de famille, pas d'ami, pas de bonne, pas de cuisinier, pas de domestique. Pas de regards indiscrets. Pas de sentiments à blesser.

Je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un qui vive seul, pas une fois. C'est tellement étrange, si peu naturel, inconcevable dans mon milieu, où les vies s'entassent les unes sur les autres dans une tombe collective.

Son appartement est actuellement en rénovation, il fait tout rafraîchir, mais ce sera bientôt terminé et là il sera heureux de me le montrer.

Il se penche en avant et me propose une autre cigarette. Et toi ? Raconte-moi. Il est très curieux, il veut savoir. Qu'est-ce que je fabriquais dans ce café ? Pourquoi faisais-je cette tête-là ? D'où est-ce que je venais ? Où avais-je l'intention d'aller ? Il m'a observée un long moment avant que je ne le repère. C'était plus fort que lui. Il y a quelque chose en moi, quelque chose de différent, il l'a immédiatement perçu, a compris qu'il fallait qu'il me parle, qu'il fasse ma connaissance d'une manière ou d'une autre. Il y a en moi une force rare.

Gênée, je bredouille que je n'en ai pas conscience. Je venais de l'université, c'est tout, je n'avais pas d'autre endroit où aller à part chez moi, or je n'avais pas envie de rentrer.

Tu y vas souvent, dans ce café ? Je réponds que oui, que là-bas personne ne m'embête. Du moins en général. Il affiche un sourire confus. Je t'ai embêtée ? Je suis désolé. Est-ce que les gens t'embêtent beaucoup ? Je parie que oui.

Un silence s'installe, il pense à quelque chose. Je dis, Ils te manquent ? Il fixe la table. Ils me manquent, tu veux dire, mes parents ? Il réfléchit, esquisse un petit croquis sur le tissu. Tu sais, quand j'ai appris qu'ils étaient morts, c'était le soir à Manhattan. J'étais sur Mulberry Street, je remontais Little Italy vers le nord, puis Lafayette jusqu'à Union Square, j'avais des itinéraires que j'aimais bien emprunter. Rien de tel que de marcher là-bas, on ne s'en lasse jamais. Donc, je marchais, il faisait très froid, humide, il neigeait presque et ils avaient commencé à accrocher les décorations de Noël. Je voyais mon souffle faire de la vapeur et, quand quelqu'un ouvrait la porte d'un bar ou d'un restaurant, j'avais l'impression que le bruit inondait la rue de lumière. Je remontais vers Union Square lorsque quelqu'un a appelé, un parent, le cousin de mon père, ça faisait des années qu'on ne s'était pas parlé. Et un mois que je n'avais pas téléphoné à mes parents. J'ai continué à marcher tout en l'écoutant, puis je me suis arrêté. Il m'a annoncé qu'ils étaient morts.

Il éteint sa cigarette, en allume une autre.

Mais, tu sais, ce n'est pas du chagrin que j'ai éprouvé en apprenant la nouvelle. Pas du tout. J'ai eu le sentiment absolument incroyable qu'on m'avait enlevé un poids. Que j'étais libre. Que j'échappais à tout jugement. Bien sûr que je les aimais, mais je les craignais aussi. Il y avait autant d'amour que de peur. Peut-être plus de peur que d'amour.

Ce que j'ai compris à ce moment-là, c'était que je n'aurais plus jamais peur de quoi que ce soit, que je ne ressentirais plus jamais ni gêne ni honte, que je n'aurais plus jamais à me cacher. Je pouvais vivre ma vie exactement comme ça me chantait.

Nos yeux se croisent, se fixent un instant.

Et maintenant je suis ici dans cette ville que j'adore.

Je baisse les yeux. Je dis que je la déteste ; que je déteste cet endroit. Je n'ai qu'une idée, c'est partir.

Il est surpris. Il ne comprend pas. Ça lui paraît aberrant, irréfléchi. Pour aller où ? Lui déclare qu'il n'irait nulle part ailleurs. Il n'y a que Delhi. On y trouve tout ce qu'on veut.

Je réponds, Pour toi, c'est facile. Tu es parti, tu es revenu, tu as déjà vu du pays. Tu as de l'argent et tu es un homme. Tu peux faire ce qui te plaît.

Il hausse les épaules, se rejette en arrière et m'observe.

Re-silence.

Subitement grave, il se penche en avant, les coudes plantés sur la table, et me lance, Laisse-moi te montrer la ville. Laisse-moi te la faire découvrir. Tu verras combien elle peut être chouette. Je serai ton guide. Tu décideras par toi-même. C'est le marché que je te propose. Il me tend la main.

Il se fait tard. Je déclare qu'il faut que je rentre, que je vais avoir des ennuis. Il retire sa main et m'observe avec un long sourire indulgent. Il dit, D'accord, je comprends. Mais réfléchis-y, c'est tout, je ne mords pas et ma proposition tient toujours. Il ajoute qu'en tout cas il est heureux de cette soirée. Je lui ai donné une chance, ce qui est rare, il m'en sait gré, la plupart des filles se seraient sauvées, des filles normales, ennuyeuses, mais moi, je suis différente, il ne s'est pas trompé sur mon compte.

Quand il réclame l'addition, des billets de banque froissés tombent de sa poche accompagnés d'un paquet de mouchoirs en papier, d'un stylo, de son Zippo en argent cabossé. Il rassemble les billets en pile sur la table, farfouille dedans, renonce, ne prend même pas la peine de compter, se borne à tirer sur sa cigarette et balance l'argent sur le bazar au milieu. Bon, marmonne-t-il, ça devrait largement suffire. Il écrase sa cigarette, vide sa bière, range le reste de ses affaires.

Dehors, il règne un silence de mort. Le magasin de spiritueux est fermé. Le marché a le charme d'une ruine. La chaleur est enfin supportable aussi. On passe un moment face à face dans la lumière de plus en plus jaune et c'est alors seulement que je me rends compte que je suis très ivre, mais aussi très attentive à mon compagnon. J'ai envie de dire quelque chose. Rien ne me vient. À la place, il me demande si je suis en état de conduire. Je réponds que ça va aller. Il hoche la tête et me suggère de le suivre jusqu'à Jor Bagh.

Lodi Road, en face de la tombe de Safdarjung, à l'entrée de Jor Bagh, il s'arrête dans la contre-allée.

Au-delà, dans la colonie, rien ne bouge, les portails d'accès des petites rues sont fermés, les riches maisons sont bouclées pour la nuit, les gardes installés dans leurs guérites. Une bande de chiens errants traverse devant nous et s'enfonce sans bruit dans Lodi Gardens. Chacun dans sa voiture, on se parle, vitres baissées. Il dit qu'il veut me revoir.

Quand ?

Demain.

Demain...

Demain à midi, ici.

OK.

OK. Il sourit. J'attendrai. C'était chouette de faire ta connaissance. Réfléchis à ce que je t'ai dit.

Ce n'est qu'une fois libérée de lui que je pars en ville et rentre à tombeau ouvert comme pourchassée à travers champs, le long du fleuve, avec des chiens qui aboient tandis que le soleil décline et que ma mère m'attend à la maison.

J'ai quitté Agra pour Delhi au milieu de la mousson, alors que l'air était frais, doux et grouillant de vie. Auntie m'accompagnait dans le train et on est passées laborieusement devant les bungalows délabrés de mon enfance dehors, devant leurs prés tendus de linge fraîchement lavé, les draps déjà trempés par la soudaine averse dont les grosses gouttes douloureuses s'abattaient dans un bruit assourdissant sur les bâches bleues et les tôles ondulées des taudis. La pluie contre les barreaux de métal, et l'air frais qui s'insinue en torsades taillées dans la soie d'un magicien. Un coup de tonnerre perce la voûte du ciel, le vent secoue l'eau bruyamment dans les arbres. Et ma mère, abandonnée dans le fleuve et le vent.

Dans le train, les gens s'agitaient, bavardaient, s'empiffraient. Vers Delhi, au nord, nous allions, et devant nous défilaient de miséreuses villes de *dhabas* et de camions, villes de boue, de briques et de fours à briques, villes de chiens et de vaches sculptés dans une demi-lumière, villes déployées autour d'une piste de terre et dotées d'un nom tel que Tundla, d'un nom semblable à celui de ces légumes que je refusais de manger. Dans chaque agglomération, la musique de Dieu redoublait d'intensité, musique de klaxons, de voix, de haut-parleurs et de cloches de temples, comme si tous les fleuves s'étaient unis pour se déverser en un gouffre au centre de la terre.

Puis des corbeaux piaillent, des chiens aboient, le dais de la journée s'assombrit. Auntie me parle, me raconte ses belles années à l'université.

Elle ne me parle pourtant pas de sa fille, celle qui est née la même année que moi, morte à l'âge de quatre ans d'une leucémie infantile détectée trop tard. Auntie assise auprès d'elle pendant les séances de rayons, à lui tenir la main, les médecins voulant la forcer à rester dans le couloir. En vain, elle refuse de partir, ne leur donne pas le choix. Mais peu importe, parce que le traitement échoue, que sa main se retrouve bientôt seule.

*

On est arrivées à la ville en fin de journée, le train avançait si lentement qu'on se serait cru à deux doigts de l'arrêt complet, tout près du moment où les passagers sautent du wagon et s'éloignent. Mais on ne s'arrêtait jamais, on continuait simplement à se traîner.

À la gare de New Delhi, les coolies dans leur veste rouge virevoltent au

milieu de la foule, entassent les bagages à leur rythme personnel, leur corps dur comme teck absurde sous leur uniforme rutilant.

Nous sommes dans le hall de la gare, sous la lumière blême et le tic-tac de la vieille horloge, Aunty mal à l'aise avec tout ce monde. On transpire en attendant que l'oncle fasse son apparition. Il a rassemblé quelques coolies, nous entraîne vers la passerelle, au milieu d'un millier de corps, jusqu'à ce qu'on atteigne l'autre bout, qu'on redescende sur terre, expulsés à l'arrière de la gare où des villages entiers sont assis avec malles et sacs de jute, enchaînés les uns aux autres parmi les gravats, dans l'attente que quelque chose se produise.

Le soleil a lancé ses derniers feux dans le ciel. Une obscurité écrasante et sans la moindre brise piège la ville sous une avalanche de chaleur.

L'oncle nous guide à travers ces décombres au nom de parking vers la belle voiture étincelante en dépit d'une bosse sur le flanc et le jeune homme au corps sournois qui se tient à côté et nous reluque. L'oncle lui aboie dessus, au début il ne réagit pas, puis il se glisse dans le siège du chauffeur et s'y installe avec un sourire suffisant. On s'assied pendant que les bagages sont rangés, l'oncle renvoie les coolies avec quelques billets. Les yeux du chauffeur se promènent sur moi tandis qu'il fait marche arrière et je me dérobe à son attention.

Au-delà de Delhi Gate, obscurité dévorante, faisceaux lumineux des phares écartelés à travers le pare-brise rayé. Gémissement des bus monstrueux qui naviguent entre les files. À l'horizon, des usines maculent de fumée noire le ciel de plus en plus sombre. Puis, en franchissant la Yamuna enténébrée, scène pastorale démente dans la rivière en contrebas, avec des huttes moyenâgeuses au milieu des roseaux.

On atteint l'autre berge, on franchit un carrefour animé. La première ligne d'immeubles cède la place à un million de constructions similaires, tandis que des boutiques de toutes sortes bordent la rue où elles vendent ustensiles de cuisine, vêtements ou sucreries sous des lumières crues. Les multitudes d'ampoules nues qui pendent au-dessus du trottoir plaquent des ombres étranges sur les visages. Il y a foule autour d'un temple et de nombreuses mains se tendent vers la cloche.

Dans l'est de Delhi, après avoir traversé un formidable dédale de rues, on tourne, puis on arrive devant une barrière contrôlant l'accès à une voie plus modeste, barrière qu'un garde posté près d'une guérite actionne à l'aide d'une corde.

Dans la colonie, les maisons s'entassent à perte de vue, énormes blocs de fortune penjabis, hauts de trois étages, dorés à l'or fin du business. Des tas de sable jalonnet la route étroite devant nous, là où les constructions se poursuivent. La voiture slalome jusqu'à un vaste espace où s'élèvent trois tours fatiguées. Au pied de l'une d'elles, une bande de gamins joue avec des bâtons. Un peu plus loin sur le côté s'élève un monticule d'ordures en putréfaction.

Dans la tour, les portes de l'ascenseur se referment dans les grincements et gémissements de ses minces parois métalliques. Il y a des graffitis obscènes gribouillés au feutre et, par terre, les taches de *paan** font penser à des cadavres de moustiques géants. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent en tremblotant sur le septième étage. Au milieu du rectangle ouvert dans le mur du couloir, la ville chatoie au nord-est, maisons et bidonvilles formant une chaussée qui va au-delà de Moradabad et se prolonge jusqu'au Népal.

L'appartement d'Aunty ressemble en tout point à son corps. Tout en vernis. À l'intérieur, c'est à peine si l'air bouge. Statues de divinités partout, en laiton, en or, en bois, mobilier très sombre, épais tapis rouges sur des sols en marbre. L'oncle se sert un whisky, puis s'éloigne à grandes enjambées vers sa chambre. Dans la cuisine, la bonne frit des oignons en fredonnant une musique de film. Dehors, on sent qu'il va pleuvoir, un orage approche, malmène bruyamment les climatiseurs, provoque le babillage nerveux des pigeons sur le rebord des fenêtres.

Elle me montre ma chambre, tout en longueur, avec d'un côté des penderies en plastique blanc. Il y a un bureau, un lit, une vieille lampe et, à deux pas du lit, une porte ouvrant sur ma salle de bains personnelle.

Je passe un long moment assise sur le lit. Puis, la paume pressée contre la fenêtre, j'essaie de faire le lien avec le four en sommeil dehors.

À la fin, je vais à la salle de bains, verrouille la porte et ferme les yeux. Je les rouvre sous la drôle de lumière médicinale. Lorsque je regarde le miroir, je me vois pour la première fois ou presque. Presque adulte, presque mûre. En cette soirée de mousson, le ciel renferme toute l'électricité de l'univers. Dehors, l'orage se prépare très lentement, il n'éclatera pas avant plusieurs heures. Et les muezzins lancent leur appel à la prière, de minaret en minaret, c'est une éruption de foi accompagnée au loin par la plainte chevrotante d'un train.

La ville m'est proche à présent, je pense la connaître. Millions de vies, de cœurs, de poumons, de bras qui s'agitent et vous poignent, mendent, matraquent, implorent, prient, gencives contre dents, dents contre chair, langues pendantes, frotti-frotta des corps dans l'obscurité, ivresse, déliquescence, ourlets dépenaillés, points trop lâches, chèvres, poulets, un grand cri, ces odeurs, la poussière rouge et le diesel dans mes narines et ma bouche. Je crois connaître tout ça. Puis cette certitude se dissipe.

Aunty franchit la porte avec le thé perpétuellement froid. Elle me demande de me dépêcher, les voisins arrivent, ils viennent faire ma connaissance, de mettre mes beaux habits, tirer en arrière mes cheveux qui me tombent sur la figure. Il y a tant de gens qu'elle veut que je rencontre. Il n'y a pas de temps à perdre.

Plus tard ce soir-là, au cours du dîner, elle parle de la jeune fille à la fenêtre, dans la tour en face. Elle dit qu'il lui arrive de rester cloîtrée plusieurs jours de suite. Son père, une brute infâme, boit et l'enferme, la mère est morte bien sûr, le fils s'est enfui et ne reviendra pas. Le père envoie des gamins lui acheter de l'alcool, leur donne dix roupies pour la course, c'est honteux, les petits lui rapportent ses bouteilles.

L'oncle hoche la tête pour manifester son dégoût muet.

Des bouteilles de vingt centilitres, de l'alcool local.

As-tu jamais entendu parler de choses pareilles ? Moi, je dis que l'alcool est une malédiction, sincèrement. Je conseille à Ranjan d'allonger son whisky avec de l'eau, mais est-ce qu'il m'écoute ? Non, il ne m'écoute pas, c'est mon destin, on m'ignore. C'est une véritable honte, mais c'est ainsi que va le monde aujourd'hui, le monde moderne bien sûr, la morale se perd. Eh bien... regarde simplement la ville, et regarde ce bonhomme en face, c'est un ivrogne, c'est clair. Et sa fille pareil, il n'en sortira rien de bon. Cette façon qu'elle a de se planter à la fenêtre pour contempler le ciel avec sa face lunaire. Qui a envie de voir une telle bouille ? Mieux vaut que tu gardes tes stores baissés, ne lui prête

pas attention. Mais dans l'ensemble, les gens ici sont gentils, à part ce mouton noir, ce sont des voisins convenables. Mais que faire ? On est des gens bien en fin de compte, et on n'aime pas se plaindre.

*

Les choses dont je me souviens au cours de ma première année à Delhi :

Quelqu'un récite ses prières matinales, un carrelage renvoie l'écho de sa voix, j'ai l'impression qu'il est dans une salle de bains, mais c'est impossible. Je ne sais pas s'il est au-dessus ou en dessous de moi, dans le même bâtiment ou non. Monotonie, ça dure vingt minutes ou plus. Je profite de chacune d'entre elles et m'autorise à dormir aussi longtemps que ses prières se poursuivent.

Ailleurs, tous les matins sans exception, un homme se déclenche des haut-le-cœur, on dirait qu'il se fourre les doigts dans la gorge pour se débarrasser de la noirceur qui balaie la ville la nuit ; *pranayama** peut-être, trois ou quatre fois, à intervalles réguliers. Vingt secondes seulement.

J'entends les sifflets des trains au cœur de la nuit, mais quand l'aube arrive, ils résonnent différemment, prennent une stridence et une froideur de mauvais clairons militaires. Leur bruit se dégrade au fil de la journée. Après le lever du soleil, les trains ne procurent plus aucun plaisir.

La même voiture fait marche arrière tous les matins à la même heure, toujours aux alentours de six heures. La marche arrière dévide son antienne : Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire. Inlassablement. Amplifiée au milieu des tours.

*

Je suis allée voir une cartomancienne aussi, avec les copines de fac. Cette dame s'était installée dans une des librairies de Khan Market ; certaines personnes la connaissaient de réputation et se sont mises à dire qu'elle avait un vrai don, que ce n'était pas bidon du tout. Elle ne vous servait pas seulement les trucs positifs, elle vous prédisait aussi les malheurs. C'est ce qui a retenu mon

attention.

Donc, on y va toutes, mes copines et moi, et chaque fille attend son tour, puis ressort avec des histoires de mariage, de réussite universitaire, de petits revers et de triomphes à la fin.

Quand je m'assieds en face d'elle, je suis surprise parce qu'elle ne fait pas de cinéma. Elle est grande, a de longs cheveux lâchés tissés de fils blancs, du kajal autour des yeux, un *bindi** rouge, la quarantaine. Elle prend soin de sourire, me demande mon nom. Ce n'est qu'en retournant les cartes que son sourire commence à se faner, d'abord remplacé par une expression de concentration, puis d'hésitation, jusqu'au moment où elle affiche un air froid et crispé. Elle a des gestes plus lents, paraît se perdre dans ses pensées. Puis elle relève 'la tête comme si elle avait affaire à une nouvelle venue. Elle dit, Je suis désolée, et n'ajoute rien d'autre pendant un moment. Elle tente de se ressaisir. S'agite sur son siège, marmonne, presque pour elle-même, Je suis désolée, mais je n'ai encore jamais vu ça.

Elle me regarde de nouveau, me prend les mains, les tâte entre ses doigts. Envisagez-vous d'aller à l'étranger ? me demande-t-elle. Je fais non de la tête, je ne sais pas. Elle ajoute, Peut-être que vous devriez.

Pourquoi ?

Ce serait mieux pour vous. Mieux vaudrait que vous quittiez l'Inde au plus vite. Vous devriez quitter ce pays et ne jamais y revenir. Il y a des choses terribles dans vos cartes. Si vous restez ici, il ne vous arrivera que de mauvaises choses. Les cartes disent que vous mourrez si vous restez ici.

Je me suis levée et suis partie sans jamais confier à quiconque ce qu'elle m'avait dit, mais j'ai enfoui ses paroles au plus profond de mon être, où elles ont continué à vivre, telle une écharde sur laquelle la peau aurait repoussé.

*

Maintenant *Dirty Delhi*. Crèmes glacées dans des carrioles métalliques. Pamplemousses, pastèques, coupés en deux, auréolés de mouches, tassés dans de la glace saturée de dysenterie amibienne, serrés entre les mains de gamins aux ongles rabougris qui se postent aux arrêts de bus et les brandissent vers les vitres

avec l'espoir de les échanger contre un billet crasseux. Morceaux de glace fondue, écorces de fruits que mâchouillent des vaches, des chiens, des rats, des singes, des rats gros comme des chiens. Gaz d'échappement des bus, des autorickshaws, des voitures. D'Indraprastha Power Station. Carrioles cabossées proposant du *nimbu pani**, livres en vente aux feux rouges : *Mein Kampf*, *Harry Potter*, *Who Moved My Cheese ?*. *Hijras** à la joue hérissée d'une barbe de plusieurs jours décochant leurs beaux sourires sur Ring Road, près de Raj Ghat, corbeaux perchés sur les balcons à claustra de Daryaganj où, le dimanche, se tient sur les trottoirs un marché aux bouquins et aux revues fatigués, où on prépare des jus de fruits sur des étals aux couleurs éclatantes. Delhi, oui. Noire eau de sentine se déversant de chaque orifice.

*

La jeune fille de la tour opposée ensorcelait mes rêves à la fenêtre. Existait-elle vraiment ? Je n'aurais pu me prononcer. Pendant longtemps, je ne l'ai pas vue, ne l'ai même pas entendue, puis soudain oui. Une fois, durant le bref automne de cette première année, j'ai surpris son visage lunaire braqué vers le ciel au-delà de la fenêtre ouverte. À peine est-elle apparue qu'elle a tourné les talons, à la façon dont ils font dans les films, quand on les appelle. Puis, tel un nouveau mot qu'on vient d'apprendre, je l'ai vue souvent. Et, un jour, juste comme je rentrais de la fac, je l'ai découverte au pied de ma tour, avec, dans les bras, deux saris pliés dans leurs pochettes transparentes. Ça m'a fait drôle de la voir en chair et en os, mais elle en revanche ne m'a pas reconnue. Elle avait de grosses lunettes de soleil en plastique noir et le visage figé. On a pénétré ensemble dans l'ascenseur et j'ai souri à moitié. Elle m'a adressé un demi-sourire en retour, mais un demi-sourire presque flétri de dédain, du moins à ce qu'il m'a semblé. J'ai eu la tentation de lui parler, mais que lui aurais-je dit ? Assez ronde dans son blue-jean et son pull noir, elle était très pâle, avec des cheveux noirs et raides, et elle a gardé ses lunettes tout du long. On n'a pas échangé un mot et elle est descendue au quatrième.

Quand je l'ai revue après ça, elle m'a reconnue. On était dans le parking et elle m'a proposé de m'emmener. Où est-ce que j'allais ? À l'université, ai-je répondu. Elle me ferait faire un bout de chemin, a-t-elle déclaré.

On a commencé par observer un silence méfiant. Puis tout à trac, elle m'a lancé, sur un ton de défi, presque méprisant, Je te connais, tu habites dans la tour en face de la mienne, je t'ai vue. Des fois, je te vois à la fenêtre. Tu as toujours l'air tellement triste. Puis elle a ajouté, Tu sais quoi ? Ne t'avise pas d'en parler à qui que ce soit. Je vais me tirer. Bientôt, tu verras. Mais ne t'avise pas d'en parler à qui que ce soit.

Là-dessus, elle me raconte son histoire : son copain l'aime et elle l'aime aussi, mais c'est un chrétien de Old Delhi et les familles n'accepteront jamais, refuseront même de se rencontrer. Alors, ils vont s'enfuir et repartir de zéro, loin de la famille, loin de tout. En plus, ils ont les moyens de s'en sortir. Il est cuisinier dans un hôtel cinq étoiles, rien de spécial pour le moment, il est encore au bas de l'échelle, mais il a du talent. Il hache les légumes et la viande plus vite que quiconque. Et un cuisinier peut trouver du boulot n'importe où, il en est certain. Elle affirme qu'ils ont tout organisé. Il connaît un agent spécialisé dans ce domaine. Ils prendront un avion pour Montréal. Mais avant Montréal, ils iront au Nigeria, à Lagos – c'est une simple affaire de passeports, d'argent, de visas et d'entorses au règlement.

Devant mon silence, elle me regarde de son air effronté. Tu ne me crois pas ? Eh bien, je m'en fiche. Du moment que tu la boucles. T'as intérêt à promettre. Je promets et on poursuit notre trajet sans un mot jusqu'à ce qu'elle me dépose après le pont.

*

Il était là à midi le lendemain, comme il l'avait dit, le moteur cliquetant, les gaz d'échappement au ras de la terre brûlée et asphaltée. Pas un souffle de vent dans le ciel, seul ce bleu figé et les rues pratiquement vides, accablées sous le soleil brûlant.

J'ai arrêté ma voiture derrière la sienne, patienté un moment au volant, suis descendue, me suis approchée du côté passager et ai cogné à la vitre.

Derrière les carreaux teintés, dans la fraîcheur climatisée, une auréole de fumée bleue lui ceint la tête, la stéréo braille tellement fort que je l'entends de l'extérieur et, chose incroyable, il écoute Mozart. Il m'explique que ça lui change les idées.

Il est là et affiche la mine curieuse, féroce, presque tribale de celui qui a été pris au dépourvu. Puis un grand sourire fleurit sur ses lèvres, il ouvre la porte et me demande si je veux faire un tour.

À l'intérieur, derrière les relents de plastique de l'air climatisé, la voiture sent les cigarettes et l'après-rasage. Domaine réservé, vivant, intérieur d'un cerveau.

Il y a des piles de livres, des journaux sur l'informatique, de vieux exemplaires de *Crime & Detective*, des boîtiers de CD, des emballages de snacks et autres cochonneries ainsi que des documents imprimés sur les sièges et par terre. Balance tout ça derrière, m'ordonne-t-il. Fourre ça dans la boîte à gants, où tu veux, ce n'est pas grave. Il ne s'excuse pas pour le désordre, il s'en fiche. Il n'essaie pas d'être convenable. À voir l'arrière de la voiture, on jurerait que quelqu'un a dormi là. Je lui demande à moitié en plaisantant si c'est ce qu'il a fait et il répond, Non, pas la nuit dernière, mais ça m'arrive quand je suis trop dézingué. Ça fait du bien parfois de se réveiller sans savoir où on est.

J'ai encore des craintes et des doutes à le suivre, à me retrouver seule avec lui. Ce pourrait être n'importe qui, il pourrait m'embarquer je ne sais où, me faire du mal. Mais surtout j'ai des doutes à cause de sa tête, de ce que tout ça signifie, des implications de la décision que je m'apprête à prendre, car, au-delà d'un certain point, je ne pourrai pas reculer. De ce que ça révélera finalement sur moi.

On traverse Lodi Colony, on passe Mehar Chand pour aller vers Lajpat Nagar en longeant la limite sud-est de Defence Colony. Il connaît tous les raccourcis, tous les passages. Il coupe par les petites rues, par les ruelles bordées de maisons aux façades arrière aveugles aux tas d'ordures, il coupe par les veines et les artères, puis débouche, à ma plus grande joie, sur une rue qui m'est familière. Il prend plaisir à disséquer Delhi, à le découper pour moi. Et soudain, devant son aplomb, je n'ai plus peur. C'est comme si la balade à travers la ville, se déployant à la façon d'une tapisserie avec, en fond sonore, le *Concerto pour piano no 20 en ré mineur* de Mozart, m'avait fait basculer dans un autre monde.

Il me demande comment ça s'est passé en rentrant hier soir. Je réponds, Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais autant bu. Il hoche la tête et sourit. Et ta tante, comment elle était ? Tu as eu des problèmes avec elle ? Je lui avoue que je suis rentrée en douce pendant qu'elle regardait ses mélос, que j'ai réussi à me faufiler dans ma chambre, à me doucher, à me changer et à me laver les dents, mais qu'en sortant je l'ai trouvée assise sur mon lit en train de humer l'air.

J'imagine très bien, s'exclame-t-il. Et après ? Qu'est-ce que tu as fait ?

J'ai dit à Aunty que j'étais allée au cinéma avec des amies. Elle a rétorqué que, sachant que j'allais rentrer tard, j'aurais dû l'appeler, je sais bien qu'elle n'aime pas que je rentre tard le soir en voiture.

Oui, Auntie, je sais, je suis désolée. Tu me l'as dit une centaine de fois déjà, il faut que j'appelle ou même que je ne sorte pas du tout, que je rentre avant le coucher du soleil. Mais je suis bien obligée de sortir pour aller à la fac et l'heure de pointe commence tôt, je serais coincée dans la circulation pendant des heures si je revenais à ce moment-là, donc autant attendre que ça se calme. Toi, tu ne conduis pas, tu ne peux pas comprendre.

Elle soupire, hoche la tête et s'exclame, Oh, tu sais combien je déteste cette voiture.

C'est vrai qu'Auntie déteste la voiture. À la table du petit-déjeuner, elle déclare qu'elle n'aime pas me savoir seule, que c'est des ennuis à coup sûr, ça attire l'attention, pour certains c'est une provocation. Et si je tombais en panne ? S'il y avait un accident ? Que se passerait-il alors ?

Il y a une part de vérité là-dedans, j'en ai bien conscience. Mais le véritable danger, c'est que je puisse devenir incontrôlable.

Et même s'il arrive que je m'attarde à la bibliothèque et fasse ce que je suis censée y faire, il m'arrive aussi de conduire.

Parfois, je mets le cap sur Grand Trunk Road en rêvant aux montagnes au-delà. Parfois, je roule vers l'aéroport pour voir décoller les avions. Parfois, je laisse ma voiture près de Kamla Nagar ou bien je vais me balader parmi les vieux bungalows coloniaux de Civil Lines. Mais me garer là-bas attire vraiment l'attention. Ça ne va pas sans certains problèmes. Qu'est-ce qu'elle fabrique ici ? Qu'est-ce qu'elle veut ? C'est une pute ? Elle attend un mec ? Aux feux rouges, au milieu d'un embouteillage. Coincée derrière des cages de poulets en route pour la mort, empilées à l'arrière de *tempos**. Ils me remarquent en effet, ces yeux, et découvrent que je suis seule dans cette ville de viande, de chairs et d'hommes.

Et quand je prends de l'essence à la station-service, le pompiste effleure ma main lorsque je lui tends l'argent pour payer. N'empêche, je continue à sillonner les rues, à tenter le destin, à tâter les murs de la cellule à la recherche de l'endroit où ils céderont.

*

Tout en roulant, je lui pose de nouvelles questions sur sa vie, l'Amérique et New York. Il me parle du cinéma, du théâtre, des galeries, de la musique qu'il a découverts, des concerts indés, des boîtes de nuit ; me décrit des quartiers de la

métropole ; m'entraîne de par les rues, m'invite à admirer Manhattan du haut du World Trade Center, de l'Empire State Building, m'embarque sur la ligne L vers Brooklyn. Il revient à la 5^e Avenue et à ses canyons encaissés qui cachent le soleil.

Il me raconte une autre anecdote, sur la 5^e Avenue, à deux pas de l'Empire State Building. On est en janvier, il remonte vers le nord à pied, il y a foule aux carrefours, tout le monde s'élance pour traverser machinalement avant que le feu ne passe au rouge, sans attendre le petit bonhomme vert parce qu'il n'y a aucune voiture ni à droite ni à gauche. Des deux côtés, les piétons s'ébranlent, ils vont se retrouver face à face, tels deux adversaires à la guerre, quand s'élève tout à coup un terrible hurlement, à croire que quelqu'un vient d'être poignardé, un hurlement si terrible que chacun s'arrête net, figé. C'est un coursier à vélo, vif comme le vent, qui pique droit sur la faille entre les passants. C'est sa voix qui a séparé la foule, sa voix et rien d'autre, ni une douleur, ni un couteau, ni une arme. C'était stupéfiant, me confie-t-il. Ça l'a frappé, l'assurance du cycliste, la réaction des piétons. La manière dont on peut manœuvrer une foule. L'accident qui se serait produit si le pari du cycliste avait capoté.

Tous les jours, on se retrouve ainsi. Je sèche les cours ; je raconte à Aunty que je révise mes examens en bibliothèque, mais en réalité on se retrouve, on roule, on parle. On parle en détail de tout ce qu'il y a à dire. Il me pose mille questions sur moi, sur ma vie, comme s'il reconstruisait chaque scène, moi je lui dis tout, ma mère, mon père, mon enfance, mes rêves en suspens. On se retrouve chaque fois au même endroit. On croirait un porte-bonheur : Jor Bagh, la tombe de Safdarjung. Je le rejoins à cet endroit-là, gare ma voiture et on roule.

Je ne sais jamais où on va, ne demande jamais, ne veux jamais savoir. Il roule vite au milieu de la circulation, comme si les autres véhicules n'existaient pas, affirme qu'il n'y a pas d'autre moyen, c'est comme si on était dans un jeu vidéo, ou qu'il n'y avait personne d'autre sur terre.

Et, dans la voiture, il m'observe, ne surveille la route que d'un œil.

Un jour, je le retrouve à huit heures du matin, mais on laisse la voiture et on traverse les Lodi Gardens dans l'agréable chaleur de la matinée, on foule les

pelouses. Pour moi, Delhi n'a jamais été comme ça – je le lui dis, lui confie n'avoir jamais connu pareils moments, cette ville est une prison sans échappatoire, mais à présent ça, c'est tellement curieux, cette promenade matinale, ces perroquets qui volettent entre les arbres. *Ficus infectoria*, *Plumeria alba*, noms latins sur les panneaux. Et sur les pieds bulbeux des palmiers royaux bien alignés, des graffitis gravés aux noms des amoureux. On flâne avec des joggeurs, des promeneurs, des nantis et des bourgeois, des militaires à la retraite de Defence Colony, des juges et des politicards de Lodi Estate et de Jor Bagh, des gros bonnets, ceux-là mêmes qui font leurs courses à Khan Market, ceux-là mêmes qui ont des gardes armés devant leur portail.

Parfois, après la pelouse sous nos pieds, après les ruines royales des Lodi Gardens, sous des cieux sereins ponctués de fins nuages effilochés et caressés par une brise tendre, on poursuit vers Yellow Brick Road, le café-restaurant de l'Ambassador Hotel pour y prendre un café et des œufs au buffet du petit-déjeuner, des corn-flakes, un jus d'orange, des toasts ; assis dans cette salle claire et blanchie par le soleil, on se penche sur le menu, on rit devant les mots imprimés en faisant comme si on était en vacances, on regarde passer les touristes blêmes et les hommes d'affaires amidonnés. C'est une ville métamorphosée.

Trois semaines durant, les choses suivent ce cours. On tient la note, tremblotante. Il me montre la ville, me la révèle.

En rentrant chez moi, ces jours-là, j'ai du mal à croire à ce qui m'arrive. Quand il me dépose devant ma voiture à Jor Bagh et me souhaite bonne nuit, je n'ose me regarder dans le rétroviseur.

*

C'est dans un Delhi embrasé qu'on descend Janpath en voiture, qu'on passe devant l'Imperial Hotel en direction du Palika Bazar, à Connaught Place. Il dit vouloir m'y montrer quelque chose, quelque chose que je ne trouverais jamais seule.

On laisse la lumière désolée du jour derrière nous pour nous enfoncer vers le marché en sous-sol, franchir les détecteurs de métaux en panne et flâner au milieu de la multitude de corps souterrains occupés à leurs achats. Pour éviter que je me perde, il me prend par la main et m'entraîne. On navigue à travers les échoppes, les gens, le plastique, les jeux vidéo, les vendeurs de ceintures, chapeaux et sacs, les montagnes de camelote que Delhi consomme. On se

faufille, main dans la main, à travers la cohue ; il sait où il va : une boutique anonyme à la devanture ouverte qui écoule des articles électroniques, une boutique de la taille d'une petite salle de bains, pareille aux autres.

Une fois là, il fend la foule des clients et gagne un escalier métallique en colimaçon au fond, qu'il grimpe sans s'arrêter.

La pièce au-dessus, une sorte de grenier, est à peine assez haute pour qu'on puisse s'y tenir droit ; sans fenêtres, rien que des ampoules à nu, un ventilateur brassant l'air chaud et renfermé et des murs tapissés de placards bourrés de milliers de DVD piratés. C'est ce qu'il veut que je voie, tous les films dont tu rêves, tous les films que tu veux. Tous les films étrangers depuis un siècle. Le gars qui monte à notre suite déclare fièrement que tous les étrangers viennent ici, les gens des ambassades, les cinéastes aussi, des acteurs, tout le monde, tout le monde vient me voir. Une liste de films étrangers au marché noir, Bergman, Kurosawa, Resnais, Truffaut, Godard, les moins connus aussi. Les deux hommes s'amuse ensemble à un jeu familier, lui cite un nom et le bonhomme se dirige vers un placard, d'où il sort une pile de DVD qu'il consulte à la manière d'un banquier comptant des billets de banque, puis lui remet la bonne pochette en plastique. Il rit, il est capable d'y passer toute la journée, affirme-t-il.

Ils se connaissent bien, c'est un bon client, il a déjà dévoré la liste. Avec ses goûts carnivores, il a tout acheté et tout vu. Il dit qu'il voulait me montrer l'endroit, ajoute, Choisis tout ce que tu veux, prends-en autant que ça te chante, je te les offre. Le bonhomme fait coulisser une porte de placard et en extrait cinq piles. Puis, se tournant vers l'escalier, il réclame à grands cris qu'un gamin nous monte du thé.

Au sortir de la fournaise souterraine, aux feux à la limite de Connaught Place, des touristes de basse saison, créatures à la peau rose s'étant modestement éloignées de leur base de l'Imperial Hotel, errent sur les trottoirs, attirés dans des embuscades aux jeux d'échecs, plumes de paon et plans de ville, assaillis par les marchands ambulants et les petites mendiants. Quand on reprend Janpath pour repartir vers le sud, il m'indique d'un geste l'Imperial derrière le mur et dit, Tu sais que tu peux entrer dans l'hôtel ? Tu laisses ta voiture au voiturier, tu traverses la réception, tu suis le couloir, tu passes devant les toilettes, tu tournes à droite au bar, tu sors et tu poursuis ton chemin jusqu'à la piscine. Là, tu n'as qu'à donner un faux nom, un faux numéro de chambre et on te fournira une bouteille d'eau, une serviette et tu auras une paix royale. Une journée à la piscine, loin de tout. C'est possible. Il faut juste que tu fasses comme si tu étais chez toi, c'est ça l'astuce ; tout dépend de ton comportement, de ton allure, il

faut juste que tu le fasses à l'esbroufe. Ça aide aussi si tu as des lunettes de soleil.

Je l'interroge sur l'autocollant PRESSE sur la lunette arrière de sa voiture – il dit qu'il est bidon, qu'il l'a acheté à Karol Bagh, il lui sert à foutre la trouille aux flics, ou du moins à les faire réfléchir, et puis à lui ouvrir des portes. L'autocollant et une carte aussi. En cas de problèmes, tu la leur agites sous le nez et si tu sais causer comme il faut, tu gagnes du temps. Encore un truc, ajoute-t-il en me tendant son portefeuille. Ouvre-le. Là, sors la carte en haut à droite, la grosse blanche.

On y lit : Commissaire de police adjoint.

Tu le connais ?

Non, répond-il, mais je l'ai interviewé une fois en invoquant un magazine qui n'existe pas, que j'avais inventé juste pour me marrer, histoire de voir ce qu'il dirait, qu'il me file sa carte.

Trois semaines durant, les choses se poursuivent ainsi. Les trois glorieuses. Histoire de faire mentir l'affirmation en vertu de laquelle le temps est linéaire, simple proposition allant de A à B. Il affirme, Tu te rappelleras ces journées jusqu'à la fin de ta vie. Et j'ai beau me moquer de lui à l'époque, c'est vrai. Je me les rappellerai, je me les rappelle. Ces trois semaines amputées, cautérisées, préservées dans le bocal du souvenir me marquent plus que les années qui ont précédé ou suivi.

Je me réfugie encore dans leurs sommets. Là, je regarde le soleil se lever, s'installer au-dessus des nuages avant que l'avalanche du présent n'emporte le sol sous mes pieds. Je suis encore une toute jeune fille. Mon cœur n'a pas encore été brisé. Tout doit encore se produire, même si l'histoire a déjà commencé. Il est toujours laid, je suis toujours belle. J'ai terriblement envie de lui. Mais si je m'attarde trop longtemps sur ces hauteurs, je suis perdue.

*

Il me raconte son histoire, me parle de sa famille exigeante, de ses études, du rebelle aux notes excellentes qu'il a été, de ses parents qui l'avaient poussé même avant l'école et lui avaient fait apprendre une foule de choses, dont le piano, des filles qui l'adoraient pour ça, pour son côté rebelle, ses dons. Il pouvait tout se permettre.

Il me raconte ses petites amies ; une fille avec laquelle il était en fac, la fois où elle est partie en train avec sa famille et où, pris d'une subite lubie, il a pisté le convoi toute la nuit au volant de sa bagnole, rien que pour être à la gare quand elle en sortirait. Rien que pour voir la tête qu'elle ferait.

Je l'interroge sur les filles. Il en a eu beaucoup ? Avec un sourire désinvolte, il réplique, Pourquoi veux-tu savoir ? Parce que, c'est tout. Alors, il me dit, Oui, j'en ai eu quelques-unes. Assez pour savoir. Est-ce que tu aimerais savoir toi aussi ?

On passe devant le AIIMS, le All India Institute of Medical Sciences, pour aller vers Green Park et Outer Ring Road ; ça fait une heure qu'on roule. Il me regarde, réfléchit au sens de mon silence.

Je lui dis que je veux savoir, que je veux savoir pour chacune d'entre elles. Ce à quoi elles ressemblaient, ce qu'elles pensaient, ce qu'il a fait avec elles.

Chaque fois qu'on se retrouve, invariablement, on échange sur ce mode, on reprend le fil et on continue. Je l'interroge et il m'en raconte davantage. Il parle volontiers, me décrit leurs corps, leurs vies, leurs plaisirs et leurs souffrances, la manière dont ils ont fait l'amour, dont ils ont baisé, dont leurs corps s'unissaient. Il surveille ma réaction devant ce mot et je tressaille, et chaque fois qu'on se retrouve, invariablement, je réclame davantage de détails.

*

On mange aussi, on mesure la vie aux repas qu'on prend dans les lieux qu'il me fait découvrir, la cantine d'Andra Bhavan, Basil & Thyme, Alkauser à Chanayakapuri. On mange surtout à Connaught Place.

Dans la grande salle fatiguée du United Coffee House, avec ses chandeliers, on a notre serveur attiré, on n'aime pas que quelqu'un d'autre s'occupe de nous. Je me dis qu'il nous connaît un peu, qu'il est en quelque sorte complice. Il a un visage émacié, ce serveur, des pommettes hautes, des cheveux noirs et épais, un nez à la Alexandre, des yeux durs. Il est très séduisant, d'une séduction de montagnard originaire du Cachemire, de l'Himachal, à moins que ce ne soit un Afghan, un tueur, un nomade désormais sédentarisé pour servir café et poulet à la Kiev. On décide finalement que ce doit être un acteur, qu'il fait une pause, qu'il répète un rôle, qu'il n'a jamais été simple serveur. Il a une arrogance sans

pareille, qui n'a d'égal que son professionnalisme consommé, son excellence dans ce rôle ainsi que la maîtrise et le dédain qu'il lui oppose en même temps. Personne ne donne des coups de serviette comme lui, avec cette grâce tellement insouciante. Il glisse à travers la salle, sans jamais se hâter, sans jamais se troubler. Quand on passe notre commande, il semble presque déçu par notre choix, ou ennuyé par notre indécision. Il pose un œil dubitatif quelque part ailleurs dans la pièce, esquisse un infime rictus. Vous pourrez lui sourire autant que vous voudrez, jamais il ne vous sourira en retour, il se contentera d'opiner. Quels que soient vos remerciements, quelle que soit la générosité de votre pourboire, il n'aura pas la moindre réaction. Lorsqu'il s'éloigne, on éclate de rire. Et pourtant, chaque fois que nous entrons, il nous voit, nous place, fait valoir ses droits sur nous.

Au restaurant, on étudie le menu de près et on cancanne sur les autres clients, on les épie et on leur invente des histoires dignes de ce vestige colonial, de ce souvenir du Raj. On s'amuse à deviner ce que font ces gens, ce qu'ils représentent les uns pour les autres, qui a une liaison avec qui, siècle de secrets attachés au stuc des coupoles du plafond. Le Delhi raffiné d'antan. Directement lié à l'ère des Britanniques, Ludlow Castle et Court Road. Avant qu'on n'invente la TV à écran plasma, avant que notre serveur ne s'éclipse, ne disparaisse à jamais.

*

On roule, on roule et il parle. Il veut me montrer chaque centimètre carré de la capitale, il veut m'épuiser, me remplir de cette ville, il veut que je découvre le Ridge, l'extrémité des monts Aravalli qui se déploient du Gujarat à la capitale où ils émergent, telle l'échine d'un dinosaure vieux de cent cinquante millions d'années, plus vieux que l'Himalaya, et traversent la métropole pour venir mourir derrière le Hindu Rao Hospital et le Mutiny Memorial. Mourir sans cérémonie au bord de la Yamuna.

Sur les rochers, des fantômes hantent le Delhi Ridge. Sur les rochers, des corps de femmes drapés à la manière de poupées de chiffon, coupés en morceaux, mutilés, le crâne défoncé à coups de cailloux, pourrissent à même le sol et nourrissent les chiens sauvages. Il y a des corps d'hommes aussi, effondrés parmi les ruines de rochers rouges, rouges. Sur les rochers, se détachant au-dessus et au-delà de tout, là où les démons se cachent dans les broussailles. On roule, on roule alors que le soleil se couche et, soudain, au milieu des arbres à moitié morts, des singes se regroupent et des hommes errent. Ils surgissent sans prévenir sur le bord de la route, courent à toutes jambes parfois pour nous stopper.

C'est le Southern Ridge qu'il préfère, il m'y emmène, aux alentours de Tughlaqabad, sur les décombres de la cité ancienne, avec ses solides blocs de pierre désolés. Il me raconte la légende du saint soufi qui a maudit l'empereur ayant érigé ce fort et condamné les lieux à demeurer à tout jamais stériles, uniquement peuplés d'animaux et de troupeaux de chèvres.

Du cœur indomptable de Delhi, cette cité solitaire se dresse. Victime d'intrusions, de constructions sauvages ou pas, puis abandonnée. Elle abrite des monuments oubliés, des rêves perdus. On se gare un moment à côté d'eux. Tiens, dit-il, regarde les arbres. Sans arrêt il y a des meurtres, des gens disparaissent, hommes, femmes, enfants, dans un endroit aussi désertique, désespoir des fous, des mystiques, des putes. Dingue à un point inimaginable. N'est-ce pas merveilleux ? Il dit qu'il lui arrive de s'y aventurer, que ce lieu n'a pas son pareil sur terre.

Tous les jours, comme si le temps nous manquait, on roule et on parle. De Vasant Kunj jusqu'aux *farmhouses* de Chhatarpur, ces fermes rénovées en maisons bourgeoises, en passant par l'ancienne Mehrauli.

De retour en ville, au-dessus de Nehru Place. Il s'arrête sur le bord de la route, allume une cigarette. Cicatrices du XX^e siècle, vilains blocs à la Soviet revêtus d'une fine poussière étouffante, foule grouillant au milieu des interstices à l'assaut du marché noir des ordinateurs, logiciels, matériels. Il m'use à petit feu. Il dit, Regarde ce qu'on a construit. Que c'est merveilleux d'être vivant.

Crépusculaire. Delhi se déploie lentement, de nouveau le soleil plonge derrière la terre, se baigne dans la Yamuna putréfiée, s'y noie. Les temples surgissent, les mosquées, le bourdonnement de voix mâles, les mélodies funèbres des diverses confessions, les appels adjurant le soleil de réapparaître, les chauves-souris, les oiseaux, les sonorités appuyées des tambourins et, par-dessus tel balcon, ce drapeau qu'on secoue au-dessus de la rue. Et les bêtes sauvages du Ridge se déchaînent et produisent des bruits de pylônes et de câbles, cassette rembobinée dont la bande se déroule contre l'aimant, folie du soleil mourant déclenchant une panique rituelle vieille comme le monde.

Dans une ville pareille, on connaît encore le soleil. On sait à quel moment il se montrera, on entend les cloches qui sonnent à la volée pour célébrer sa gloire, les chants et l'appel à la prière bondissent vers le ciel, les chiens sauvages désertent leurs lits de sable de chantier et de terre brute et aboient dans les ruelles.

En roulant vers Vasant Vihar, à l'endroit où Baba Ganganath Road rencontre Nelson Mandela Marg, il arrête sa voiture à côté du haut cercle de rochers formant un rond-point où des bicoques ont poussé comme des dents sur une gencive, blocs de pierres cimentés à la roche d'origine pour former de petites pièces trapues peintes en bleu, rose et vert, ornées de publicités pour boissons gazeuses, essence ou beurre. De nombreuses familles vivent là, comme victimes d'un naufrage, échouées. Il me raconte qu'il va leur parler de temps en temps, qu'il passe des heures assis avec eux à discuter du monde, à leur poser des questions sur leur vie, à les faire rire avec sa bizarrerie, sa sagesse, à aller et venir parmi eux, simple d'esprit béni des dieux.

*

Plus loin encore, plus embrouillés dans ces multiples lignes, dans la nuit infernale nous allons, dans les rues qui défilent, vitres baissées, nous passons devant les pharmacies agglutinées autour du AIIMS, devant les familles des patients attendant aux portes de l'hôpital, devant les étroites boutiques et les panneaux publicitaires de Green Park, vers le Qutb Minar, puis au-delà des tombes et des broussailles nous pénétrons dans le désert, libérés des corps, des voitures et des billets de banque. Nous nous enfonçons dans les vastes étendues vides des fondations de Gurgaon, vers les chantiers qui se dressent en monolithes aussi loin que le regard peut porter. Il veut me montrer l'avenir. Il veut partager ce nouveau monde avec moi. Nous parcourons ces longues routes droites du désert, qui ne se terminent sur rien. Aux abords de poutres métalliques et de poteaux en acier, elles se modifient subitement. Des constructions apparaissent, formidables carcasses de béton où des vapeurs jaunes illuminent les ouvriers dans le ciel.

Il quitte la route, éteint les phares. Derrière, à l'horizon, Delhi grouille. Et au sud, rien sinon les vastes ténèbres anonymes de l'Inde. Il déclare que c'est ici que vit l'avenir. De grands ensembles d'appartements, des bureaux, des municipalités, des terrains de golf, des centres commerciaux, tout un paysage urbain pas encore sorti de terre, qui portera des noms tels que Green Meadows et Marble Arch.

C'est à peine si on entend un bruit. Seul l'écho lointain du métal martelé. Il allume une cigarette et effleure ma main.

*

Holi. Ici et maintenant tandis que j'écris ces lignes. C'est la fin de l'hiver, le début du printemps. Ce matin, la lune est plus pleine qu'elle ne l'a été depuis dix-huit ans. Dehors les chiens aboient, saisis de folie. Ils aboient sans répit depuis trois heures du matin et leurs hurlements se répercutent à travers la vallée, dans les cours, les jardinets, les résidences, la jungle, les rues et les ruelles.

Je suis réveillée depuis trois heures du matin.

Je sens mon corps attiré vers le ciel, à moins que ce ne soit la lune qui me tombe dessus.

On joue à Holi le matin, chacun se munit de poudre de couleur, on se la lance les uns sur les autres, on se barbouille la figure. Mais désormais ça ne m'intéresse plus.

Les Holi de mon enfance ; je ris toujours et cours dans les fossés à sec, sur les levées de terre desséchées bornant les champs, je cours, un moulinet de papier à la main, les couleurs volent et s'éparpillent dans l'air, je ris. Cependant les couleurs nourrissent aussi la vengeance, la malveillance et le pouvoir. Le manque de pouvoir. Sous prétexte de faire la fête, un poing plein de couleurs peut s'écraser contre un os. S'abattre sur une fille dans une ruelle.

Aujourd'hui, je repense à Holi dans Delhi. La première année, refus têtu de sortir alors que les hommes boivent du *bhang** et s'aspergent furieusement. Les ennuis sont vite arrivés. Sperme teint en une douzaine de nuances. Le tout sous couvert de couleurs. Au marché, la quête d'une proie, l'amoureux éconduit, l'amant rejeté. Le tout sous couvert d'amusement.

Holi juste avant lui, Aunty me réprimande, me cajole, me dit que je devrais participer, que je suis difficile, que c'est la tradition, que c'est notre identité. Mais elle a peur de moi aussi. Elle ne comprend pas quelqu'un qui ne veut appartenir à rien.

*

Descente en ville, au cœur de la métropole. Il m'emmène à Paharganj, tache d'encre sur la conscience de Delhi, point noir sur le plan. C'est un de ces endroits où les bons Delhiites ne s'aventurent pas, un ghetto de routards du

monde entier, de menteurs, d'escrocs, de mendiants, de tricheurs, un univers de drogues, d'aventures, un Disneyland de peaux blanches, la vacuité placardée sur la prunelle, des étrangers à la mise de figurants campant des réfugiés en attente d'une évacuation aérienne, plus ceux qui vivent sur leur dos, de leurs besoins et de leurs peurs, et guettent les nouveaux venus parmi lesquels ils sélectionneront les plus vulnérables.

Ce quartier en avril, rabatteurs, filous, papier hygiénique à vendre. Israéliens, Japonais, Allemands, Anglais, peu d'Américains, un ou deux, cheveux ébouriffés, mèches dans les yeux et vêtus de chinós, la main solidement refermée sur un guide. Et le jeune Japonais dont le visage s'affiche sur les murs des pensions de famille et cafés, disparu depuis huit mois, vu pour la dernière fois à Manali, présumé mort.

Il connaissait bien le secteur et m'a guidée sans mal à travers les allées. Il m'a emmenée voir un ami à lui qui, aujourd'hui encore, reste gravé dans mon esprit. Franklin John.

C'est peut-être à cause de la photographie. On avait un appareil ce jour-là, son Pentax, et il a pris une photo de Franklin ; elle était en noir et blanc et est sortie floue mais, allez savoir pourquoi, ça lui allait, ça allait bien avec son visage. Prise dans une pièce crasseuse au milieu des petites rues, lui défoncé à mort, plein de grâce. Le saint patron de Paharganj.

*

On s'éloigne de la rue principale du bazar, il sait où il va, coupe les ruelles par-ci par-là jusqu'à ce qu'il arrive à une pension de famille bourrée de touristes, gravit l'escalier et frappe à une porte.

Sur la photo, le visage de Franklin est dans l'ombre, son corps aussi, mais sa silhouette est néanmoins assez parlante. Elle reflète le spectre de ses muscles, leur flou graphitique. Même atrophiés, ils pourraient encore tuer un homme.

Il bougeait au moment où la photo a été prise, il nous parlait et nous a parlé jusqu'à ce que son aiguille trouve la veine. Impatient, il virevoltait dans la pièce tel un boxeur sur le ring, la bouche pareille au direct, l'aiguille au KO. La cinquantaine, le corps marqué par les épreuves et l'expérience, c'était un Irlandais de Galway avec une histoire d'héroïne longue comme le bras. Les cheveux coupés très court, à la César, pour un empereur des bas quartiers. Il a

des yeux bleus qui vous fixent et ne se dérobent pas. Lui aussi est peut-être mort aujourd'hui, je ne le saurai jamais.

Je le vois figé sur cette photo, puis je le vois en chair et en os avec, à la main, l'aiguille remplie d'héroïne achetée aux Cachemiris en bas. C'est de la merde, dit-il. Il évoque la bonne came, l'opium de Pushkar, l'héroïne d'Amritsar. Il connaît l'Inde sous un angle que je ne connaîtrai jamais, pays qui pour moi n'existe pas. Il y a le bourdonnement paludéen du couloir, les bruits et leur écho aquatique, le vrombissement des ventilateurs et, dans d'autres pièces, les accents étouffés des guitares. Vérifie que la porte est bien verrouillée. Il approche le briquet de la cuillère, ses pieds nus ramassent la poussière. Que de soins il apporte à ses préparatifs ! On dirait une *puja*.

Il trouve la veine, appuie la seringue contre sa peau, puis il bascule dans une mort glorieuse et ses yeux se couvrent d'un film vitreux. Ensuite il est accroupi sous la douche froide, en sous-vêtement, je l'entrevois par la porte ouverte. Après, il revient en se traînant, enfle un pantalon, se glisse tant bien que mal sous le lit où il passe une heure recroquevillé à marmonner comme un vieillard. Il y a quatre autres personnes dans la pièce, deux Israéliens, un Danois et un Anglais, tous complètement défoncés, ils reviennent juste d'un voyage dans les montagnes. On me présente comme une amie, mais ils s'en fichent complètement. Ils vous pardonneraient n'importe quoi, n'ont pas idée de ce qui les entoure. Ils font circuler le chilom en invoquant Shiva. Il le prend et inhale plus fort que tout le monde.

*

Il ne cessait de poser des questions sur Aunty, sur ma mère et mon père, même sur l'oncle. Ils le fascinaient, il voulait saisir leur nature profonde. Il écoutait, captivé, mes descriptions de la table du dîner, mes souvenirs d'enfance, riait des idées des uns et des autres, hochait tendrement la tête devant le récit de ma vie. Pour lui, ils avaient tous peur, parce qu'ils n'y voyaient plus clair. Mais tu ne leur dois rien. Pourquoi t'accroches-tu autant ?

*

Puis un jour, au lieu d'un tour en voiture, il me demande si j'aimerais voir son appartement. Il dit que les rénovations sont presque terminées, qu'il n'y a plus que la peinture à faire et qu'il pourra déballer ses cartons et s'installer. Est-ce

que tu aimerais le voir ? Je réponds que oui.

Son appartement ne ressemble à rien de ce que j'ai vu jusqu'à présent. Déconnecté de Delhi, déconnecté de la terre, transformé en une sorte de labyrinthe, puis scellé. Sol en terre cuite et granit noir. Des ouvertures aménagées dans les murs intérieurs donnent sur le couloir central, de sorte qu'on aperçoit des fragments de chaque pièce, de sorte qu'il n'y a pas un seul endroit à l'abri des regards.

Il dit avoir lui-même conçu ce plan. Comme s'il s'agissait d'un bunker au bout du monde.

Il me fait visiter : chambre, couloir, cuisine, salon, balcon, chaque pièce regarde sur la suivante. Ce n'est que dans la salle de bains au fond qu'on retrouve la structure d'origine intacte, vieillot, charmante, hantée par les borborygmes des tuyaux, éclairée par un flot de lumière blafarde coulant à travers le verre dépoli. Là, on sent la chaleur et la lumière de Delhi.

On passe une heure sur son balcon au soleil du matin, au milieu de ses cartons qui attendent d'être ouverts. Une haute palissade de bambous habillée d'une multitude de plantes grimpantes entoure le balcon, si bien qu'on ne voit que le ciel. Pas d'amis, pas de famille, pas de domestiques. Il dit qu'on pourrait se promener nu si on voulait, que personne ne s'en apercevrait.

*

Quelques jours plus tard, en remontant de Connaught Place, on tourne autour d'India Gate. Je serre une canette de Coca-Cola vide entre mes jambes. Il la voit et s'écrie, Je t'en débarrasse ? Je la jette ? Et je réponds, Non, ça va. J'aime avoir quelque chose entre les jambes.

Délibérément. C'est une phrase calculée. Il me regarde.

Il n'en faut pas davantage.

Toutes les rencontres que j'ai pu faire en vue d'un éventuel mariage se sont terminées par le même rejet. Ce que personne n'a jamais compris, c'est que j'avais repoussé ces garçons bien avant qu'ils aient vu ma tête.

Le premier venait d'une famille de la classe moyenne qui avait beaucoup de points communs avec la mienne. Jouissant d'un emploi stable d'ingénieur et rayonnant d'arrogance, il brûlait de réussir et ambitionnait d'aller aux États-Unis. Il avait appris son rôle par cœur. On s'est retrouvés dans le Barista de Defence Colony au mois de mars de ma première année à Delhi. À l'époque, je n'avais pas de voiture. Aunty m'avait accompagnée et m'attendait sur le siège arrière, pareille à un maquereau, pendant que son chauffeur mangeait un *chaat** dans le marché. Elle m'avait obligée à mettre une *kurta** et un jean, pour que je sois moderne et traditionnelle en même temps.

Il était déjà installé et avait son ordinateur portable ouvert sur la table basse. Je l'ai reconnu grâce à la photo du CV qu'on venait de me fourrer sous le nez, et lorsqu'il a levé la tête, lui aussi m'a reconnue. Aunty avait envoyé un cliché de moi pris par des professionnels lors d'un mariage auquel on avait assisté. En sari, un peu pompette, sous l'éclat aveuglant de la lumière artificielle et affichant un sourire de façade, forcé ; le cliché me dépouillait de ma vie.

Je me rappelle très clairement le stylo qu'il avait glissé dans la poche de sa chemise, ainsi que ses lunettes neuves. Elles étaient griffées, m'a-t-il annoncé fièrement. Mais son visage, je ne m'en souviens pas, il était semblable à des millions d'autres que j'avais pu voir. Ce garçon se résumait à ses lunettes, son stylo et sa chemise blanche amidonnée. D'emblée, il m'a parlé de l'importance de la famille, de sa mère, de ce qu'elle pensait de ceci, de cela. D'après ma mère, a-t-il répété à plusieurs reprises, et d'énoncer ce qu'ils attendaient d'une jeune fille. Assise en face de lui, muette et renfrognée, j'étais furieuse d'avoir accepté ce rendez-vous. Il a déclaré qu'il cherchait une fille simple, respectueuse, mais instruite bien sûr, capable d'avoir un avis personnel. Cependant il fallait avant tout qu'elle respecte sa mère. Il fallait que toutes deux s'entendent, sinon ce n'était pas la peine. Les rouages de la chose m'écœurèrent. Mais Aunty me l'avait seriné à maintes reprises, Le mariage n'a rien à voir avec l'amour, quand le comprendras-tu ? L'amour est un luxe sans lien avec la réalité.

Je lui ai demandé sèchement s'il ne serait pas préférable que je rencontre sa mère seule à seule. Sans avoir rien compris à ce que je venais de lui lancer, il a répondu non.

La réponse est venue sous forme d'un refus poli, la mère expliquant à Auntie qu'il avait trouvé quelqu'un d'autre d'absolument parfait le même jour, quel timing, quelle coïncidence. Que faire ? Auntie a souri. Que faire. Mais elle s'en veut amèrement. Qu'est-ce que tu as dit ? Tu ne sais pas parler aux gens, te montrer sous ton meilleur jour, tu ne te tiens pas droite, tu ne souris pas.

Le suivant venait d'une famille d'entrepreneurs du sud de Delhi. Seul fils et héritier, il avait vingt-six ans. On s'est retrouvés dans un autre café où, c'était clair, se déroulaient des rencontres du même genre. La lippe protubérante, les paupières lourdes, arborant une chemise griffée et portant sa graisse avec fierté, ce garçon était plus arrogant, riche, soigné et touillait son thé avec une extrême lenteur. Des doigts joliment manucurés posés sur la table tels des oiseaux exotiques. Quelque chose dans ses manières dénotait, à mon sens, la cruauté. Il me parla longuement de sa Hyundai, de son projet de la remplacer par une Mercedes avant la fin de l'année. Sans cesser de me dévisager avec une bonne dose de dédain. Pourquoi avait-il accepté de me rencontrer ? Je ne le saurai jamais. Mais Auntie, qui cherchait à jouer dans la cour des grands, répétait, Le succès engendre le succès.

*

On fait l'amour le 1^{er} Mai, jour de la fête du Travail. Jour des travailleurs.

Ils sont là, nombreux, à repeindre son appartement, mais il les renvoie en essayant par la même occasion de leur expliquer le concept de cette journée en l'honneur des travailleurs du monde entier, mais ils n'y comprennent rien, ne saisissent rien de rien. Ils posent néanmoins leurs outils et s'en vont.

Il dit, Rentrez chez vous, soûlez-vous, faites l'amour à votre femme. Ils me dévisagent en partant.

Il a attendu qu'ils arrivent, qu'ils commencent à travailler, pour leur dire qu'ils étaient libres, afin de donner plus de solennité à sa déclaration et de voir leur réaction. Parce que le théâtre a son importance. Mais nous avions planifié ce moment. Je lui avais dit que je voulais savoir ce que c'était, que j'étais prête, que je voulais que ce soit lui.

*

Depuis le départ des ouvriers, on boit. Pour chasser ma gêne.

La plupart des autres pièces sont finies, déjà peintes en mauve, en noir, en rouge ou en bleu foncé. Mais, dans la chambre, les murs sont encore blancs.

Tout l'appartement sent la peinture. L'odeur me pique le nez, le fond de la gorge. La climatisation marche à fond. Dehors, on frise les quarante degrés. Le soleil est écrasant.

Dans la cuisine, le frigidaire est bien rempli : eau, jus de fruits, boissons gazeuses, pack de bières. Plusieurs bouteilles de bon whisky dans le placard. Il y a de la viande froide dans le frigidaire. Elle vient de la charcuterie de Vasant Vihar, bresaola, serrano, chorizo. Il m'apprend à prononcer ces mots, à dire « charcuterie », qui vient du français, de deux mots : *char*, tombé en désuétude, pour « chair », et *cuite* pour « chair cuite », « chair qu'on mange ».

Il me sert un verre de whisky, du Caol Ila. M'apprend à prononcer ça aussi, en faisant buter le bout de la langue contre le palais, il l'allonge de quelques gouttes d'eau pure et déclare, Voilà comment il faut faire. Dans les *dhabas*, le whisky est dégueulasse, il se boit avec du Coca-Cola, du soda, mais pas celui-ci. Il le fait rouler dans le fond du verre. Le whisky glisse sur la paroi, puis retombe, pareil à l'ambre qui piège les fossiles. Hume-le, dit-il, ferme les yeux. Et il approche le verre de mon nez. Ça sent la terre, la mer et le sel, Bombay sans la chaleur, sous le miroitement des étoiles, la boue et les feuilles dans la fumée de feu de bois filtrée par la pluie. À présent, goûte-le. Je lui prends le verre des mains, le porte à mes lèvres. Le liquide me brûle. Il me le reprend dans un baiser et délicatement, les mains sur mes hanches, se presse contre moi. Je sens son sexe durci. J'emplis ma bouche encore une fois, l'embrasse de nouveau. Il lève le nez, presque surpris, on dirait un gamin.

Maintenant attends. Dans la chambre vide, il fume une cigarette. Moi, je déploie un drap blanc et propre sur le matelas nu. Attends. À présent, je suis face à lui, retire mes vêtements, me cache derrière mes bras.

Attends. Il m'allonge. Je respire son odeur tandis qu'il se penche sur moi avec ses yeux énormes, pareil à la statue d'un dictateur prête à basculer.

Le moment venu, ça fait mal.

Puis ça ne fait plus mal. La douleur se dissipe dans une opacité de blizzard et, au-delà de tout ça, les yeux fermés, le torse ouvert de force, la cage thoracique écartelée, et la neige qui tombe emplit mon cœur.

Après, ne sachant que faire, je suis demeurée figée comme un cadavre dans ses draps mortuaires, membres oisifs, n'osant bouger au cas où cela aurait marqué un épilogue, mais il formait déjà partie de moi, avec sa laideur, sa peau foncée. J'acceptais tout. Naviguant entre veille et sommeil, avec une pointe de douleur ailleurs.

Il est dans la salle de bains, revient avec une cigarette, s'allonge à côté de moi. Il bande de nouveau. Il place la cigarette entre mes lèvres, soutient mon regard, ouvre mes cuisses et, de la main, se guide en moi.

*

J'émerge subitement de nulle part, le froid m'ayant arrachée au sommeil, et je réclame une couverture. À la place, il arrête le climatiseur.

Peu à peu, Delhi gagne du terrain. On l'entend. On aperçoit dans le cadre de la fenêtre la fine lamelle de lumière qui cède devant le crépuscule. On commence à distinguer les rires des enfants qui jouent dans la ruelle derrière, le fracas des ustensiles de cuisine qu'on y lave et le bruit de la circulation plus loin.

La salle de bains a conservé la chaleur de la journée. L'air à l'intérieur est tellement lourd qu'on pourrait y nager. On s'installe dans la douche, il me lave, debout derrière moi, nos corps se touchent, sa paume sur mon ventre où bat mon cœur, il l'abaisse, place une main autour de ma nuque, l'autre en moi. Je m'écarte, m'assieds sur le côté pour l'étudier. Il y a du muscle sur ses os, pas une once de graisse, et, sur son dos, des cicatrices, je les vois. On retourne dans la chambre pour dormir.

Quand je m'éveille à nouveau, il fait nuit, l'obscurité a envahi la pièce, les phares des voitures courent sur le tissu du rideau, grimpent sur le mur, puis s'évanouissent. La bouteille de whisky est à moitié vide. Il n'est pas là.

Je le trouve dans le noir, sur le balcon, nu et accroupi, une main contre le bambou, la tête penchée, il tend l'oreille. Il se tourne vers moi, plaque le doigt sur ses lèvres.

Chut, fait-il. Écoute.

Dans le *dargah* de Nizamuddin s'élèvent les *qawwalis*. Il s'exclame, Tu les entends ? Allons-y avant qu'il ne soit trop tard.

*

Son sens du théâtre exige que nous portions des vêtements appropriés. Il ouvre un placard, me suggère de fouiller dedans, de choisir quelque chose à mettre. Il déborde d'articles dont sa famille, ses cousins, sa mère, d'anciennes copines peut-être ne voulaient plus. Ses parents habitaient ici avant, ils ont laissé beaucoup de choses. Je déniche un *salwar kameez*, tandis qu'il extirpe de sa propre garde-robe une longue *kurta* blanche, dans laquelle il devient digne, sobre et plus mûr. Quant à moi, face au miroir, je me couvre la tête avec mon *dupatta* que j'enroule autour de mon front, passe derrière mes oreilles et autour de mon cou afin qu'il encadre bien mon visage, et me voici métamorphosée en une pieuse Persane aux yeux noirs.

*

On éclate de rire et il m'enlace, caresse ma figure, cache mes cheveux.

Il s'assied pour effriter du *charas** dans un bol. Je le regarde faire avec fascination. Tu veux essayer ? Ça te plaira, me promet-il. Il dit qu'il vient des montagnes, de la Parvati Valley, dont il a la puissante odeur, il m'y emmènera un jour. Tiens, sens-le. Il l'approche de mon nez. Puis il le chauffe, l'émiette dans le bol, s'attaque à la cigarette, ajoute le tabac, mélange d'une main révérencieuse et roule le tout. Il allume, loue Shiva, inhale une longue bouffée et me passe le joint. Il me conseille d'inspirer profondément, bien à fond, et de garder la fumée aussi longtemps que possible.

Cette nuit-là, on a quitté l'appartement et on a marché dans les rues sans se toucher. À travers Nizamuddin, dans la chaleur, vers le *dargah*, depuis le joli quartier bien entretenu vers les rues musulmanes avec des groupes de barbus vêtus de blanc et des chèvres attachées devant des boucheries. À gauche à la mosquée, puis l'allée où la nuit est plus lumineuse que le jour, sinistre avec sa calligraphie d'apothicaire et son urdu scintillant de vert et d'or, bornée par le désert et la certitude de Dieu. Dans leurs échoppes, des hommes derrière leur comptoir veillaient à côté de télévisions où des prédicateurs délivraient un sermon, voix vrombissantes émergeant des haut-parleurs, cascades de pétales de rose, un couteau de boucher.

C'était un remous de piétons dans l'allée de plus en plus étroite, les murs de plus en plus proches, couverts de toiles tendues, nous écrasant de plus en plus, au point qu'on était presque sous terre, comme emportés par un cours d'eau et aspirés vers une grotte. Là, tant de corps qu'on a manqué être séparés. Il m'a attrapée par la main pour ne pas me perdre. Le seuil du *dargah* est apparu, moyenâgeux. Nous l'avons franchi.

Il paraît que le *dargah* n'est pas seulement un lieu spécifique ici-bas, mais qu'il représente aussi une rupture dans l'espace et le temps, un portail permettant au saint d'entrer dans notre monde.

On retire nos *chappals**, on les ajoute à la pile de chaussures de plus en plus imposante. On se cogne contre la masse des corps, on foule le marbre noir et blanc, usé tel le lit d'une rivière, lissé par des siècles de pieds de pèlerins, et dont les angles ressemblent à de la cire fondue. Des pétales rouges constellent le sol, se déposent en voltigeant sur les tombes.

À l'intérieur, le flux se dissipe, porté par de nouveaux courants, s'élève vers le ciel. Les pèlerins ralentissent, s'éparpillent, se regroupent, se trouvent un coin ici ou là, comme s'ils installaient leur campement.

Dans la cour intérieure qui précède le mausolée, les huit musiciens, répartis en deux groupes de quatre, sont assis en une ligne qui forme le premier côté d'un rectangle. Fidèles et spectateurs représentent les deux côtés les plus longs,

ils sont à présent trente ou quarante, leur nombre ne cesse de croître. Tout le monde fait face à l'espace ainsi ménagé au centre, puits vide entre les corps où le chant se voit amplifié. Cela fait maintenant une heure que ça dure.

Le tabla et le *dholak** déclenchent la transe.

L'harmonium guide la voix du leader.

Les claquements de mains enferment le rythme.

Le leader, petit, énigmatique et plein d'assurance, se tient bien droit, sa barbe descend en pointe sur son torse, ses yeux au-dessus se plissent en un sourire. Quant à sa voix, elle remonte en ondulant l'échafaudage de sa gorge pour atteindre une note pure tandis qu'il a la main levée bien haut.

Hypnotisés, oublieux de nous-mêmes, on s'installe au fond, enfermés debout dans la chaleur. On tend le cou pour mieux voir. Assis, les gens devant tanguent, il y a parmi eux des *hijras*, qui roulent des yeux, de grands yeux maquillés.

Dans l'espace, au-delà du soleil et de la lune, dans l'univers insondable où on ne peut voir les étoiles, il y a le saint.

La musique s'accélère, se déchaîne, court vers le point de rupture, la foule est de plus en plus dense, de sorte que les gens alentour nous pressent les uns contre les autres, mais je le sens, je sens son corps à côté du mien, sa main autour de la mienne. Le rythme s'intensifie et nous voici poussés en avant jusqu'au moment où, allez savoir comment, nous émergeons au premier rang du groupe debout. Et là, en suspens, on attend.

On commence à oublier, à oublier qui nous sommes, et notre quotidien ; l'espace d'une demi-heure, on reste comme ça.

Puis le miracle se produit.

En plein chant, le leader lève la tête vers moi, me regarde droit dans les yeux et, au beau milieu de son cri plaintif, nous invite d'un geste à venir nous asseoir au premier rang de la foule.

Les gens se sont écartés, oui, ils ont souri, se sont poussés, des mains nous ont aidés à conserver notre équilibre, des visages nous ont décoché des sourires radieux, tandis que des corps, possédés, se balançaient.

Et maintenant, assise devant, sur les talons, les poings sur les genoux dans la chaleur du désert avec le vent chaud de Delhi qui nous décape la peau, avec des visages marqués par le rythme et liés par l'amour du saint, tout mon être devient percussion et même lui qui m'a fait ce cadeau ne compte plus.

Je suis désincarnée, me suis embrasée sur un plateau rocailleux.

Je tombe en transe. Je me perds moi-même. Combien de temps est-ce que je reste ainsi ? Je ne peux le dire, mais, quand j'ouvre les yeux, il me semble que des heures se sont écoulées. Les gens regardent et sourient. Tant que dure la musique, l'univers est mien.

Mais ça retombe, ça se relâche, l'épuisement suit et le leader semble éviter son regard à lui.

Privés du rythme qui nous portait, nos cœurs se libèrent, tels des oiseaux s'élançant vers le ciel de la nuit. C'est pour nous le commencement de la dérive. La lumière électrique s'abat sur la terre.

En revenant à pied à travers la ville, en écoutant ses bruits de matrice, nous sommes des conquérants. Entre nous plus un mot. Affamés, dépossédés, nous nous fauflons de par les ruelles et ce n'est qu'en rentrant chez lui que le désir nous revient. Il surgit avec la force de tout ce que nous avons entendu. On refait l'amour juste là contre la porte, tout habillés. Il me soulève et me plaque contre le mur. Partagée entre le sacré, le chagrin et la passion, je plante les dents dans sa chair, il se glisse en moi et explose.

Aunty croit que je dors chez une camarade de fac. Quand je l'appelle pour lui souhaiter bonne nuit, il m'ôte le téléphone des mains et lui parle comme s'il était le père imaginaire de mon amie, d'une voix nonchalante, pondérée et pleine d'assurance, qui a juste le ton qu'il faut. Quel menteur convaincant.

Ça dure toute la nuit, jusqu'à la désagrégation. Il boit son whisky et me vénère ; moi, je lui donne mon corps, nourris ma peau, prends ses lèvres noires et les porte contre la graisse de bébé qui ourle ma taille, contre la chaleur entre mes jambes. Je le laisse venir à moi, avant tant d'abandon, tant d'insouciance. Et tant de terreur en constatant, lorsque l'aube pointe à travers les fentes, que la chambre redevient visible, en redécouvrant que les formes enténébrées appartiennent à la réalité. Allongés après, sans pouvoir nous déprendre de creuses réflexions sur nos actes. J'avais oublié que la nuit se terminerait un jour.

*

Je me suis réveillée autour de onze heures. Durant cette rare phase d'amnésie, de pure conscience animale détachée du monde, je l'ai vu à côté de moi, ai perçu la douleur dans mes hanches, le déchirement en moi et l'âpreté chaude du tabac dans son haleine.

Il a bougé, s'est approché, a ouvert les yeux et, l'espace d'un moment très bref, son visage, libre de tout contrôle, m'est apparu monstrueux. Puis ses pupilles se sont dilatées, ont pris une lueur fourbe et, lorsqu'il a battu des paupières, l'animal a disparu. Bonjour, a-t-il dit. Il a tendu la main pour allumer une cigarette et a souri.

On a refait l'amour, douloureusement cette fois, bien trop réel. Tous les nerfs à vif, sans rien pour les engourdir, j'ai crié, perdue dans les champs, et me suis cramponnée à lui tandis qu'il se déversait en moi. C'était comme appuyer sur une ecchymose, ce plaisir de la souffrance, je l'aime pour ça.

Après, il m'a serrée dans ses bras, m'a serrée par la taille, a enfoncé les dents dans ma nuque, murmuré à mon oreille et m'a demandé ce que j'attendais de la vie, ce que je craignais. Je lui ai dit que je craignais tout et que je voulais juste être libre.

Plus tard, j'ai pris ma douche, me suis brossé les dents et me suis changée. Tout en préparant le petit-déjeuner, il m'a conseillée sur le discours à tenir à Aunty. Nous avons déjà des habitudes, il y a des choses que nous n'évoquons plus, des gestes qui vont de soi, sténo des amants, des évidences.

Je rentre comme au ralenti, je flotte au-dessus du bruit tandis que la ville

s'écarte pour moi. Une fois à la maison, quel changement brutal ! Revêtue d'un beau sari, Auntie, qui s'apprête à se rendre à une réunion entre amies, met ses boucles d'oreilles devant un miroir à néon, glisse une grosse liasse de billets dans une enveloppe et papote tout en tentant de me convaincre de me changer et de l'accompagner, mais on n'a pas le temps, elle est déjà en retard. Elle me laisse seule.

Dans ma chambre, au milieu du silence qui s'ensuit, je ferme les yeux. Dans la salle de bains, je prends une douche et savoure la chaleur de l'eau. J'examine mon corps de près, cherche les marques et signes du merveilleux. Puis, Auntie partie et le souvenir de sa queue entre mes jambes, je sombre dans un sommeil profond et agité.

Note

1. « Oncle » en Inde fait référence à tout homme plus âgé et méritant donc un certain respect.

DEUX

Aujourd'hui, je repense au jour, un an plus tard, où j'ai appris qu'il était mort. Il était mort depuis déjà trois semaines, déjà incinéré et ses parents avaient répandu ses cendres dans le Gange à Rishikesh. Oui, ses parents en chair et en os et bien vivants.

J'étais assise sur le canapé à côté d'Aunty quand j'ai reçu l'appel. Son chauffeur, Ali, était au bout du fil. Il avait désormais un chauffeur, qu'il avait déniché dans un bidonville un soir de beuverie et ils avaient sympathisé, il lui avait donné ce boulot sur un coup de tête. Ali l'adorait comme ils l'adoraient tous, tous ses hommes. Au téléphone, sanglotant, ivre, à moitié déboussolé, il a réussi à se ressaisir suffisamment pour bredouiller, Madame, personne ne vous a prévenue, mais, il faut que je vous prévienne, c'est mon devoir... Monsieur n'est plus. Il est mort.

J'ai écouté ses sanglots, puis ai raccroché sans un mot pour continuer à regarder la télé avec Aunty, mais une monstrueuse bouffée de chaleur m'a saisie aux tempes.

Pourtant, je n'y ai pas cru, pas au début. Sous le choc, je me suis dit que c'était un jeu, qu'après des mois de silence, c'étaient les prémices de sa vengeance. Toute la nuit, j'ai repensé à ce qui s'était passé entre nous, à la manière dont on en était arrivés là, et j'ai accueilli l'aube les yeux rivés sur la fenêtre vide de la tour d'en face. Ensuite, alors que j'avais à peine fermé l'œil, j'ai décidé d'aller à son appartement et de l'affronter afin d'en finir une fois pour toutes avec cette histoire.

3 juillet. Il pleuvait ce jour-là. La mousson n'avait pas cette énergie qui vous exalte, mais, du genre sordide qui vous pénètre jusqu'aux os, elle pesait sur la ville sous la forme d'une grisaille tiédasse. Je n'avais pas remis les pieds à Nizamuddin depuis la dernière fois où je l'avais vu et, dès que je suis entrée dans la colonie, tous les souvenirs sont revenus au galop, cognant à mes vitres comme des petites mendiante. Malgré cela, j'ai répété mon texte, préparé une déclaration provocatrice.

Mais une fois garée en face de chez lui, j'ai compris que ce serait inutile. La palissade de bambous sur le balcon avait été arrachée, la porte et les fenêtres étaient grandes ouvertes et une vilaine lumière blanche éclairait une poignée de gens bien habillés à l'intérieur.

Quand j'ai franchi le seuil, ils se tenaient dans le salon et discutaient d'un ton grave. La pièce avait été entièrement vidée, des caisses et des cartons s'alignaient le long d'un mur. J'ignore ce que j'ai pu dire alors, mais, trempée par la pluie, j'ai dû leur paraître perturbée, épuisée, perdue. Tout le groupe m'a semblé reculer, à l'exception de trois personnes : un couple d'une soixantaine d'années, élégant mais austère, et une jeune femme assez sèche de plusieurs années plus âgée que moi.

C'est la jeune femme qui a pris la parole en premier. D'une voix lasse, elle m'a lancé, Qui êtes-vous ? Et lorsque j'ai découvert que j'étais incapable de répondre, elle a hoché la tête comme si de toute façon elle connaissait la réponse. Là-dessus, je leur ai retourné la question, Qui êtes-vous ? Qui sont-ils ? Ce à quoi elle a répliqué que c'étaient ses parents et qu'elle était sa fiancée, qu'il était mort à présent, que ce serait donc préférable pour tout le monde que je veuille bien faire demi-tour et repartir.

On ne sillonne plus Delhi en voiture, on reste chez lui et on baise. On fait l'amour aussi. C'est mon dieu. Jamais je n'ai su avec autant de certitude ce à quoi mon corps était destiné.

J'ai dit à Aunty que je m'étais inscrite à un cours de langue pour l'été. Je prétends apprendre le français. Ce sera un plus pour mes études, ma future carrière, mes perspectives de mariage. Cela m'aidera à partir à l'étranger un jour. Bien sûr, c'est son idée à lui, il me souffle ces mots. Il m'assure qu'elle les acceptera, qu'ils la convaincront. Et il a raison – en dépit d'une protestation initiale, elle est ravie.

La rénovation de l'appartement est terminée. Ses affaires reprennent leur place, la peinture est sèche, la climatisation marche jour et nuit.

On gravit l'escalier en marbre blanc, on franchit la lourde porte en bois, on emprunte le couloir obscur menant au salon, lequel est divisé par des cloisons coulissantes à la japonaise.

Il y a là une énorme télé, une stéréo luxueuse, des canapés bas, des coussins, des tapis afghans, des piles de livres et de revues sur la petite table, des lampadaires équipés d'ampoules blanc chaud et des gravures sur le mur. Il y a également un secrétaire sur lequel est posé son ordinateur, des rayonnages encore vides et, derrière les portes en verre fumé, le balcon avec sa haute palissade de bambous.

Dans sa chambre, les murs sont peints en rouge et une petite fenêtre laisse entrer une lumière chiche. La pièce est nue à part le lit qui s'étale sur le sol en terre cuite. C'est une structure de tubes imbriqués, qu'on ne peut assembler et démonter que d'une seule façon, affirme-t-il.

Cette chambre, ce sol rougeâtre, ce lit noir, ces draps blancs. Ce rectangle aux allures d'aquarium taillé dans le mur intérieur pour regarder le couloir, pour que des visages invisibles puissent observer.

Dans une niche au-dessus du lit, il a aménagé un autel dédié à Shiva. Nataraj, le danseur cosmique qui, debout dans une sombre cavité éclairée par une petite ampoule blanc chaud, engendre le chaos de l'univers.

Il y a aussi un renforcement dans la chambre, suffisamment grand pour y accueillir un corps. Il m'y installe, me demande de poser pour lui, me photographie. Il me contemple comme une statue, admire mon corps, mon visage, adore ma jeunesse. Dans le renforcement, de profil, les genoux remontés contre ma poitrine nue, les bras noués autour de mes jambes, le dos ployé, les cheveux attachés, j'ai une silhouette bien circonscrite. Je retiens mon souffle. Et il me photographie, assise nue en tailleur. À quatre pattes, immobile, il me demande de ne pas broncher, saisit mon image et m'observe. Puis, cigarette à la main, il arpente la pièce à la façon d'un critique et m'examine sous toutes les coutures avant d'aller se chercher une bière, se préparer quelque chose à manger dans la cuisine et regarder la télé au salon. Me demande de ne pas bouger jusqu'au moment où je me dis qu'il m'a oubliée. Puis il revient, m'ouvre les jambes.

Il déclare qu'il faudrait me dédoubler. Une incarnation à jamais installée là et l'autre pour le monde. Il en baiserait une sur le lit et admirerait l'autre.

À d'autres moments, il veut juste être en moi. Il s'approche par derrière, me pénètre, noue les bras autour de moi, jure qu'il m'encadrerait s'il le pouvait, m'épinglerait comme un papillon sur la page. Il me prend par le menton et place ma tête sous une certaine lumière. Mes bras, mon cou, mon nez, mon cœur – c'est un ensemble d'une perfection telle qu'il pourrait se briser.

Je m'aperçois à ma grande surprise que ça ne me dérange pas de l'entendre dire ça, que j'aime bien qu'il me fasse des trucs pareils. Je m'aperçois que je suis heureuse de me faire femme objet pour lui, lui qui me libère.

*

Le jour se lève à cinq heures du matin, la chaleur ne cède jamais. Il fait tellement chaud ces temps-ci que le macadam fond et que personne ne dort vraiment. Je m'éveille et saute dans ma voiture pour descendre en ville. J'arrive à son appartement et m'y faufile discrètement. Je le trouve endormi, soit dans son lit, soit au salon. Je me plaque contre lui. Rien ne bouge dans l'appartement, c'est le silence. Personne ne presse la sonnette, pas de soap opera à la télé, pas de domestique pour balayer autour de nos pieds. Il n'y a que ça.

Les petits vendeurs poussent leur carriole dans la rue. Au-dessus de son balcon, les milans noirs tournoient, on dirait des requins vus du fond de l'océan. Il a la tête entre mes jambes, sa bouche luisante ronge ma chair. Le jour s'achève, la nuit tombe encore et toujours et, tous les soirs, je suis obligée de rentrer chez moi. Avec mes cheveux noirs qui brillent, je me douche, m'habille et m'en vais.

À la maison, je parle de mes cours, j'ennuie Aunty, je prononce même quelques phrases de français, pas longues, qu'il m'a apprises. Je lui raconte de petites anecdotes sur les autres élèves, les amies que je me suis faites, celles que je déteste. J'évoque les maisons de celles chez qui j'étudie à présent, leurs parents imaginaires. Je mens comme je respire, c'est simple comme bonjour. Des gens et des vies construits à partir de rien. Je lui sers des ragots qui lui font plaisir, les détaille pour elle. Même à vingt ans, il est encore nécessaire de faire ce genre de chose.

Mais quand je suis avec lui, seuls comptent son appartement, sa voiture et la ville où on évolue. Et surtout, je vois ses yeux sur moi. Dans son salon, lumières éteintes, à la lueur de la télé, pendant qu'on regarde des films : *Pickpocket*, *Hiroshima mon amour*, *La Jetée*, *La Nuit des morts-vivants*. L'œil fixe, il scrute mon visage à l'affût du moindre mouvement, du moindre sourire, de la moindre seconde de ravissement, de surprise, de tristesse, de souffrance, dit n'avoir jamais vu un visage comme le mien, professe pouvoir l'observer d'un bout à l'autre de la journée. Toutes ces années de regards posés sur moi, toute cette peur, et maintenant ce désir en moi seule.

Allongée sur le dos. Il me prend. Ses yeux frémissent derrière leurs paupières. Je dis, Je savais que tu m'observais dans le café. Depuis longtemps. Ça faisait un bon bout de temps que j'étais assise. Je sentais tes yeux sur moi. Je souris à ce souvenir, songe, Ton beau visage. Je l'attire contre moi, glisse le bras autour de son dos pour y toucher ses cicatrices, lui demande d'où elles lui viennent. C'est à peine s'il enregistre ma question, il est tellement concentré que sa respiration est plus courte, qu'il a perdu la parole, va et vient lentement en moi. Les yeux fermés, il retrouve son souffle, m'explique qu'elles sont très vieilles, qu'elles remontent à son enfance, qu'elles ont grandi avec lui.

Il y a de longs moments où rien n'existe. Elle est couchée sur le dos. Leurs têtes se touchent, leurs corps éloignés l'un de l'autre forment un V. Ils se regardent. Le climatiseur bataille contre le four dehors. Pendant un instant, ils se reposent en silence.

Les sourires s'évanouissent et les pensées restent. Elle dit, Laisse-moi les regarder. Il roule sur le côté et elle examine ses cicatrices dans cette lumière de cathédrale. Il n'a pas honte. Leur texture, les souffrances qu'elles évoquent la fascinent. Elle pose les doigts dessus. C'est inévitable. C'est inévitable aussi qu'elle approche sa bouche, qu'elle les embrasse, qu'elle les effleure de la langue, qu'elle fasse courir sa langue sur leurs bords. Il ouvre les yeux sur cette caresse, elle le sent, l'entend retenir son souffle. Elle demande, Ça fait mal ? Et il se tourne vers elle, prend son visage dans ses mains.

Dehors dans les rues, rien ne bouge. Il fait trop chaud pour quoi que ce soit. La ville se dérobe au regard. Couchés dans le lit, nous remuons à peine, nous nous cachons du soleil blanc délavé qui pèse et palpite sur la terre comme une migraine. Dans cette pièce obscure, je tiens sa queue dans ma main et, des heures durant, nous demeurons ainsi dans un demi-sommeil.

Puis la nuit arrive. Les lamentations du *dargah* commencent. Les temples piégés au milieu des arbres rayonnent avec leurs drapeaux et leurs cloches à l'intérieur. Dans le noir, les bruits changent, il y a dans l'air un je-ne-sais-quoi qui les altère, une certaine densité, une certaine perméabilité, comme si le soleil était un mur infini et les ténèbres une absence qui amplifie. Des vociférations montent du trottoir. À la gare de Nizamuddin, les trains vont et viennent. J'entends de la nostalgie dans leur départ. Je me suis mise à fumer ses joints

avec lui ; je vois leurs volutes qu'éclairent les phares des voitures. J'écoute les coups de klaxon sur Mathura Road.

Lodi Road coupant Mathura Road. La drôle de magie noire des carrefours. Les ruines de Neeli Chhatri au centre du rond-point, qui nous lient. On en fait le tour à pied. On n'arrête pas de décortiquer notre histoire. On en parle, on en fait un mythe qu'on laisse durcir et qui refroidit sous nos yeux au milieu du lit. Sans arrêt, je lui demande, Qu'as-tu vu ce jour-là ? Que faisais-tu dans le café ? C'est un hymne à nous-mêmes. J'aime que ça vienne de lui. Il dit, J'ai vu une page blanche, une motte de glaise humide.

Avec moi, comme ça, il est plus heureux qu'il ne l'a jamais été. C'est ce que je lui apporte, je lui redonne courage. Il m'allonge, pose les lèvres contre ma fente. Cet équilibre se prolonge des heures durant. Des heures durant, il me consume et, lorsque je pars, il reste de marbre, telle une montagne, dans sa pièce obscure.

*

Mais, très tôt, il me laisse deviner la façon dont ça se terminera, si je suis assez sage pour le voir. Nous sommes assis sur le canapé de son salon, face aux rayonnages vides le long du mur ; aux cartons pleins de livres à côté. Des neufs, des vieux. Il est allé chez Fact & Fiction à Vasant Vihar, y a acheté une centaine de bouquins ; il en fait venir deux cents autres de New York. Dehors, la journée est chauffée à blanc. Nous sommes nus et je viens de lui dire que c'est épouvantable de contempler des étagères sans livres. Donc il me dit, Remplis-les, vas-y, à toi de jouer.

Ça me prend toute la matinée. C'est une opération périlleuse. Une maladresse et le charme est rompu. Il est assis nu sur le canapé, une glacière remplie de bières à côté de lui, et moi j'arpente la pièce, nue. Il me regarde m'accroupir, ouvrir les cartons, poser les livres par terre et il boit pendant que mes doigts courent sur le dos des ouvrages.

De temps à autre, je m'arrête sur un bouquin, le feuillette. Je m'assieds et le consulte avant de choisir la place qui lui revient. Je m'interroge sur la manière de les disposer, cherche à savoir s'il faut les ranger par ordre alphabétique, par taille, par style ou si je dois envisager une combinaison maligne de tout ça à la

fois. Je prends plaisir à formuler ces questions entre mes dents. Tu passes ton temps à marmonner, observe-t-il. Je ne l'avais encore jamais remarqué. Il veut savoir ce que je raconte, je réponds que ce n'est rien, que des mots. Que je me réconforte.

De temps à autre, je chipe une gorgée de sa bière. Parfois, je prends un livre de photos, m'assieds auprès de lui et on regarde les images ensemble, je passe des heures comme ça avec Araki, Prabuddha, Moriyama et Klein. Avec des photos de femmes nues en noir et blanc glanées dans des magazines, Kate Moss, des femmes tribales et de jeunes Japonaises ligotées.

Quand je tombe sur un passage qui me plaît, je le lui lis à haute voix. Jamais il ne m'interrompt. Il m'écoute, me pousse à parler et on se laisse prendre par tout ça, par ma voix et par son écoute à lui. J'ai la chair de poule sur les bras et les jambes, les poils hérissés. Je m'approche du canapé et m'assieds sur ses genoux, continue à lire en observant ses mains qui glissent sur ma peau tendue, plongent en moi. Et pas un instant il ne cesse de boire.

Puis vient un moment où je l'oublie totalement. La performance s'arrête, mon travail se poursuit. L'espace d'une heure ou plus, ma tâche m'absorbe tellement que je redeviens la fille que j'ai toujours été, langue pointée à la commissure des lèvres, la même fille que lors de mes six ans, pensive, curieuse, inadaptée.

Quand c'est terminé, je me recule pour admirer mon œuvre. Fièvre, je l'appelle, me retourne et m'aperçois qu'il s'est écroulé après toutes ces bières, douze au total, qu'il a descendues l'une après l'autre. Et, incapable de se contrôler ou de se réveiller, il s'est pissé dessus. Entre ses jambes, une large tache sombre s'étale sur le canapé, et ça dégouline par terre.

Comme mon grand-père, c'est un saint homme. Comme lui, il a des choses à dire. Il me parle de Shiva et je deviens son disciple sur la route empoussiérée. Convaincant, persuasif, il me cajole. Il délivre un sermon en évoquant un autre avenir, la révolution dans les villages, les villes et les cités, la révolution technologique, l'Internet, les nouvelles connexions et les nouveaux réseaux. La révolution en Inde, voici ce que ce sera : pas de guerres, pas d'armes, que de la technologie, il y croit sincèrement. Il m'explique comment ces connexions se produiront, comment les pauvres verront et entendront, comment tous seront autonomes, comment Shiva le guide, et de ce monde deviendra le roi.

Comme mon grand-père, qui parlait en langues. Qui portait la lumière de Dieu en lui et allait, pieds nus, d'une ville poussiéreuse à une autre. Qui arpentait les terres représentant aujourd'hui l'avenir, les municipalités, les centres commerciaux et les décharges.

Quand il vivait dans le siècle, cet homme nerveux, timide, travaillait dans une banque où, des années durant, il s'est activé discrètement derrière une grille en métal, derrière le rideau de l'arrière-salle, à compter l'argent, à faire des copies de copies de formulaires près des murs jaunes écaillés. Puis, de temps à autre, il se levait et prenait son bâton de pèlerin.

Il franchissait la porte, traversait les champs avec l'horizon en ligne de mire. Il marchait pendant des jours parfois, et parfois des semaines, cédait tous ses biens. Perdait ses vêtements, en récupérait de nouveaux, revêtait des haillons, ne se rasait plus, se laissait pousser les cheveux et la barbe. Dans ses yeux se lisait quelque chose de l'ascète. On le retrouvait dans une ville lointaine, sous un banyan où il discourait avec de nombreuses gens, délivrait des sermons, récitait la *Gita* et les *Upanishads* qu'il connaissait par cœur. Où les avait-il appris ? Personne n'en savait rien. On aurait cru qu'on les lui avait gravés dans le cœur.

Au début, la famille allait le chercher, tel un adolescent qui n'en fait qu'à sa tête. Mais il repartait aussitôt. Ses proches se sont vite habitués à lui passer ses lubies, à le laisser tranquille, ont cessé de lui courir après, de se tracasser pour lui, l'ont maudit, ont soupiré et décréété, Si ce doit être son destin, eh bien soit. Il finissait toujours par revenir et franchissait la porte un beau jour. Comme pour tout, on a juste laissé les choses se perpétuer. La banque lui gardait son poste. Chaque fois, il y retournait, se présentait au travail et, même si c'est difficile à croire, personne ne lui disait quoi que ce soit. Il y avait donc deux hommes en lui, l'un cloîtré chez lui et l'autre en perpétuelle errance à travers les plaines.

*

Mais l'histoire des migrations, c'est l'histoire des femmes. Les hommes tiennent le cap, ils restent. Ils vont à la guerre, ils vont travailler, ils parcourent le pays, et pourtant ils restent. Leur nom reste, leur terre reste. On peut suivre leur lignée dans le noir. Mais comment remonter la lignée des femmes, comment retrouver leurs origines ? Chaque génération est dépouillée. Transférée à un autre patronyme. Adieu la lignée, adieu le nom. De toute façon, ils ne nous

ont jamais appartenu. La terre ne nous appartient pas. Nous, nous disparaissions, nous ne restons pas.

*

En quittant son appartement, le lendemain du jour où j'avais appris sa mort, j'ai aperçu Ali seul un peu plus loin dans la rue, abattu, submergé par le chagrin, le corps totalement mou sous la pluie et les doigts crispés autour des cuisses, comme prêt à vomir. J'étais à mi-chemin de ma voiture quand il m'a vue et là il s'est animé et a accouru en criant, en hurlant, Madame, Madame, arrêtez, s'il vous plaît.

Il est debout devant ma portière, je le vois. Il est sur la chaussée, cogne à la vitre, essaie la poignée, dit quelque chose que je n'entends pas. La pluie tombe plus dru, elle rebondit sur le capot et le visage d'Ali ruisselle de larmes, il a les yeux rouges à force de pleurer et de boire. Il me supplie de bien vouloir ouvrir, de lui parler, de baisser la vitre et de déverrouiller la porte pour qu'il puisse me parler, S'il vous plaît, Madame, s'il vous plaît. Il est trempé, a les cheveux en bataille, la pluie dégouline au bout de son nez. Et il pleurniche d'une façon qui m'insupporte. Il m'implore, frappe au carreau, bataille avec la poignée, il grimace tant qu'il en a le visage déformé. Des curieux sur leur balcon observent la scène. Des gardes sortent dans la rue. Ils savent de quoi il s'agit. Du balcon, la fiancée crie et ordonne à Ali de s'éloigner. C'est trop pour moi, je n'arrive pas à le regarder. Je démarre et m'en vais.

Je roule pendant des heures. Je suis sous le choc, je tremble de tout mon corps, je claque des dents et, quand il en a l'audace, c'est un visage blafard qui se contemple dans le rétroviseur. J'essaie de penser à un endroit où aller, à un endroit ou à quelqu'un vers qui me tourner, à une rue où me garer sans être assailli par les souvenirs, à une colonie tranquille où mettre mes idées au clair. Mais il n'y a rien, nulle part. Chaque fois que je m'arrête, des têtes accusatrices se penchent vers moi et me dévisagent. Des bonnes et des domestiques qui passent, des ménagères et des femmes plus âgées, des gardes qui m'ordonnent de dégager. À travers le flou de la pluie, c'est à peine si je distingue la route.

À un certain point, un calme s'installe. Il se manifeste aux limites de l'épuisement, avec le vide des sentiments. Je fais demi-tour et reprends le chemin de chez moi. En route, je m'arrête une dernière fois près du Purana Qila.

Je me gare sur le côté, sors la carte SIM de mon téléphone, la plie en deux et la jette dans la rue.

*

On attend que la mousson éclate. De vilains nuages se massent au-dessus de la tombe d'Humayun, des milans noirs survolent les dômes du monument au gré des thermiques. On passe la main sur les murs en grès, on parcourt à pied les limites de Nizamuddin. La matinée est déjà menaçante, en milieu de journée ça s'obscurcit ; à la manière dont la lumière baisse et dont les nuages se profilent, véritables cités qui masquent le soleil, ce pourrait tout aussi bien être l'aube encore une fois.

Puis les premières grosses gouttes d'eau s'abattent. *Plop, plop, plop*. Un jour, des bombes de pluie grosses comme des insectes éclaboussent la poussière rouge étouffante, la répercutent à travers l'atmosphère, incitent les narines à travailler à la truelle dans l'épais gâteau de terre, et nous, enveloppés de l'odeur montante du macadam humide, on est contents. Les gens sortent dans les rues, sur leur balcon pour profiter de l'orage. Quand l'averse tourne au déluge, que les gouttes se font plus serrées et que le tonnerre fend l'air, on s'allonge sur son balcon.

*

La pluie tombe à torrents, la ville est inondée. Tonnerre et éclairs saturent le ciel. Quant aux carrefours, ils sont submergés, la boue obstrue les canalisations jamais nettoyées. J'accompagne toujours Aunty dans ses visites, on circule en voiture, l'eau, par endroits, monte jusqu'aux essieux, et on se retrouve coincées dans la circulation avec nos cadeaux. Je dîne toujours avec elle, vois l'oncle entrer et sortir de sa chambre d'un pas vif, réponds toujours aux questions d'Aunty, l'écoute parler à tort et à travers du NRI. Toute cette vie continue. Mais je ne me souviens de rien.

En revanche, je me souviens de lui. Il me suit dans la rue. Les voies ruisselantes de pluie, glissantes, les nids-de-poule transformés en trous d'eau, les mares au milieu des artères, le soleil qui perce les nuages, sculpte des ombres marquées et apporte une couleur, une chaleur et une lumière que les draps répercutent. Le soir, les phares effleurent des parapluies noirs ouverts aux

croisements, des orteils désincarnés cherchant à éviter que voitures et autorickshaws ne les éclaboussent. Les conducteurs d'autorickshaw font la queue devant Khan Market. Nous avons de petits jeux que voici : je lui envoie un message pour lui dire dans quel marché ou dans quelle colonie je vais aller, dans quel quartier je compte faire des courses, South Extension, GK-1, Sarojini Nagar. Et, caché parmi la foule, il essaiera de m'apercevoir. Du coin de l'œil, je l'entreverrai. Parfois, je ne le verrai pas du tout. J'irai de boutique en boutique, consciente de la raideur de mon dos, de mes seins, de la courbe de mon cou. Une fois rentrée, je me déshabillerai pendant qu'il me dira où je suis allée.

Puis un jour j'arrive chez lui et découvre étalés sur le lit des vêtements à mon intention. Des vêtements qu'il a achetés, qu'il veut que je porte. Il dit qu'ils vont m'aller, qu'il est temps que je devienne quelqu'un de nouveau.

Il m'observe pendant que je les examine, que je réfléchis à ma réaction. Ce sont des vêtements branchés, des vêtements dignes de fêtes de Goa, de raves : tee-shirts moulants, pantalons cargo, un tee-shirt psychédélique de Shiva, un autre avec Ganesh. Des couleurs fluo. Il dit, Essaie-les, enfile-les, et il y a dans sa voix toujours tellement autoritaire un je-ne-sais-quoi de différent. Pour lui, j'obtempère sans protester. Je retire mon jean, me plante devant lui, nue, et je les mets.

Il m'observe pendant que je m'habille, retient son souffle, il bande, et quand j'ai fini, il m'approche, pose les mains sur moi.

À Delhi, c'était l'époque de Cyber Mehfil. Une petite parenthèse de convictions, une explosion de fêtes et de raves au tournant du siècle, des voix célébrant le nouveau millénaire, ses opportunités, la liberté, les nouvelles technologies disponibles, l'espoir avec la musique arrivant peu à peu de l'étranger, arrivant de Goa via les *dargahs*, les temples, les lits des rivières et les montagnes pour que Delhi s'en empare. Une petite parenthèse de fêtes et de plaisirs dans les *farmhouses* et les espaces désaffectés avant que la police n'en ait vent et ne ferme tout ça, avant que la croisade moralisatrice ne se mette en branle. L'espace d'un moment, ces festivités ont aboli les barrières et pris la ville d'assaut.

C'était là qu'il allait la nuit quand je rentrais chez Aunty et me couchais emmitouflée dans notre amour. C'était là qu'il allait danser, se taper de l'acide,

de l'ecstasy, qu'il se prenait pour Shiva, Shiva en chair et en os. Danser cette nouvelle réalité, danser la destruction et le chaos de l'univers. On l'adorait, il plaisait beaucoup. Il se lâchait, dansait toute la nuit à la façon d'un chaman, d'un derviche, d'un dieu, se mettait à quatre pattes en hurlant, en rugissant comme un lion, déchirait ses vêtements. Il était célèbre pour ça.

Moi, je ne savais rien. Cette part de sa vie, il me la cachait, ne me laissait pas y pénétrer, me voulait pour lui seul. Mais, pendant un moment, tous ces gens ont vécu un épanouissement nouveau, quelque chose que personne ici n'avait encore vu. Comme tous les témoins de telles scènes, ils ont approché une conscience nouvelle, la fin d'un monde et le début d'une ère plus éclairée.

*

Il lui fait revêtir ces fameux vêtements, et ça l'atteint beaucoup plus qu'elle, il se met à bander, bande rien qu'en la regardant les enfiler, un orage se lève dans ses yeux, l'atmosphère change. Ce n'est pas la fille qu'il désire, c'est cette possession d'elle, le fait de la déguiser. Il l'installe devant le miroir, se place derrière elle, les mains autour de sa taille, la caresse, passe sur chaque centimètre carré de son corps, remonte vers ses côtes, sous ses seins, sous ses bras, glisse sur ses épaules, son cou, embrasse son cou, laisse ses mains revenir entre ses cuisses protégées par le tissu. En même temps il l'observe, et elle observe ses mains. Il dit, Regarde-toi. Et elle se regarde. Admire-toi, et elle s'admire.

Aime-toi. Ça, c'est toi.

Il me parle de Shiva. Il dévoile pleinement cet aspect de sa personnalité auquel avant il ne faisait qu'allusion et qui, vu de loin, m'avait paru charmant, de l'ordre d'une affectation tout juste un peu marquée. Mais Shiva, proclame-t-il, est tout. Shiva sous son aspect destructeur.

*

Après avoir vu sa famille, je ne parle à personne de sa mort. Je ne laisse rien paraître. Je continue mon train-train. Mes résultats d'examens arrivent et, en dépit de tout, ils sont bons. Faute de propositions de mariage, on convient qu'il faudrait que je me cherche un emploi. En surface, c'est comme s'il ne s'était rien passé. Si je maintiens cette façade, je serai une brillante jeune fille.

Mais peu à peu des choses me reviennent. Au début, elles se manifestent dans mes rêves, dans des cauchemars où il m'apparaît, que j'ai du mal à comprendre. Au réveil, je me dis qu'il faut que je les refoule, mais un vague souvenir me poursuit.

*

Là, il a quelque chose pour elle. Quelques gouttes d'acide dans une petite bouteille au frigidaire, un cadeau enveloppé dans du papier d'aluminium, conservé dans l'obscurité, toujours actif, qui attend l'occasion d'être utilisé.

Il le verse sur le dos de ma main et je la porte à ma bouche. Il reste une goutte pour lui. Maintenant que c'est fait, impossible de reculer.

Je me suis justifiée auprès d'Aunty : je dors chez une amie. Dans la colonie, tout est calme. Dans l'obscurité dehors, les braves gens se sont repliés vers leurs lits, mais nous n'allons pas dormir. Il dit que je vais voir des choses cette nuit, que le monde s'ouvrira pour moi. Je verrai que c'est vraiment une illusion.

Nous quittons l'appartement et descendons à la voiture. Il m'annonce que nous allons rouler dans le désert, vers Jaipur.

On traverse la ville et, pendant un long moment, rien ne se passe. Je dis, Peut-être que ça ne marche pas, peut-être qu'on devrait en reprendre ? Il éclate de rire et répond, Fais-moi confiance, ça va venir, il faut juste que tu attendes.

Ça commence sur la route de Gurgaon. Bâillements, profondes inspirations pour l'un comme pour l'autre, pourtant ce n'est pas lié à la fatigue, c'est autre chose, on croirait que des bulles montent et que les atomes de mon corps se font la belle. Les bâtiments sur le bas-côté frissonnent et frémissent. Les feux arrière des voitures laissent des traits rouges dans leur sillage. Et, dans le ventre, cette appréhension qui me donne l'impression d'héberger des papillons, l'envie irrésistible de tout rendre, l'impossibilité de la chose et la certitude que si c'était possible, ce ne serait rien de moins que l'univers, un projectile, un flux de

galaxies que je cracherais par la bouche.

Mais ça, ce n'est qu'un murmure, une vaguelette, ça va, ça vient. Détends-toi, dit-il, détends-toi et sa voix me parvient de très loin. Je ferme les yeux et me concentre sur la musique sombre et lancinante qu'il a choisie, sur le vrombissement sourd du moteur. Nous sommes sur l'autoroute, dans le désert.

J'ouvre les yeux sur un monde carnavalesque. Les camions fous nous foncent dessus en rugissant avec leurs faces peintes et leurs bouches vicieuses, les vilaines statues de divinités au néon ornant leurs tableaux de bord mènent la charge, dansent dans le vide. Des objets réels glissent à la surface des choses. Les espaces solides ploient. Ce qui pour moi était vrai avant n'est plus qu'une toile à peindre, puis à déchirer. Je me tourne pour le regarder et vois une bête sombre à la gueule souriante. Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Je ris en me moquant de lui des heures durant, me semble-t-il. Il y a de la panique quelque part là-dedans.

Vivaldi à la radio, l'horreur pure.

Couloirs et cloîtres hallucinants, balles de paille dans les champs, sueur séchant sur la peau.

Elle perd l'usage de la parole, n'entend plus rien.

Sa perception d'elle-même, toujours si confiante, si tourmentée, commence à se modifier. Sa personnalité, si figée et inaltérable, se révèle totalement ouverte au changement.

Là, ça atteint son point culminant.

Puis ça se calme.

C'est comme passer d'un torrent furieux à un vaste lac inquiétant.

Il stoppe devant une *dhaba*. Le moteur se tait, la musique s'arrête. En refroidissant, le véhicule émet des cliquetis métalliques. Le silence est déconcertant. Il l'observe et ses yeux dérivent tels des coracles amarrés au ponton de son nez. Il insiste pour qu'ils entrent.

Elle dit qu'elle ne veut pas. Il y va. Il est trois heures du matin.

Ne restent plus que les vibrations des pneus, les klaxons qui retentissent pareils aux sirènes des bateaux quittant le port, aux clairons ponctuant la charge des matadors. Dans les arbres, les tubes au néon décrivent des trajectoires curieuses, membres d'anges brisés. Les insectes de l'Inde pullulent, attirés par l'éclat d'un gaz qui brouille le regard.

Il revient sans un mot et on reprend la route. On croirait qu'on ne s'est jamais arrêtés. On roule durant une éternité, puis on fait demi-tour et on rebrousse chemin.

On finit dans les champs qui ont présidé à la naissance de Gurgaon, au milieu de ces constructions infinies qui me sont devenues des villes en ruine, la vacuité de l'histoire reflétée dans les étoiles au-dessus. J'ignore comment on s'est retrouvés là, combien de temps s'est écoulé et ce qu'on a perdu.

Devant nous se dresse un chantier couvert d'échafaudages en bambous, noyé dans une lumière artificielle où les ouvriers circulent à travers béton et acier.

On dirait des fourmis occupées à dévorer le cadavre d'un éléphant. Seulement à la fin, c'est le cadavre qui dévorera les fourmis, qui les dévorera et deviendra grand.

Nous tombons en admiration silencieuse devant ce tableau. Il me fait l'amour à même le sol du désert. Il revêt d'autres visages et se métamorphose, sous mes yeux, en vieillard, en démon, en petit garçon. Les oiseaux de la mort tournoient, prêts à nous fondre dessus.

La lumière point dans le ciel, les étoiles pâlisent, l'horizon se fait gris et tangible. L'effet de la drogue se dissipe, la tristesse laisse une brume. Au loin, les hommes poursuivent leur travail, inconscients de tout ça. Nous remontons en voiture et rentrons à Delhi sans échanger un mot. Le matin s'éveille et je vois

des hommes et des femmes qui ont dormi toute la nuit se lever, regagner la rue, balayer la terre, s'activer. Je m'étais crue libre, libérée de mes chaînes. À présent, je pressens juste comment ça va se terminer.

*

Mais oh ! Je rencontre le NRI aujourd'hui. Oh ! Tout sucre tout miel et quel plaisir ! Ce jour a fini par arriver. Il est là pour moi, mon ticket pour la Terre promise.

Il m'attend dans le café-restaurant du Taj Mansingh, m'aperçoit et lève la main, il m'a reconnue grâce à la photo qu'Aunty lui a envoyée. Il est coincé et fadasse, cet Américain. L'archétype de l'Américain, avec polo citron vert, chinés, raie sur le côté, dents blanches et parfaites. Un gentil garçon, j'en suis sûre, mais à ce stade, gentil n'a pour moi aucun sens, j'ai du mal à dire si je suis éveillée ou endormie, et il y a des limites au sucre et au miel que je peux absorber.

Aunty rit et roucoule comme un oiseau de paradis pendant qu'elle m'aide à me préparer. Elle supervise le jeu du déguisement auquel nous nous livrons. Elle est certaine de celui-ci, c'est le bon, elle le sait.

Il m'accueille en vieille amie, essaie maladroitement de m'embrasser sur la joue, me dit que je suis bien plus jolie qu'il ne l'avait imaginé au téléphone. On s'assied et on commande un *nimbu pani* qui se révèle trop sucré. Il le renvoie et demande un Diet Coke à la place.

Il commence par se plaindre un peu de l'Inde, où tout est lent et inefficace comparé aux États-Unis ; ici, le service est nul, les chauffeurs de taxi ne connaissent pas leur chemin. Cela dit, il a pratiquement signé les papiers pour un appartement neuf à Gurgaon. Ses parents s'y installeront lorsqu'ils seront plus vieux, ils reviendront à la mère patrie, et il y aura aussi une chambre pour nous.

Il place les paumes sur la table pour donner plus de poids à ses paroles. Que c'est chouette de faire enfin ta connaissance ! Il me demande comment ça se passe à l'université et ajoute qu'il a cherché ce qu'il y avait comme cours pour

moi à New York, dans la publicité ou le marketing, histoire d'utiliser mon diplôme. Tout compte fait, il croit aux ménages à double revenu.

Je vois ses yeux sur moi, braves et ternes, et je comprends ce qu'il attend de moi, comprends qu'il veut me transformer en une gentille fille, qu'il pense savoir qui je suis.

Je lui dis que j'aimerais bien étudier le cinéma peut-être.

Et il s'exclame, Tu as vu *American Beauty* ? C'est un chef-d'œuvre.

*

Bien qu'il soit mort, je continue à l'appeler. Assise dans ma chambre, j'attrape mon portable pour composer son numéro que je connais par cœur. Seule sa boîte vocale me répond, mais sa voix est belle au bout du fil. Il a une voix différente, celle qu'il affecte pour ce rôle-là. Pas la moindre trace de folie. Il est raisonnable, parfaitement calme.

Le message n'est pas long. Il donne son nom et dit qu'il n'est pas joignable pour le moment, mais qu'il rappellera dès qu'il le pourra. D'une voix grave et sonore. D'une voix pleine d'assurance tranquille. D'une voix qui ne va pas avec son visage animal.

*

En août, l'université reprend. Ma dernière année nous tombe dessus si brutalement que c'en est terminé du rêve estival.

Il m'a garanti qu'il ferait mon travail, rédigerait mes essais, se chargerait de tout, c'était facile pour lui, il veillerait à ce que je décroche les meilleures notes. Je n'aurais rien à faire.

À la fac, pendant les cours, je regarde mes camarades de classe, ces filles avec qui je sortais avant, qui se sont fait tirer les cartes en même temps que moi, et je me sens à part, supérieure, changée. Je vois la vie qu'elles mènent, les choses qu'elles font, la direction qu'elles ont prise et je ne veux rien de cela. Je porte

aujourd'hui ma vieille tristesse comme une forme d'arrogance.

*

Au lit, dans le salon, dans la voiture, c'est à peu près pareil. Il dit, Maintenant il n'y a que toi et moi, et je réponds, Oui, que toi et moi. Personne d'autre sur terre. Qu'ils aillent se faire foutre, ajoute-t-il. Tous. On va délirer, on va leur montrer à tous. Et je renchéris, Oui, oui, on va faire ça. On va leur montrer à tous. Il dit qu'il est temps de tourner le dos à ce monde, de tourner le dos à Aunty, de tourner le dos au mariage, de tourner le dos à la société et je répète, Oui, oui. Quand il est en moi, je dis oui. Il insiste, Tire-toi de cet appart, viens t'installer ici avec moi. Et quand il est en moi, je dis oui. Je vais faire ça. Je vais aller chercher mes affaires, je vais lui dire, je les choquerai tous. Il poursuit, Fais-le, fais-le maintenant, tu n'as plus besoin de leur milieu hypocrite, de leur sécurité, de leur ignorance, de leur instinct conservateur. Tu m'as moi à présent. Et je dis, Oui.

C'est un monde d'illusions grisant.

Mais je suis une froussarde et jamais je ne partirai.

*

Un mois s'écoule après le jour où j'apprends sa mort ; je ne cesse d'appeler sa boîte vocale. Dix, vingt fois par jour, je l'appelle juste pour entendre ce qu'il a à dire, mais c'est toujours la même chose. Même absorbée par mon existence futile, je m'écarte et compose son numéro pour entendre la seule part de lui qui demeure.

Émergeant de ma cachette, presque imperceptiblement, je recommence à sillonner la ville. Les routes s'apparentent à une mémoire musculaire et Delhi à une extension de lui. Je retourne donc sur des lieux que nous avons fréquentés, accablée de chagrin mais libre. Je sillonne les rues la nuit à sa recherche. Je parcours le Delhi de Lutyens. Je vais à l'American Diner et me bois un bloody mary seule.

*

On est assis à l'American Diner, lui et moi, on boit des bloody mary et on mange des hot-dogs au chili. On a confisqué la sauce Tabasco. Vissés sur les tabourets du bar, on suit ce qui se passe, un œil rivé sur la pièce en formica rouge et blanc, à droite de la caisse, avec la porte derrière. Un bon endroit pour bavarder, un bon endroit pour soutirer de petits extras au barman. Hot-dogs au chili, rondelles d'oignon frites, bloody mary et après un verre de bière. Delhi, notre formidable terrain de jeu. Il murmure à mon oreille.

Une famille vient s'asseoir à l'autre bout du bar, à côté de la sortie. Le père, la mère, la fille. La fille a une quinzaine d'années. Je la repère d'emblée et elle aussi. Elle nous observe avec intérêt. Je le lui fais remarquer et il jette un coup d'œil dans sa direction. Il se penche vers moi et me souffle, Regarde, c'est une autre toi. À ceci près qu'elle le sait déjà. C'est vrai, on devine quelque chose en elle, cette curiosité, cette agitation, la désobéissance. Elle a des bras si menus qu'on croirait qu'ils vont casser, et quel corps ! De longs cheveux noirs, très raides, elle se tient très droite et impavide, comme un coke de charbon au feu. Ses parents sont totalement différents, ternis en surface, et qui peut dire si elle n'est pas promise au même sort. Mais pour l'heure, elle flamboie. Et nous on la dévisage.

On ne peut pas la dévisager éternellement. Je lui conseille de m'épier à la place. Il obéit. Mais elle sait qu'on l'a remarquée, qu'elle est l'objet de notre attention, de notre curiosité. Donc, nous voici tous les trois maintenant à nous observer, personne d'autre n'en a conscience, et elle, les yeux fixés sur moi, me demande télépathiquement, Qu'est-ce que tu fabriques avec ce monstre ? Et je lui réponds, Je ne sais pas. Mais tu devrais essayer un de ces jours.

*

Delhi, oui.

De noires eaux de sentine sourdent de tous les orifices. L'eau coule dans le caniveau. Les flics ont bouclé le passage souterrain de Lothian Road. De Lothian Road au Fort Rouge, où des chiens errants dévorent un cadavre. Ils essaient de les chasser à coups de pierres, mais les chiens n'ont pas peur, ne cessent de revenir pour avoir une rallonge.

En septembre, on se met à faire des balades après la fac, on explore Old Delhi au coucher du soleil. La mousson se dépare de sa splendeur. Pour nous,

c'est l'apogée. Ce ne sera plus jamais pareil.

Avant d'entrer dans la vieille ville par Mori Gate, on voit un autre cadavre. Lui m'entraîne à sa suite à travers les rues. Je me laisse guider. Nous quittons la torpeur des Civil Lines où nous nous sommes garés, le charme des briques rouges de Court Road pour remonter vers Mori Gate, passer devant le terrain de manœuvres de la police, poursuivre jusqu'à la limite de la cité fortifiée. Là, chaque arche de briques délabrée abrite une personne, une famille, un moyen de rester en vie ; quant aux ruelles au-delà, elles renferment un million d'existences. Les gens ici vivent à l'image des mauvaises herbes qui fleurissent au milieu des ruines. Ils sont là par millions, ces gens dans le dédale des allées plus loin où le soleil brille à peine à travers les interstices, avec des temples, des minarets, des églises, au gré des chemins labyrinthiques. Dans la vieille ville, il y a l'odeur des lubrifiants, des mécaniciens avec leurs pièces détachées, les boutiques où ils vendent des boulons, des fixations, des stéréos pour automobiles, des clignotants. Vers la gare de Old Delhi, un mur de pneus de dix mètres de haut empeste le caoutchouc, obscurcit le dôme doré de l'église St. James. Et le pétrole, ça aussi, c'est l'odeur de Delhi. Les brûleurs à gaz pour faire bouillir l'huile des *samosas** et des *pakodas** dans la poêle. Mais au cœur de la foule envahissant l'artère dégagée, avant la vieille ville, ce jeune homme est mort. Mort, le visage tourné vers le ciel, il gît sur le trottoir aux pavés descellés, comme après un tremblement de terre.

Ça se voit de loin. Il y a quelque chose qui ne trompe pas, qui ne ressemble pas au sommeil ; ni à l'ivresse ni à la syncope. Ce jeune homme, ce Raju, passager de bus, tripoteur à la sauvette, fils, ami, voleur, carcasse. Tout juste un peu plus de vingt ans peut-être, rasé de près et mort depuis peu, vêtu d'une veste en plastique noire. Pauvre petit macchabée qui ne risquera plus de parler. En s'approchant, on découvre que la bouche est fendue du côté gauche, on dirait qu'elle a été déchirée par un hameçon, et placarde un horrible sourire de dents de squelette derrière le voile de la joue. Quant aux yeux, ils sont grands ouverts, incrédules. Les corbeaux ne vont pas tarder à fondre dessus, à les arracher. Et il est en chaussettes. Ses chaussures ont disparu. Quelqu'un a déjà dû les lui voler.

On passe à côté de lui sans lui prêter attention. Des milliers de pieds, et apparemment personne ne remarque rien. Nous aussi, on continue à marcher. Il dit, Écoute, ne t'arrête pas, il n'y a rien d'autre à faire. Un flic aiguille la circulation vers Tis Hazari Road. Tout le monde sait qu'il vaut mieux ne pas l'approcher, il serait trop heureux de nous embarquer, de nous questionner, de sortir une théorie absurde, une accusation forgée de toutes pièces. Pourquoi

vous intéressez-vous autant à un mort ? En quoi est-ce qu'il vous concerne ?

Ma mémoire pénètre toujours dans Old Delhi par Mori Gate. Peu importe où je suis, c'est toujours à cet endroit-là que mes souvenirs s'enfoncent dans ce dédale que, grâce à lui, je connais aujourd'hui par cœur. Dans les pierres médiévales et le commerce, dans le vacarme des voix quotidiennes et leurs cris aigus, autant de paroles noyées dans la musique de films que diffusent de vieilles radios ou des postes de télé abîmés, ainsi que dans les braillements insistants des porteurs lourdement chargés réclamant le passage.

On traverse ce dédale, puis on émerge sur Hamilton Road à la nuit tombante, on passe devant les files de rickshaws, les sanitaires et des familles avec des gamines maquillées et vêtues d'habits bon marché, on franchit le pont du chemin de fer avec ces couleurs, cette agitation et l'éphémère joie associée à ce bariolage qui suggèrent le champ de foire. Au bord de la rue, un dentiste assis en tailleur attend des clients en compagnie de pinces et d'une pile de dents orphelines.

Dans le bazar au nord de Chandni Chowk, nous plongeons vers le marché occupant ces pierres séculaires, avec ses jouets en plastique, ses calculatrices, ses ordinateurs, ses jeux électroniques, sa papeterie, ses manuels. Tout ce qu'on peut espérer trouver a sa place ici, camelote empilée au hasard de pièces se déployant sur la pointe des pieds dans la pénombre, allées qui se divisent et se perdent dans des cryptes, puis reviennent sur leurs pas. Au-dessus du sol ou en dessous, à l'intérieur ou à l'extérieur, ce n'est pas clair.

On déboule subitement sur le trottoir de Chandni Chowk et il me fait traverser la grande artère par une brèche dans la séparation au milieu, au nez et à la barbe des rickshaws. À un bout de l'avenue, le Fort Rouge se détache, menaçant. Le bruit de tous ces corps qui nous avalent. Et le Fort disparaît.

Puis une accalmie, une petite allée où rien ne bouge. Si on se retourne, on voit passer des gens devant son entrée exigüe. Il arrive parfois que certains boyaux restent à jamais dérobés à la vue.

Il m'entraîne plus avant dans la cité fortifiée, tourne dans d'étroits passages et

allées, il connaît le chemin sur le bout des doigts. Nous voici soudain dans un lieu où la vie s'écoule derrière des murs, dans des cours où les murs sont des portes d'entrée. C'est là que circulent les jeunes musulmanes, par deux ou trois, célestes jeunes filles d'un blanc laiteux dont le soleil ne voit jamais la peau – elles glissent devant nous en silence avec leurs yeux de chat maquillés, ourlés de noir.

En nous engageant dans un autre passage, il nous oblige à ralentir pour suivre un duo cheminant bras dessus, bras dessous. Soudain, je les vois avec ses yeux, perçois son désir obscène, ses moqueries à leur endroit. Mes sœurs et moi. Parce que je l'aime, on les escorte ainsi, on observe leur démarche ondulante, on cherche à surprendre la cascade de cheveux tressés. Dessous le noir de leur enveloppe, il y a des couleurs criardes, il y a des vêtements roses et bleus ornés de sequins et de broderies, des oreilles et des nez percés, des bagues et des boucles d'oreilles, des cous enserrés de bijoux, des bras de bracelets, des jambes d'anneaux, des pieds réhaussés de talons. Je goûte le vif désir qu'il a d'elles, de leurs énormes yeux gravés au noir de khôl, de leurs lèvres maquillées de rouge rubis et de leurs cils recourbés vers la lune.

Quelque part, derrière des portes fermées, dans des chambres exiguës et stériles, dans de plaisantes chambres en pierres austères, elles s'allongeront dans leur splendeur et un homme leur fera l'amour, les battrà pour un regard, pour une parole, sans raison aucune, les méprisera, les ignorera, se refusera de les voir, quelque part quelqu'un les caressera, leur chuchotera des secrets à l'oreille, leur offrira des cadeaux pour les apaiser, les fera sourire, suscitera un rire sur leurs lèvres d'où l'amour coule à gouttes comptées. Ses paupières s'ouvrent et se ferment dans la chaleur de la nuit, indifférentes à la mosquée.

Dans sa chambre, nous gardons Old Delhi en nous, les choses que nous y avons vues : la joue fendue, les dents, les talons claquant sur la pierre, l'œil fugace, les cheveux sous le voile. Il m'en parle, me baise lentement avec ses mots, déverse sur moi la souffrance que la ville lui cause, mélange membres et lèvres, me fait l'amour encore et encore. Je le supplie. Il noue les mains autour de ma gorge et sombre en moi. Il veut être avec moi partout, me suivre à travers les rues. Je marcherais pour lui et il m'oblitérerait, prendrait tout, sauf mes yeux. Je me voilerais, par dévotion, j'aurais un maître.

Mais c'est toujours le même vieux problème, celui auquel chaque fois nous nous heurtons. Il dit, Quitte-les, viens vivre avec moi, et je réponds que je vais le faire... Mais je ne peux pas. Je lui demande de patienter un peu et il s'exclame, Pourquoi ? Il se fâche, arpente l'appartement, me traite de menteuse, de lâche, reprend un verre, décrète que je suis barbante, comme tout le monde, se demande pourquoi il perd son temps avec moi. Je suis une aguicheuse et une touriste. Il se fâche parce que je m'en vais, parce que je ne cesse de me protéger, que je ne m'affranchis pas, on jurerait qu'il ne m'a rien appris. Mais ce n'est pas grave. Si ça le fout en l'air, je verrai bien, je pourrai brailler et gesticuler autant que je veux, il m'embarquera dans ses histoires.

Sur le chemin du retour, je mesure tout ce qu'on a perdu, je perçois soudain la peur qu'on éprouve face à une vie qu'on ne contrôle plus, comprends qu'il est trop tard pour faire marche arrière, que je suis déjà allée trop loin. Sur le chemin du retour, je réfléchis à la manière dont je pourrais m'en sortir et me distancer de nos actes. Puis je réintègre le monde statique d'Aunty et n'ai plus qu'une idée : courir le rejoindre.

*

Sous le prétexte de chercher un travail, je passe mon temps à sillonner la ville, seule des heures durant au volant de ma voiture. Puis je vais à son appartement et, garée en face de l'entrée, j'ouvre l'œil et attends que quelque chose se produise.

Quelque chose finit par se produire : une famille apparaît, un type apparemment dans les affaires et plutôt chic accompagné de sa femme et d'un petit enfant. Dans l'obscurité de ma voiture, je les observe sur le balcon et à travers la fenêtre du salon. Je continue à revenir pour en savoir davantage. Je vois le mari partir travailler le matin. Je vois la femme sur le balcon quand il s'en va.

Quelques jours plus tard, sa messagerie est coupée.

*

À Nizamuddin, j'appuie sur la sonnette de l'appartement. La bonne ouvre et

je demande à parler à Monsieur ou Madame, sachant pertinemment que Monsieur est déjà parti travailler.

Madame se présente avec son jeune enfant dans les bras, elle a l'air perplexe. Je fais celle qui est surprise de la voir, qui attendait quelqu'un d'autre. Je lui demande d'emblée où ils sont, si la famille est là ou pas. Elle m'annonce qu'ils n'habitent plus ici, ils ont vendu l'appartement, il y a seulement deux semaines, la vente a été vite conclue. Oh, bredouillé-je, mais je viens de Chandigarh. J'ai perdu leur numéro de téléphone mais je connais la maison, j'habitais à deux pas et maintenant... Auriez-vous leur numéro ? Savez-vous où ils sont ?

Elle dit qu'elle va aller me le chercher, est-ce que j'aimerais entrer ?

La femme m'invite à m'asseoir au salon pendant qu'elle confie son enfant à la bonne. On a retiré les cloisons coulissantes japonaises – à présent, des photos de famille tapissent les murs. J'ai du mal à croire qu'il s'agit du même appartement.

Elle revient et s'installe en face de moi, puis s'enquiert de ce que je fais ici à Delhi, à part cette visite à de vieux amis. Je lui explique que je suis venue déposer une demande de visa pour les États-Unis et voir aussi un garçon que je vais peut-être épouser, qui vit aux États-Unis. Il est ici pour quelques jours seulement, mais on s'est déjà rencontrés six fois et je pense que c'est peut-être le bon. Les mensonges me viennent très facilement, mais que c'est dur d'être ici. Derrière les strates de meubles neufs et de quotidien, c'est dans ces lieux que j'ai été mise en pièces.

Elle remarque mon œil curieux et s'écrie, Ça doit vous paraître différent. Je me suis laissé dire que leur fils avait effectué beaucoup de travaux ici au cours des dernières années. Vous le connaissiez bien ?

Je dis que je l'ai connu il y a longtemps quand on était petits, il était plus vieux que moi, me taquinait beaucoup, mais qu'on a perdu contact quand je suis allée m'installer à Chandigarh.

Elle hoche la tête et enchaîne, Alors vous n'êtes vraiment pas au courant ? Eh bien, je suis navrée de vous apprendre d'aussi mauvaises nouvelles, mais il est mort, il n'y a pas longtemps. Il est tombé devant un camion sur l'autoroute. Il était soûl. Les journaux en ont parlé. Ils ont dit que c'était un suicide, qu'il y avait une histoire de fille, mais bon c'est généralement le cas, non ? Elle l'y a poussé, à ce qu'il paraît. Ça a failli nous dissuader d'acheter, mais comme il n'est

pas mort ici, on s'est dit que l'appartement ne portait pas vraiment malheur.

La douleur est soudain très vive, on dirait qu'un rasoir mécanique tourne dans ma poitrine ; je sens que ça serre et que ça me déchiquette. J'ai envie de fuir à toutes jambes. À la place, je demande si je peux aller aux toilettes.

J'ai à peine fermé la porte que mes forces me lâchent. Je suis obligée de plaquer les mains sur ma bouche pour ne pas hurler. Lorsque je jette un coup d'œil alentour, je constate que rien n'a changé. C'est le même carrelage abîmé, la peinture écaillée sur les tuyaux, le plâtre qui tombe des murs, la même douche, le verre dépoli à travers lequel la lumière s'insinue. Je vois mon visage dans le miroir et comprends qu'un jour je vais mourir. Lentement, au prix d'un énorme effort, je me force à reprendre une respiration normale, inspire à fond et ferme les yeux dans la chaleur et la lumière blanche. Je suis vivante.

*

Il dit, Ouvre les yeux. Ouvre les yeux, putain. Ne reste pas aveugle toute ta vie. Ne sois pas aveugle. Ouvre-les. Je les ouvre et il me regarde de haut, flamboyant de colère sous le soleil.

*

En octobre, les choses ont finalement commencé à se dégrader. Les Israéliens avaient quitté les montagnes pour revenir à Delhi avant de regagner le Sinaï, Tel-Aviv, ou d'entamer une nouvelle saison à Goa. Cette grande meute d'Israéliens débarquant dans Paharganj. C'est de là qu'ils l'ont appelé. Ils avaient besoin qu'il les aide pour certains trucs.

Je l'ignorais à l'époque, mais il sortait pratiquement tous les soirs. Il sortait pour fumer, boire, se shooter. Dans des endroits où il retrouvait des inconnus et des amis. En attendant que je lui revienne le lendemain. Mais il commençait à en avoir marre de moi. Dans des endroits où il retrouvait des hommes qui ressemblaient en tout point à Franklin John.

C'est par K. que j'ai appris tout ça.

K. le gros Bouddha, un des plus grands dealers que Delhi ait jamais connus. La peau sombre comme mon amour, mais avec, contrairement à lui, un visage béatifique, dénué de malice, un visage attrapant la lumière, un visage auquel on fait confiance. Autodidacte, bien indien, né de la terre de l'Orissa, incapable de lire et d'écrire, il parlait néanmoins sept langues, avait appris l'hébreu en trois mois. Il connaissait tout le monde.

K. trônait dans ses chambres d'hôtel et les mannequins venaient, les créateurs venaient, les acteurs et les actrices venaient, les fils des politiciens venaient. Tous lui serraient la main, le vénéraient. Ils venaient parler, traîner, se procurer la marchandise dont ils avaient besoin et lui trônait là, tel un maharaja, avec son cigare, centre de l'attention. Quand ses clients arrivaient, il bavardait un long moment avec eux, plongeait la main dans le sac à côté de lui, en tirait la drogue, en rajoutait une pincée puisée dans sa réserve personnelle, vendait à crédit si nécessaire, toujours avec une parole gentille et un sourire.

K. était une relation à lui, pas vraiment un ami, mais tous deux appartenaient à ce milieu. J'avais fait sa connaissance dans la suite d'un cinq-étoiles au tout début de notre histoire, durant nos trois glorieuses premières semaines. Nous étions allés récupérer l'argent qu'on lui devait. Il y avait un défilé de mode au rez-de-chaussée de l'hôtel. À l'étage, K. veillait à ce que tout le monde plane.

Ce jour-là, quand on est entrés dans la suite, K. l'a regardé des pieds à la tête, lui a décoché un sourire ironique et lui a serré la main. Il ne l'avait pas vu depuis longtemps, a-t-il dit, mais il avait l'air en forme.

Je lui ai été présentée, mais on ne s'est pas attardés. On a encaissé l'argent et on est partis. K. m'a néanmoins serré la main et remis discrètement sa carte avant que je ne passe la porte.

Devant l'appartement de Nizamuddin, pendant que la femme m'observait du balcon, j'ai fouillé la boîte à gants pour retrouver la carte de visite de K. Elle

était là, enfouie sous une pile de papiers, blanc cassé et luxueuse. Je n'avais plus personne à qui parler, nul autre endroit où aller. Nulle voix à entendre au bout du fil. Après m'être un peu éloignée, je me suis garée dans une petite rue de Lodi Colony et j'ai appelé.

K. m'a répondu presque aussitôt. Il a dit, Allô, puis rien d'autre. Dans le silence qui a suivi, je lui ai expliqué qui j'étais et où nous nous étions déjà rencontrés. Il m'a dit qu'il se souvenait de moi et qu'il était désolé, qu'il avait appris la nouvelle. Est-ce que j'avais envie de venir le voir à un moment ou à un autre ? Il a ajouté qu'il était au Méridien, m'a donné le numéro de sa suite, précisé qu'il y serait encore un petit bout de temps.

Le même jour, j'ai passé quelques heures avec lui, blottie dans un canapé sur le côté de la pièce, à l'écouter parler. Il a dit que j'avais beaucoup changé. Il se rappelait une étudiante timide et pleine de fraîcheur.

Entre deux clients, deux coups de fil, il me parlait, évoquait distraitemment différentes choses, ses affaires, m'occupait. Quand les clients se présentaient, je m'écartais et suivais les discussions de loin, jusqu'à ce qu'ils soient repartis. Il en est finalement arrivé à la seule chose que je voulais savoir. Il a déclaré qu'il n'était pas du tout surpris par ce qui s'était passé, qu'il avait toujours pensé que ça se terminerait ainsi, qu'il était ingérable, que personne ne pouvait vivre comme il l'avait fait si longtemps sans craquer un jour. Il m'a tout raconté sur les fêtes, sur les raves.

*

Pendant à peu près une semaine, je retourne voir K. jour après jour et il me raconte ce qu'il sait. Je ne perds rien de ce qui se dit. Je reviens sans arrêt. Ça ne le dérange pas, il prétend que je lui porte chance. Je reste assise dans la pièce tandis qu'il mène ses affaires. Je pique la curiosité de ses clients. Je suis assise là au quotidien, comme anesthésiée et absorbée dans mes pensées. Il me demande ce que je vais faire maintenant. Je réponds que je ne sais pas. J'ai fini mes études, j'envisage de chercher un emploi. Chez moi, ils s'impatientent, mais ils ont renoncé à essayer de me marier.

À un moment donné, il me regarde, comme s'il me voyait pour la première

fois, puis prépare deux rails de coke, me tend un billet roulé et m'invite à me servir. Il ajoute que je me sentirais mieux.

Rien de tel que le premier rail de cocaïne. C'est fou comme ça vous monte à la tête, comme ça affine les lumières de la pièce, comme ça efface tous les doutes, et la souffrance. Et la culpabilité aussi.

J'embarque deux grammes avec moi. Il dit qu'il n'y a pas d'urgence à ce que je le règle, vas-y, c'est tout, oublie-le, amuse-toi. Lui, c'est ce qu'il aurait fait. Dehors, une ville entière t'attend.

Je me fais un autre rail sur place, puis je rentre.

*

Tout au long de notre amour, jusqu'à ce qu'il soit beaucoup trop tard, j'ai toujours nourri l'espoir qu'il changerait, qu'il réussirait, qu'il deviendrait riche et respectable. Respectable surtout du fait de ses idées et de la fortune qu'elles lui rapporteraient. Qu'un jour il deviendrait riche par lui-même, non par le biais d'un héritage, mais grâce à son talent, à ses capacités, qu'un jour il gagnerait de l'argent, qu'il ferait des affaires, quelque chose. Que ça suffirait pour que je puisse le présenter à ma famille et dire, Regardez, j'ai trouvé quelqu'un. Et une fois riche, célèbre, reconnu, s'ils le voyaient dans les journaux et adoubé plus ou moins publiquement, alors ils l'accepteraient, fermeraient les yeux sur ses défauts, sa laideur, sa peau foncée, sa folie insondable ; seraient ravis de me laisser vivre avec lui. Tout du long, je me suis accrochée à un espoir de ce genre, en froussarde que j'étais. Je n'ai jamais vraiment pu y renoncer.

*

Je suis retournée encore une fois aux *qawwalis*. Après être descendue de voiture, j'ai emprunté le chemin menant à la même petite allée qui passe devant la mosquée, laquelle resplendissait de toutes ses pieuses lumières. Mais l'endroit était exigu et bruyant, moi, douloureusement seule, et ça puait les hommes, leur présence charnelle et leurs yeux.

Pourtant, dans le *dargah*, à côté du tombeau, j'espérais qu'un peu de la vieille magie ressurgirait, que la musique me réconforterait, que le saint me retournerait l'amour que j'avais pu donner. Malheureusement, le saint garda ses distances et la musique me laissa de glace. Elle était vide d'émotions, édifice creux derrière le voile d'un monde érigé par des abrutis.

Je me tenais comme à mon habitude, sans trop savoir que faire de moi-même. À en juger par le comportement des adeptes, on se serait davantage cru dans une gare que dans un lieu saint. Les hommes entraient dans le tombeau comme dans une billetterie pendant que dehors femmes et enfants se serraient les uns contre les autres. Le regard morose, ils se poussaient du coude, cancaniaient, affichaient une mine renfrognée. J'ai scruté l'espace dégagé en essayant de me cramponner à quelque chose, mais ce n'était plus pareil. J'ai vu des détails que je n'avais pas remarqués avant, des marques sales sur le marbre, de vilaines lumières blanches et, sur les côtés, des échoppes vendant des habits colorés et criards. J'ai noté des odeurs aigrettes de dessous de bras et de pieds mal lavés, et la haine m'a envahie. Tout suscitait mon mépris.

Tous les yeux semblaient fixés sur moi, ceux des femmes surtout. Elles m'observaient, ricanaient, la bouche pincée, de sorte que je me sentais godiche et honteuse. Parce que j'étais seule, que j'étais habillée différemment. Incapable de supporter ces regards, je me suis dirigée vers la limite de la cour, loin de la musique, et me suis adossée au mur, dans la pénombre, en croyant que j'y serais tranquille. Mais, m'ayant remarquée, d'autres femmes pieuses se sont mises à me huer, à m'injurier parce que je m'étais appuyée contre le mur, que j'avais fait des choses dont j'ignorais qu'elles étaient inconvenantes. Et quand je me suis écartée et accroupie pour me camoufler, leurs huées ont redoublé.

J'ai quitté le *dargah* et me suis repliée vers ma voiture en les maudissant tout au long du chemin. Je suis allée jusqu'à Jor Bagh, pas loin, me suis garée et me suis fait un rail, puis j'ai sillonné la ville, pied au plancher.

*

Lui et moi, on monte en voiture à Majnu ka Tila. On est en octobre. Les drapeaux de prières flottent dans le vent au-dessus de la Yamuna stagnante. Il est passé me prendre à l'improviste à la fac pour m'entraîner ici.

Il a plu toute la journée hier, ça nous a surpris, ce n'est plus la saison, les égouts ont refoulé, la chaleur a chuté et mouches, moustiques et gaz d'échappement ont fleuri. Ici, près de la colonie de réfugiés, de vieux cars sont garés, bourrés de Tibétains, hommes et femmes jeunes, hommes et femmes âgés, croulant tous sous les paquets, les cartons de provisions et de fournitures, et attendant de regagner les montagnes. Il y a aussi des étrangers épuisés, assis sur le bord de la route avec leurs sacs à dos et leurs cheveux emmêlés, et, au-dessus de ce tableau, le fatras des drapeaux de prières.

À l'intérieur de la colonie, nous suivons des allées, passons devant des cybercafés et des agences de voyages. Dans une pension de famille, nous rencontrons un Tibétain aux cheveux longs, un certain Losel, qui vient de l'Amdo, s'habille comme un joueur de basket, parle un anglais américain et cherche à écouler cinquante *tolas* de *charas* en sa possession.

Il nous sourit dans le restaurant glauque équipé de quatre vilaines tables en marbre où flotte une odeur de friture et d'encens. À côté de lui, un moine râblé englouti bruyamment une soupe de nouilles ; des gouttes de sueur pleuvent au bout de son nez. Ses bras sont des troncs d'arbres et, malgré l'habit rouge foncé qui dissimule le reste de son corps, on perçoit sa force, du genre à traîner des camions et à soulever des gravats. Il a une moustache rêche, une barbiche et des cheveux plantés bas sur le front.

Losel passe le bras autour des épaules du moine et déclare, C'est mon frère. Le moine cesse de manger, tourne la tête vers Losel et retrousse la lèvre en une sorte de rictus qu'on réserve d'ordinaire à un cafard. Puis Losel marmonne quelque chose en tibétain, le moine fait un grand sourire qui transforme son visage et se remet à manger.

Il déteste être ici, explique Losel en me prenant à témoin, en agrippant encore plus fort l'épaule du moine. Pour lui, Delhi est un enfer et je suis devenu un de ses démons. Il est là pour une nuit seulement, il vient récupérer des marchandises, mais même ça c'est trop. Pour lui, la ville est un fléau et ça lui prend la tête de traiter avec des escrocs, des menteurs et des voleurs. Il est originaire de l'Amdo, comme moi. On a franchi les montagnes ensemble, on était huit à marcher à la queue leu leu dans la neige, la nuit, de l'Amdo à travers le reste du Tibet jusqu'au Népal, puis ici. Ça nous a pris huit semaines – on se cachait le jour, on marchait la nuit. Là-haut, ils ont des tireurs embusqués. Ça s'est bien passé quand même, pas de problème, là, personne n'est mort. L'un de nous est décédé plus tard, mais il avait la tuberculose. Deux autres sont en prison aujourd'hui.

Losel avait dix-sept ans quand il a quitté le Tibet. Sa mère craignait qu'il ne finisse mort ou, pire, chinois. Au début, il n'avait pas envie de partir, il se plaisait sur le toit du monde, mais il s'était attiré trop d'ennuis. Furieux à cause d'une dette impayée, il avait transformé en cocktail Molotov le réservoir à essence de la vieille BMW d'un bookmaker musulman et l'avait fait sauter. Le lendemain, sa mère l'a obligé à partir.

Le moine l'interrompt, prend la parole, il parle vite et sur un ton austère, comme s'il délivrait un sermon. Il continue ainsi un moment et Losel lui répond en phrases courtes, puis se met à rigoler jusqu'au moment où le moine flanque un grand coup de poing sur la table, se lève et s'éloigne. Losel le suit du regard, puis déclare, Il s'inquiète pour mon âme. Il monte au premier voir des gens s'entretuer à la télé. Ce qu'il préfère, ce sont les films d'action.

*

De Majnu ka Tila, on descend au Tibetan Monastery Market. On se faufile sous l'arche de l'autopont pour gagner les étalages de vêtements autour desquels se pressent des nuées d'étudiants. On prend à gauche avant le marché principal, on passe devant la cloche du monastère – il y a entre deux bâtiments une petite allée à peine plus large qu'un caniveau, où de chaque côté se déploient d'autres stands qui vendent des sacs, des chaussures et toutes sortes de contrefaçons. Au bout de cette allée, au milieu de laquelle courent des eaux usées qu'il vaut mieux éviter, on arrive à une porte aux panneaux peints en noir afin que personne ne puisse voir au travers. On entre dans cette bâtisse miteuse, on franchit une autre porte sur la droite et c'est le Tibet.

La pièce est une vaste et obscure cantine pleine de bruits et d'encens, douze tablées de moines et de laïcs mélangés, photos du dalaï-lama sur les murs ainsi qu'une gigantesque photographie de Lhassa vu des airs. En hauteur dans un coin une télé braille, la moitié des clients sont absorbés par ses hurlements, l'autre par des discussions – sonores, intenses, enthousiastes – ou par leur repas. Des moines enfournent des nouilles. On s'assied à la seule table libre et Losel commande des Coca-Cola, des *thentuks**, du *phing sha**, des *momos** frits au bœuf.

Ils se mettent à discuter du *charas*, il est vraiment bon ? D'où l'a-t-il eu ? Et

pour combien le vend-il ? Losel annonce qu'il le vendra pour trois cents, tu peux le revendre pour six. C'est qui les acheteurs ?

Des Israéliens, ils sont à Paharganj, ils attendent la marchandise, là tout de suite, ils m'ont appelé hier soir.

Ils viennent d'où ?

Du vieux Manali – certains vont à Goa, d'autres repartent en Israël. Ils veulent aussi en rembarquer avec eux.

Le repas terminé, on quitte les moines et la fumée, on reprend l'allée, direction le marché où on pénètre dans l'une des innombrables boutiques, on monte un petit escalier pour accéder, au-dessus du plafond, à une réserve remplie de boîtes à chaussures. Une jeune et jolie Tibétaine dort là, Losel la secoue. Ma femme, nous explique-t-il. Elle s'étire et bâille. Sans un mot, elle se saisit d'une boîte à chaussures, la pousse vers nous et se recouche. Dedans, cinquante *tolas* sous forme de petites boulettes veloutées enveloppées dans un film de plastique transparent.

Losel lui en passe une, il ôte le film, gratte la boulette du bout de l'ongle, la renifle, hoche la tête, rejette la boulette dans la boîte. Puis il tire l'enveloppe de sa poche, compte quinze mille roupies et les remet à Losel.

*

Les Israéliens nous attendent sur le toit-terrasse du Anoop Hotel. Ils ne logent pas là, ce n'est que le point de rencontre. Les Israéliens. La plupart d'entre eux viennent de quitter l'armée, ils sont musclés, tatoués, se laissent pousser les cheveux – les femmes sont aussi robustes et libres que les hommes.

Les gens ont peur d'eux, d'ailleurs ils restent à part, ne se mélangent pas, circulent en bandes, ne supportent pas les imbéciles. Mais lui, ils l'adorent. Ils pensent que c'est un dingue, cet Indien dingue qui débarque dans leur groupe, discute avec eux comme s'il était des leurs, discute avec intelligence et les charme. Il n'est pas comme les autres, ne s'aplatit pas pour leur refourguer tel truc ou tel machin. Il porte une étoile de David quand il vient les voir. Ils l'adorent pour ça aussi. Ils rigolent. Ils disent que c'est peut-être un des leurs, que si ça se trouve il appartient à une des tribus perdues.

Et ils détestent Delhi. Encore une raison de l'aimer. Il leur rend la ville supportable. Un coup de fil et il règle leurs problèmes, sait où trouver le meilleur *charas*, la meilleure dope, le valium et la kétamine dans des pharmacies arrangeantes.

La chambre où on va ressemble à celle de Franklin. Taches de moustiques écrasés sur les murs, relents d'égouts, fumée d'encens. Quelqu'un a voulu emballer, débiller ou remballer ses affaires et les a éparpillées un peu partout. Sur le lit, il y a des percussions, des chiloms, des vêtements sales et une machette.

Ils sont dix. On dégage le lit et on étale les cinquante *tolas* sur le matelas. Une des boulettes est ouverte, puis soumise à l'examen de toutes les personnes présentes. Sourires circonspects, haussements d'épaules et hochements de têtes, vagues d'approbation prudente, puis quelqu'un émiette le *charas* au-dessus d'un récipient.

Les négociations commencent. Il démarre à huit cents par *tola* et ils protestent, se moquent de lui, s'exclament, Allez, mon vieux, arrête de délirer. Il éclate de rire à son tour, ne lâche rien, décline la provenance, précise que le *charas* vient du village de Malana même, leur rappelle qu'ils peuvent lui faire confiance, que ce sont eux qui sont venus le chercher, qu'il n'a rien d'un sale Cachemiri et ne ressemble pas à leurs autres fournisseurs. Il ajoute qu'ils ne trouveront pas cette qualité tout seuls, pas ici, pas pour ce prix, pas maintenant. Descendez donc chercher ça dans la rue, vous verrez ce qu'on va vous refiler. Du coup, ils proposent cinq. Il prend un air offensé et, tel un gamin qui rassemble ces jouets, feint de ranger le *charas* dans la boîte à chaussures. Ils se moquent de lui, l'arrêtent et s'exclament, OK, OK. Lâche-le à six. Il les regarde en haussant les sourcils, refuse d'un signe de tête et réplique, Sept cinquante. Six, insistent-ils. Il fait mine de cracher par terre, se ravise, sourit, puis déclare, OK, disons six cinquante.

Six cinquante. Ils discutent. Ça va.

Trente-deux mille pour faire un compte rond.

Fumée dans la pièce à présent, défonce générale, les chiloms sont vidés jusqu'à l'os, nettoyés avec un tissu déchiré en lambeaux, rechargés, *Bom Shiva**, allumés. Un des mecs ramasse la machette sur le lit. Elle appartenait à un autre Israélien, qui n'était pas de leur groupe, un type qui fumait trop, pas bien dans sa tête, un dingue avec un caractère de chien. Un matin sur la plage après une fête, c'était à Goa début avril, la saison se terminait, la musique résonnait encore dans la jungle pas loin, et ce mec, il était assis à la périphérie de notre groupe, sur le sable, défoncé, en train de redescendre. Et là-dessus, voilà qu'une vache... la vache déboule derrière lui, avance, essaie de coller son museau dans son sac, tu vois, elle fourrage un peu partout, pointe la langue, il y a des mouches tout autour. Lui, il a de la bouffe dans son sac. La vache, c'est ce qu'elle veut. Le mec la repousse en jurant, il la repousse avec ses mains, mais chaque fois l'autre revient de plus belle. Alors, ce mec devient de plus en plus fumasse. Il n'est pas du genre, comment dirais-je ? Pas du genre patient, tu vois.

Les gens dans la chambre commencent à se marrer.

Alors, qu'est-ce qu'il fait ? Il explose, OK. Il se lève, il en a marre, il vide son sac sur le sable, fout tout par terre, tout le contenu de son sac, puis, les yeux fixés sur la vache, il l'engueule en hébreu, lui crie, Vas-y alors, pauvre conne, bouffe. Bouffe tout. Et la vache, elle continue à avancer, elle comprend pas ce qu'il raconte, elle continue et se met à bouffer. Il y a des bananes, un bout de pain. Et tout le monde se gondole. Tout le monde trouve que c'est hyper marrant, tu vois. Mais qu'est-ce qu'il y a encore dans le sac ? La putain de machette. Alors qu'est-ce qu'il fait ? Il la ramasse. Elle aussi elle est sur le sable. *Boum*. Il l'abat sur le cou de la putain de vache. En plein dans son putain de cou. Ce mec est dingue, tu vois. Il abat la machette en plein dans le cou de la bête. *Crac*. Tu vois l'os, la chair, le sang. Du sang partout. Tous les mecs qui se marraient, là, ils se relèvent d'un bond. C'est quoi ce bordel ? T'es cinglé, mec ? Mais il continue. Il va même jusqu'à détacher la tête, il y a du sang partout. Il y a des gens du coin sur la plage, des pêcheurs, des vendeurs de *chai**. Ils suivent tous la scène. Ils sont pas jouasses, ah non. Et, sans qu'on ait eu le temps de piger ce qui se passait, il se forme un attroupement, tous les gens regardent ça comme s'ils n'en croyaient pas leurs yeux. La vache est morte, bordel, et tout le monde s'écarte du mec qui reste là face à la vache. Puis on a comme l'impression, tu vois, qu'il se réveille, il jette un coup d'œil autour de lui. Il y a cette vache morte par terre et lui il est là et il y a tous ces Indiens qui le dévisagent. Le mec se dit, Putain.

Dans la chambre, l'auditoire éclate de rire.

Alors il se sauve. Pour sauver sa peau. Tous les Indiens lui courent après, ils ont des couteaux, des machettes et des bâtons et le mec cavale, adieu la plage, direction les arbres, il saute les fourrés, s'enfonce au milieu des arbres, furieusement poursuivi par les Indiens. Il disparaît. On n'a jamais vu quelqu'un

courir aussi vite, même pas en pleine guerre. On ne l'a jamais revu.

Là-dessus, il brandit la machette, porte le chilom à son front. Ajoute, Putain de machette à tuer les vaches.

*

Le sang et l'esprit pleins de coke, je me mets à rouler à toute bombe la nuit. Je sillonne le Delhi de Lutyens. Le plaisir de la ligne droite, des feux réguliers qui fonctionnent comme des métronomes, le doux ronronnement du moteur, les changements de vitesse, puis un brusque coup de frein au feu rouge. Deux hommes à moto surgissent à ma hauteur.

Ils jettent un coup d'œil vers la voiture. J'ai conscience de l'excitation sauvage qu'ils doivent éprouver en découvrant que je suis seule. Le moteur de la moto s'emballe. Le feu est encore rouge. Alors est-ce que je démarre ? Est-ce que je les regarde ? Le dernier truc à faire c'est de les regarder. Je tourne la tête et les regarde. Ravis, ils écarquillent les yeux, le passager s'agrippe à la taille du conducteur, le cramponne et lui chuchote quelque chose à l'oreille. La moto s'éloigne, décrit une boucle. Une boucle sur la gauche afin de passer derrière moi et revenir s'arrêter après une trajectoire plus rapide, plus bruyante, au niveau de ma vitre passager.

Tels des chiens de chenil, ils hurlent et frappent le carreau du plat de la main. Puis le passager essaie d'ouvrir la portière.

Le feu est toujours rouge, mais j'écrase l'accélérateur. Je démarre dans un bruyant crissement de pneus, fonce sur Akbar Road en direction d'India Gate. La moto embraye, me suit pleins gaz, fait la course avec moi, se place à la hauteur de ma vitre, ralentit, puis envoie des appels de phare, klaxonne. Les hurlements des mecs redoublent. Devant, la voie est vide, l'avenue déserte, ombrée par la voûte des arbres – et je mets la gomme.

Je tourne autour d'India Gate, ils ne me lâchent pas. Je bifurque brutalement sur Tilak Marg et accélère à fond à la sortie du virage. Je croise quelques voitures. Plus loin, au carrefour de la Cour suprême, le feu est rouge. Voyant la

moto arriver sur un de mes flancs, je donne un brusque coup de volant pour l'obliger à freiner. Puis je prends le risque, appuie à fond sur le champignon et grille le feu.

Derrière, dans le rétroviseur, je vois la moto se faire percuter par une voiture arrivant plein pot sur son côté, et loin derrière une camionnette de police avec son gyrophare, puis la moto et les hommes répandus sur la chaussée.

*

J'ai rêvé de lui la nuit dernière, il était redevenu vivant. Il n'avait même pas conscience d'avoir été mort. C'est la culpabilité qui me fait ça, je suppose, la culpabilité liée au fait de le ressusciter, de le réinventer en me servant de sa ressemblance pour le modeler comme un bloc de glaise.

Dans mon rêve, il me suit partout, partout dans Delhi, me supplie de le reprendre, on dirait un idiot, de le laisser revenir. Il a la même tête qu'avant, les mêmes vêtements et cheveux, le même âge. Mais il est plus calme. Et du coup infiniment plus triste.

Il ne se rappelle pas ce qu'il a fait, et ne comprend donc pas pourquoi je ne veux pas de lui. Il me supplie, il est presque en larmes. J'ai pitié de lui. J'essaie de le laisser tomber gentiment, de lui dire que c'est impossible. Je n'ai pas le cœur de lui expliquer qu'il est mort depuis plus de dix ans. Il n'a pas l'air de remarquer que je suis désormais plus vieille que lui, il paraît tellement banal, n'a plus aucune autorité. Et tout du long il me supplie, se tord les mains. Il promet, Je ne dirai rien, je serai à tes côtés, je te suivrai partout, je te rendrai heureuse, je ferai tout ce que tu voudras.

*

On quitte les Israéliens à minuit. Il a les yeux rougis et l'air grave. Il conduit en silence, on roule toute la nuit, il boit, il fume, il conduit, mais ne me parle pas et refuse de me laisser rentrer chez moi. Je m'endors dans la voiture. Je ne comprends pas ce que j'ai fait de mal.

Puis le jour se lève, les hommes se racent la gorge, des colonels en retraite entament leur promenade matinale. Je suis sûre qu'ils me voient, qu'ils savent tous. On roule, on se gare et on gravit l'escalier menant à son appartement.

Une fois à l'intérieur, il va directement à son ordinateur, s'assied sans dire un mot et tape furieusement ; il échange dans un *chatroom*, regarde du porno, boit sans discontinuer et fume joint sur joint. Il n'a pas un regard pour moi, observe un silence obstiné. Plantée au milieu du salon, j'attends qu'il me parle, en vain. Je vais me coucher, me cramponne à l'oreiller et essaie de dormir.

Quand je me réveille, il est assis à côté de moi, une bouteille de whisky à la main.

Il me regarde avec tendresse et caresse mon visage. Il dit, Bordel, tu as vraiment tout de l'étudiante stupide.

Je remonte les draps et lui tourne le dos. Je grommelle qu'il me fiche la paix, lui demande pourquoi il boit comme ça. Il se relève et ressort, c'est tout.

Je quitte la chambre, il est de nouveau derrière son ordinateur.

Qu'est-ce que tu fais ?

Il ne répond pas.

Je m'approche et il place la main sur l'interrupteur de l'écran. Quand je m'avance davantage, il l'éteint afin que je ne puisse voir ce qu'il regardait.

Il se tourne vers moi et sourit.

Je le gifle. Je le gifle encore, lui flanque des coups de poing dans les bras, dans le torse, lui tire les cheveux. Il me regarde et se borne à afficher un sourire suffisant. Je suis fatiguée, subitement épuisée, m'assieds sur le canapé et il rallume l'écran.

Exaspérée par son comportement, je lui fonce dessus. J'attrape l'écran à pleins bras et menace de le jeter par terre, tout le bazar. Je vais le faire, tu vas voir. N'essaie pas de me retenir.

Il me regarde et déclare qu'il ne me retiendra pas. Donc, vas-y. Jette-le. Vas-y.

Je dis que je vais le faire. Tout de suite.

Fais-le alors. Vas-y.

Je fais mine de balancer l'écran par terre, mais il ne réagit pas.

J'ai les larmes aux yeux.

Il dit, J'attends. Fais-le.

Je ne le fais pas. Je ne peux pas. À la place, je repose l'écran, attrape mon sac et me dirige vers la porte. J'ai descendu la moitié de l'escalier en marbre quand il m'interpelle. Je me retourne, il est sur le palier. Il a un sourire bizarre, des câbles traînent derrière lui, il tient l'écran dans ses bras.

Il le soulève tandis que son sourire se fane, et le lance avec violence dans l'escalier. L'appareil s'écrase à mes pieds.

*

En fin de compte, le NRI m'a rejetée aussi. Aucune raison n'a été fournie, sa famille s'est contentée de présenter des excuses polies à Aunty par téléphone. Perturbée, vaincue, Aunty a décrété que c'était terminé, qu'elle avait fait de son mieux, qu'elle avait toujours fait ce qu'il fallait, mais que trop c'est trop. À présent, le mieux serait que j'obtienne mon diplôme et me trouve un emploi, peut-être qu'avec un emploi je pourrais me dénicher un logement ailleurs.

*

C'est dans le café-restaurant du Claridges Hotel que je drague mon premier mec. J'ai renoncé aux lieux qu'on partageait. J'ai renoncé à l'appartement avec cette famille dedans. Il ne reste plus rien de lui à part moi. Je veux aller dans des endroits où nous n'avons pas de souvenirs.

Il est allemand, blond-roux avec des yeux bleus, c'est presque un stéréotype, avec une tête qu'on oublie facilement, seule sa tenue le sauve, lui donne une apparence cossue qui fait qu'on lui pardonne. Il ne doit pas être loin de la quarantaine – chemise bleu pastel et costume en lin crème. Il entre et attend qu'on lui remette un gâteau d'anniversaire pour une nièce peut-être ou la fille d'un ami. Ou pour la sienne éventuellement. Le gâteau est rose. Pendant qu'on prépare sa commande, il jette un coup d'œil autour de lui. Or, depuis qu'il est entré, je l'observe de ma table. Il me voit, soutient mon regard un moment, se

détourne. Pas plus de cinq secondes ne s'écoulent avant qu'il ne me regarde de nouveau.

Devant mon intérêt, il décide de venir à ma table. Il s'approche d'un pas désinvolte, demande s'il peut s'asseoir pendant qu'il attend. Il est très poli. Je lui dis qu'il le peut. Je note la marque blanche de l'alliance qu'il a retirée.

Tout en s'installant, il cherche à savoir d'où je viens et fait l'étonné lorsque je lui réponds que je suis de Delhi. Il déclare n'avoir jamais encore rencontré une fille de Delhi comme moi, il me prenait pour une touriste. Dans cette ville, c'est difficile de parler aux jeunes filles, me confie-t-il. On apporte son gâteau à notre table, mais il ne prend pas la peine de faire mine de partir. Je le laisse parler. Il m'explique qu'il est en voyage d'affaires, analyste financier d'entreprise, et qu'il se rend souvent à Delhi et Bombay, et parfois à Bangalore.

Pour m'amener à coucher avec lui, il passe une demi-heure inutile à me faire la conversation, à tenter de m'impressionner par un humour plein d'autodérision et des piques inoffensives qui se veulent marrantes, puis enchaîne avec des compliments appuyés. Vous êtes seule ? Vous êtes venue ici en voiture ? Je parie que vous êtes une conductrice épouvantable, pas vrai ? Je parie que vous accumulez les accidents. Non, sincèrement, je suis sûr que vous êtes bien meilleure que moi sur ces routes.

Ce genre de choses.

Énoncées d'un ton monocorde teinté d'accent allemand.

Tout cela est très ennuyeux, très convenu. Il me dit que j'ai de beaux yeux. À la fin, il me demande si je suis descendue ici. Non, je réponds, je prenais juste un café avant d'aller voir un ami.

Que je sois de Delhi l'excite. Il pense qu'il doit déployer des efforts particuliers avec moi, qu'il faut qu'il y aille doucement, il a une chance rare et un faible pour les peaux brunes. Il me dit qu'il a une chambre à l'hôtel et une soirée un peu plus tard, mais qu'il trouve très agréable de bavarder avec moi, peut-être que ça me dirait de prendre un verre avec lui avant ? Je le fais patienter un moment, puis souris et dis, Pourquoi pas ? Encouragé, mais non sans appréhension, il me demande si j'aimerais peut-être aussi aller dans sa chambre.

On traverse la réception et on emprunte le couloir côte à côte dans un silence de mort. On est à peine entrés qu'il me tripote, les mains sur ma taille, presse ses lèvres minces contre les miennes en me poussant contre la porte, en me manœuvrant vers le lit. Détachée, hors de mon corps, je le laisse faire sans prononcer un mot. J'enlève mes vêtements et m'allonge. Je le laisse me sauter, il a une haleine épouvantable. Quand il a terminé, il s'écarte sans un mot, se rend à la salle de bains. Il y est encore quand j'enfile mes vêtements et m'en vais.

*

Le lendemain, il avait disparu. En arrivant à son appartement, j'ai trouvé la porte fermée, les serrures changées et son téléphone déconnecté. Ça ressemblait à une rupture définitive.

J'ai quand même cogné à la porte, appuyé sur la sonnette et attendu une heure en composant inlassablement son numéro. J'ai patienté encore deux heures devant chez lui, dans ma voiture, avant de capituler et de repartir.

Depuis qu'il a disparu, tous les jours pendant dix jours, je me gare devant chez lui, l'appelle et c'est toujours pareil, l'appartement est fermé, le téléphone éteint. Je n'ai personne à qui parler, nulle part où aller. Je me sens totalement seule. J'emprunte sa rue tous les matins avant d'aller à l'université, paumée, démolie.

Le dixième jour, il m'appelle, détendu comme pas deux, me dit qu'il est chez lui, cherche à savoir où je suis, et si je passais le voir ? Aucune explication, rien. Pas un mot sur son absence, sur le fait qu'il était injoignable. Viens, insiste-t-il. Je lui réponds que c'est impossible, il est trop tard. Je lui demande où il était et il m'oppose un murmure en guise de réponse. Sa voix a de drôles d'accents cavernaux.

Le lendemain, quand j'arrive, il y a une étoile de David au-dessus de sa porte et, sur un mur à l'intérieur, un gigantesque tableau fluo UV dépeignant Shiva. Il a Ali avec lui désormais. C'est Ali qui m'ouvre. Juste comme ça. Il se présente, c'est son nouveau compagnon. Il me fait entrer. Il a l'air de savoir qui je suis.

Ali est gentil, il est excessivement loyal, mais, comme tout le monde, il aime bien boire. Il me conduit au salon où se trouve son maître. Je pointe Ali du doigt en demandant, C'est qui, lui ? Et, comme si c'était la chose la plus évidente qui soit, il rétorque, C'est Ali. Pas d'éclaircissement, pas de sourire.

On passe une demi-heure sans rien dire, tous les trois, Ali gêné et honteux devant moi. Lui se sert verre sur verre. Soudain je le vois. Je vois qu'il a un visage bouffi, que je ne reconnais pas. Je me lève pour m'en aller et il m'attrape par le bras. Je me libère.

*

Je rencontre le Businessman en septembre au bar du Taj Mansingh. On dirait que cet endroit m'attire. Une demi-heure plus tard, je suis dans une suite où je me déshabille.

Assise au bar, je sais qu'il m'observe. J'ai pris l'habitude de venir m'asseoir dans ces bars d'hôtel l'après-midi, un verre à la main, de me jucher sur un tabouret, le visage absolument impassible. À cette heure-là, c'est toujours paisible. Pourtant, les mecs ne tardent pas à m'aborder. Des mecs vulgaires, des mecs gros et riches, des ivrognes, des « fils de ». Il y a tellement de « fils de » dans Delhi que ça pue. Il est rare que je leur décoche ne serait-ce qu'un regard. Il arrive qu'ils se fâchent et m'insultent.

Mais le Businessman est différent. Il m'observe avec détachement, cherche à me situer, à deviner ce que je fabrique ici. Je surveille son reflet dans le miroir derrière le bar, j'y vois le mien aussi. Il approche la quarantaine. Il est beau, bien habillé, les tempes un peu grisonnantes et quelques rides marquent son front auparavant bien lisse. De grands yeux un peu tombants sur un beau visage, ce qui lui donne un air mélancolique. Un nez fin, une jolie bouche et déjà une barbe naissante alors qu'il vient de se raser. Une jeunesse dorée galvaudée, immature, mais non dénuée de souffrance.

Il a été formé pour le pouvoir, mais possède néanmoins une autorité qui ne doit rien à la fortune ni aux privilèges, quelque chose d'insondable, lié aux gènes ou à Dieu, une autorité qui existe parallèlement au pouvoir de tous ces hommes. Lui ne brusque rien. Il n'émane de lui aucune menace. Je le constate à la façon dont le barman lui apporte sa boisson, avec un respect prudent, et à la façon

dont il l'accepte, comme si c'était tout naturel, sans remerciement ni excuse. Il me regarde dans le miroir.

J'allume une cigarette. Le barman dépose un cendrier devant moi. Le Businessman en allume une aussi. Je sais déjà ce qui va suivre. C'est un truc dont on peut être sûr. Je souris donc dans le miroir. La pièce est sombre et assez vide en plein après-midi.

Il s'approche, me demande très courtoisement si j'attends quelqu'un. Non, je réponds. Personne.

En ce cas verrais-je un inconvénient à ce qu'il s'asseye ?

Je dis que je n'y verrais pas d'inconvénient.

Il fait signe au barman de lui apporter un autre verre.

Mais vous n'êtes pas descendue ici. C'est plus un constat qu'une question, sur le ton qu'emploierait une cartomancienne.

Non.

Il attend que je poursuive et, devant mon silence, sourit, hume le whisky qu'on vient de lui servir, le porte à ses lèvres. On se regarde dans le miroir.

Il est de Delhi, c'est sûr, mais il n'est pas du genre dont Aunty rêvait. Il boit son verre à petites gorgées et m'observe. Il dit, Que faites-vous ici ?

Rien, je tue le temps. En ville, il n'y a pas beaucoup d'endroits où s'asseoir.

Il me demande d'où je suis.

Je dis que je suis d'ici.

Est-ce que je vais à l'université ?

Je viens de terminer. À présent, je cherche du travail.

Debout dans la suite, on se regarde un long moment. Je vais me faire un rail à la salle de bains. Ça n'a rien à voir avec l'amour ou le désir. Juste une furieuse envie de détruire.

Je veille à ce qu'il ne devine rien de ma vie. Je reste un masque pour lui,

supérieur. Il dit qu'il ne comprend pas d'où je viens, que je suis un rêve devenu réalité de chair.

*

11 Septembre. On se rappelle tous ce qu'on faisait ce jour-là. Moi, j'étais avec le Businessman dans une chambre d'hôtel aux lumières tamisées à baiser, à me taper de la coke. Il retire ses chaussures et les place avec soin sur le côté près du minibar. Un rideau du genre de ceux qu'on voit au théâtre bouche la baie vitrée. Dehors, le Delhi de Lutyens, des voitures qui tournent inlassablement autour des ronds-points. La télé est allumée, le son baissé et la nuit nous tombe dessus. Dans cette chambre, on baise pendant des heures. On baise et, désireux de me posséder, il me pénètre, il m'ouvre, mais n'y parvient pas en dépit de ses efforts. Après, les tours apparaissent à la télé, elles s'effondrent, et tout s'arrête.

*

Je le vois deux ou trois fois par semaine. Dans des hôtels discrets, en plein jour, je deviens sa nana. Il me fait venir dans sa chambre, me la laisse quand on a terminé. Aucun engagement, aucune exigence, bien qu'il aime m'offrir des vêtements coûteux, des boucles d'oreilles en diamant, davantage de cocaïne. La cocaïne qui gomme les difficultés, les réduit au minimum, cocaïne qui exacerbe le plaisir, apaise ma souffrance. Pas de passé, pas de futur. Plus aucune préoccupation personnelle essentielle. Et une insatiable envie de consommer.

*

Une nuit, il m'emmène à Gurgaon et me montre ce qu'il est en train d'y construire. Il dit que c'est l'avenir et que tout lui appartient.

*

Sa fortune est immense. Elle lui pèse parfois. Il me raconte des anecdotes sur les terrains qu'il a acquis, les biens immobiliers qu'il détient, les luxueux complexes immobiliers, les kilomètres et les kilomètres de constructions. Son père est un raté, un joueur colérique et paranoïaque, qui a signé par le passé des contrats hasardeux et a presque dilapidé la fortune de la famille. Il a cependant envoyé son fils étudier en Europe et, une fois revenu, ce dernier a entrepris de

redresser les affaires familiales, impitoyablement, brique par brique. La chance a joué son rôle, il fallait être au bon endroit au bon moment, mais il y a eu aussi la compétence, le talent, la volonté, le travail. Un certain manque de sens moral. Il évoque les choses à gérer, la police, les politiciens, les partis qu'il faut bichonner, apaiser, tous sans exception, auxquels il convient de donner une place dans le conseil d'administration, les pots-de-vin à payer, les rivaux à écarter ou à détruire, les difficultés quotidiennes qui vont croissant, la paix perpétuellement absente, la vie qui est une guerre. Je ne dis rien, ne porte aucun jugement sur quoi que ce soit.

La chambre d'hôtel est silencieuse et bouclée, la climatisation allumée. Il est quatre heures de l'après-midi. Je me déshabille. Me dresse nue au-dessus de lui.

À présent, le soleil se lève dehors, il n'y a plus de coke, elle a l'esprit bouché, saturé, impossible de planer davantage. Mais elle essaie encore, fouille chaque pochon, cherche celui qui lui aurait peut-être échappé, tâte l'intérieur des pochons vides, les retourne, les frotte contre ses gencives, geste pour tout engourdir, pour chasser la souffrance.

En faisant les poches du Businessman, elle met la main sur son arme. Elle s'en saisit, la soupèse, la brandit, la pointe sur son visage à lui, l'approche du sien. Elle caresse la détente, fait mine de presser.

Plus tard dans la salle de bains, mâchoire serrée, elle fixe le miroir, s'empare d'une paire de ciseaux et se coupe les cheveux.

*

Fin novembre dans le monde où il est encore vivant. L'hiver approche, Diwali est là. La ville s'allume à la nuit tombée, des pétards explosent dans la fraîcheur ambiante, les sites accueillant les mariages sont pleins à craquer, les mariés avancent à cheval au milieu des percussionnistes, les éléphants cheminent dans la brume le long de l'autoroute, les marchés regorgent de marchandises, les caisses enregistreuses sonnent. Des guirlandes rouge et or dégringolent sur les façades des immeubles, scintillantes, et donnent à Delhi un air de paquet cadeau.

Je lui ai téléphoné de l'université et lui ai dit que je voulais lui parler. J'avais pris une décision, j'en avais marre. Il m'a proposé de venir chez lui, mais j'ai refusé, déclaré que je le verrais ailleurs, donc on a convenu d'un restaurant chinois qu'on connaissait tous les deux, un endroit familial à Green Park, assez décati, avec tables en formica et box en verre dépoli. Au téléphone, il a paru amusé, a dit qu'il y serait dans une heure. À mon arrivée, il était déjà là, m'attendait l'air à moitié égaré, bouffi sous la lumière vilaine, carrément laid, j'ai eu l'impression de le connaître et en même temps d'avoir affaire à un inconnu. Je me suis assise en face de lui. Il a tenté d'effleurer ma main. Je l'ai retirée, ce qui l'a fait rire. Il a allumé une cigarette et m'a demandé ce qu'il y avait. Est-ce que j'avais quitté Aunty pour m'installer avec lui ? Son sourire montrait bien qu'il n'y croyait pas une seconde, mais j'ai quand même fait non de la tête, et lui ai dit, Non, ce n'est pas ça. Je lui ai expliqué que je ne pouvais plus le voir, c'est tout, que c'était trop douloureux pour moi, qu'il y avait trop de choses à encaisser, j'étais épuisée, je ne pouvais pas lui faire confiance, je ne savais plus qui il était. Il fallait que je pense à mes études, à mes examens, à mon avenir. Il m'a écoutée patiemment, puis a déclaré que non, pas du tout, parce que mon avenir c'était lui et il ne me laisserait pas partir.

J'ai secoué la tête. Il m'a demandé avec beaucoup de naturel ce qu'il était advenu du NRI. Le sourire qu'il affichait suggérait qu'il en savait plus qu'il ne l'avouait. Je l'ai regardé un long moment et l'ai prié, d'une voix ténue, de me ficher la paix. Je me suis levée pour aller aux toilettes, le laissant à table à m'observer.

Mais pendant que j'avançais dans le couloir au carrelage crasseux au fond du restaurant, quelqu'un a surgi précipitamment dans mon dos. C'était lui, il se ruait sur moi avec une lueur excitée dans les yeux. Je me suis élancée, ai ouvert la porte d'une bourrade pour tenter de m'enfermer dans la cabine, mais il a été plus rapide, m'a rattrapée avant que je n'aie réussi à entrer vraiment, m'a poussée, puis m'a bâillonnée d'une main afin que je ne puisse pas crier. Ensuite il a retiré sa main, est tombé à genoux et a baissé mon jean.

J'ai dit non, mais impossible de résister. Je revis ce moment, et il me suce. Il passe sa langue entre mes cuisses tandis que, les bras en appui contre les murs, je ferme les yeux et me mords la lèvre jusqu'au sang.

TROIS

Quelqu'un n'ayant pas vécu à Delhi ne peut imaginer à quel point il y fait froid l'hiver. Autrefois, le soleil brillait, mais cette époque-là n'est plus. À la place, il y a la grisaille de la pollution et de méchants nuages de brouillard glacé, pareils à ces boules de coton avec lesquelles on essuie une nuque crasseuse, qui se coulent dans les bâtiments et s'accrochent à la ville sur un ciel infiniment glacial.

Ne pas sentir le soleil, ne l'entrevoir que sous la forme d'un vague disque aux allures de comprimé argent à moitié dissous dans l'eau. Quelle horreur.

Vient un moment, vers le milieu de la journée, où l'on a enfin la sensation que le soleil pourrait se montrer. Et là-dessus il disparaît à nouveau.

Ça irait encore si les habitations n'étaient pas construites exclusivement pour lutter contre la chaleur. Si elles étaient isolées, on pourrait se retirer à l'intérieur et attendre. Mais il n'y a pas d'isolation, pas de radiateurs, pas de tapis, et les murs qui par bonheur restent frais l'été sont glacés, tandis que portes et fenêtres laissent le froid s'insinuer en toute impunité par leurs interstices, leurs bords poreux étant totalement inefficaces face à ce cauchemar. Impossible de se réchauffer. Le froid vous tape sur les nerfs, vous pénètre jusqu'aux os. On jurerait que des animaux vous rongent. On dort en silence, sous des couvertures, habillé de pied en cap.

Bien que le scénario se répète d'année en année, personne ne semble en avoir tiré de leçons ; tout le monde est surpris. L'été, alors que la chaleur tue, tel vieillard sort en maillot de corps, chemise et pull-over et va et vient sur son vélo sans l'ombre d'une suée sous le plein soleil de midi. En hiver, il meurt de froid,

c'est simple.

Même en voiture, on ne se réchauffe pas. Le moteur diffuse une chaleur artificielle, qui ne vous rapporte qu'un mal de crâne et vous endort au volant. On croirait qu'on vous injecte du poison. Le terme « filament » passe en boucle dans votre tête.

Et sur les trottoirs, les hommes, accroupis dans leurs couvertures, ne bougent pas.

Décembre et janvier, tout est en suspens, c'est l'époque où le sang de l'Indien du Nord perd de son feu. La rage se replie doucement sur elle-même. Je fais pareil. Comme si on m'avait rangée dans une boîte d'allumettes, dans une maison de poupée.

*

La fin, quand elle est venue, a été totalement inattendue. Elle s'est greffée sur l'histoire de la jeune fille de la tour d'en face. En fin de compte, celle-ci n'a jamais mis les pieds au Canada. Elle n'a même pas quitté Delhi. Elle est morte sur place le jour de son évasion. Ça faisait un bout de temps que je l'avais perdue de vue, je ne pensais plus à elle. Puis en rentrant de la fac par un après-midi glacial, je l'ai découverte au pied de sa tour, un attroupement autour de son cadavre et une mare de sang autour de sa tête.

Aunty est bouleversée par la nouvelle. Elle me mène vers ma fenêtre, d'où on voit la chambre et, pareille à des boyaux se déversant jusqu'à mi-distance du sol, une corde de draps attachés les uns aux autres. La jeune fille a chuté juste après avoir entamé sa descente. Elle a chuté, chuté jusqu'en bas, en passant devant les balcons décorés de pots de fleurs, en effrayant les pigeons – une brève aspiration, un hurlement, puis le silence et son crâne fendu sur le béton.

Son père a sans doute eu vent de sa liaison, de son copain, de leurs projets de fuite. Quelque chose a dû se produire, il a dû l'empêcher de partir, peut-être l'a-t-il enfermée, comme Aunty l'affirmait avant, de sorte qu'elle n'avait plus que la fenêtre comme issue. Les journaux ont publié son histoire en février 2001. Du

fait de l'influence de son père, le copain, qui l'attendait au pied de la tour avec billets et passeports, a été arrêté. Il a passé deux mois en préventive à Tihar Jail.

*

Cette nuit-là, dans un état d'hébétude, je suis allée le retrouver. Je n'avais personne d'autre vers qui me tourner. Je lui ai raconté la jeune fille à la fenêtre, ce qui lui était arrivé, sa chute lors de son évasion et sa mort sous les yeux de son copain. J'étais angoissée, exagérément bouleversée. Ma détresse a semblé le stimuler. Une étincelle a brillé dans ses prunelles. On s'est soûlés, on a fumé et, tendrement enlacés, on a discuté de la brièveté de la vie.

Le lendemain, je me suis éveillée de bonne heure avec la gueule de bois et pas trop sûre de moi. Je suis partie discrètement et j'ai décidé sur un coup de tête de faire des courses. J'ai pris un autorickshaw jusqu'à South Extension. Du shopping pour oublier. Pour faire comme toutes les autres jeunes filles.

Mais je voyais son crâne fendu sur chaque carré de trottoir où je posais le pied et son sang dans les cheveux de tous les inconnus que je croisais. Malgré ça, j'ai acheté un jean sympa dans la boutique Levi's.

*

Elle est dans un night-club en compagnie du Businessman. On a bouclé tout un coin et baissé les lumières. Il y a des serveurs indulgents rien que pour eux, ségrégation créée par le biais de corps moins fortunés en orbite autour d'eux. La musique est fracassante, les clients reconnaissent le Businessman. Par association, ils la connaissent aussi. Et même ceux qui ne les connaissent pas devinent qu'ils doivent être des gens très importants ; des gens avec qui il faut compter. Ici, on la voit comme une nature morte, peinte dans le clair-obscur de lumières soigneusement dissimulées qui soulignent un trait ça et là, puis le renvoient dans la pénombre veloutée. Au milieu de tout ce monde, elle a l'air impérieuse et, avec la coke dans ses veines, c'est ainsi qu'elle se sent. Oui, pour tous ceux qui l'observent, cette fille doit paraître froide comme la pierre, d'une dureté de marbre. C'est à peine si elle bouge, elle reste juste assise à côté de lui pendant qu'il parle, qu'il boit, qu'il complote, puis va aux toilettes se faire un autre rail.

*

Je m'éveille sans le moindre souvenir. La peur au ventre diffuse vers la gorge, la tête. Puis ça me revient. J'ai grillé les feux rouges, foncé dans la nuit et le brouillard, l'esprit saturé de coke. Ces matins de solitude sont les pires. Roulée en boule, à tenter de ne pas me souvenir de moi.

N'empêche, s'il restait le moindre soupçon de poudre dans le pochon, je me le ferais illico. Et impossible de vivre sans ses lunettes noires. Impossible de vivre sans sa voiture aux vitres fumées. Impossible de vivre sans son chauffeur et son arme. Impossible de vivre sans chambres cinq étoiles, sans résidences protégées. Les maisons des riches sont des compartiments scellés, les maisons des pauvres sont ouvertes au monde. Tout ce que tu veux, n'importe quoi. Delhi, c'est le bruit des constructions, des vendeurs de légumes et des klaxons. Des corbeaux qui émergent brutalement de l'obscurité et y replongent.

*

Je suis devant chez lui, je viens d'acheter le jean qui me plaisait. Il est presque midi. L'espace d'une minute, j'hésite, envisage de repartir chez moi, de ne pas le voir, mais à la place je monte.

Il est assis au salon, il m'attend. Je sens immédiatement que quelque chose ne va pas. Son expression a changé, celle de la veille a disparu. D'emblée, il me lance en ricanant, Tu sais ce à quoi je pensais ? C'est toi qui aurais dû crever. Elle au moins elle a eu le courage de se barrer.

Je le regarde une seconde sans dire un mot, puis me dirige vers la chambre. Mais il se lève, me suit, m'arrache mon paquet des mains et s'écrie, Alors qu'est-ce que tu as acheté ? Il balance le jean sur le lit et s'en va d'un air dédaigneux. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui se passe qu'il revient, armé d'une paire de ciseaux, attrape le jean, taille dans le tissu, le fend par à-coups sur toute sa longueur, plante frénétiquement les ciseaux dedans à maintes reprises jusqu'à ce qu'il l'ait mis en charpie.

Pourtant, ça ne le satisfait pas ; quand il en a fini avec mon pantalon, il fonce vers la penderie où je range les vêtements qu'il m'a offerts, mes livres, mes

souvenirs, et les attaque aux ciseaux, il gesticule sans raison, déchiquette tout ce qui lui tombe sous la main avec une détermination d'une extrême violence. J'essaie de l'arrêter, me précipite sur lui, le tire en arrière, mais il est trop fort pour moi, se retourne et me flanque par terre. Quand il a terminé de taillader mes affaires, il les ramasse et marche vers le balcon, les bras chargés. J'arrive derrière lui juste à temps pour le voir les lancer par-dessus la balustrade. Je hurle après lui, je pleure, je crie des mots incohérents, lui donne des coups de poing. Il ne bronche pas, ravi de son œuvre. Pour me provoquer, il déclare que puisque je refuse de partir, il va me démasquer, montrera à tout le monde ce que je suis, ce que j'ai fait, il enverra les photos à ma famille, les placardera sur les murs de la fac.

Il me regarde, haletant, souriant, il rit très fort, tourne toute notre histoire en ridicule. Il brandit les ciseaux qu'il n'a jamais lâchés, puis les abaisse et les enfonce dans son autre main pour en cisailier la chair.

Je ne me rappelle pas trop ce qui a suivi. Je sais que j'ai tenté d'écarter les ciseaux et qu'en même temps il m'a attrapée par le poignet, m'a fait tourner sur moi-même et envoyée à terre. Après, il m'a flanqué des coups de pied dans le ventre, dans la poitrine, dans les jambes, dans la tête, m'a saisie à la gorge, relevée et tenue presque à bout de bras. Moi, je le regarde droit dans les yeux et ne vois qu'un inconnu. Il ferme le poing à hauteur de sa hanche, détend le bras. S'ensuit une projection de blanc, un corps au sol et une sensation de brûlure associée au goût métallique du sang.

Je me précipite vers la porte, dégringole les marches, émerge dans la rue où j'avance à quatre pattes, les paumes bien à plat sur le béton pendant qu'il m'assaisonne de coups de pied. C'est là qu'Ali intervient. Il surgit de nulle part, le tire en arrière, suffisamment pour que je me remette debout en titubant. Et Ali hurle, Sauvez-vous, Madame. Je vous en prie. Sauvez-vous.

Je cherche mes clés à tâtons, monte dans ma voiture, démarre, m'éloigne de lui. Dans le rétroviseur, il retire ses vêtements, invective le ciel, danse nu dans la rue.

*

Ouvre les yeux. Ouvre les yeux, putain. Il effleure mon visage du bout des

doigts, embrasse ma joue, embrasse mes tempes, embrasse mon nez – Ferme les yeux, dit-il, en m'embrassant les paupières.

*

Elle a fini par dire au Businessman qu'elle avait des problèmes d'argent, qu'elle avait besoin d'un emploi. Il a dit qu'il pouvait l'inscrire sur le registre du personnel, lui donner un salaire et un poste dans une de ses sociétés. Elle n'était pas obligée de s'y présenter, elle n'avait qu'à prendre soin d'elle.

Elle a transmis la nouvelle à Aunty et à l'oncle, Aunty l'a retransmise à tout le monde et peu après tout le monde a paru apaisé, en évitant bien de trop entrer dans les détails.

*

Après qu'il m'a agressée, la police s'est présentée. Ali avait couru les prévenir, puis était revenu nous séparer. Quand les policiers sont arrivés, j'étais déjà partie, mais lui était toujours dans la rue, nu, à ricaner et à taper Ali à ma place. Il a aussi cherché à frapper les flics, en a collé un à terre d'un coup de poing avant qu'ils ne réussissent à le maîtriser. Ensuite, ils l'ont frappé avec leurs *lathis** jusqu'à ce qu'il perde connaissance.

C'est aussi Ali qui a appelé ses parents. Ce sont ses parents qui ont détourné la police, grâce à leur argent et leur influence. Ses parents, qui n'habitaient qu'à quelques kilomètres de chez lui dans le sud de Delhi.

Le lendemain, ils l'ont placé dans une unité psychiatrique. Il y est resté trois mois, de février à avril. Enfermé et attaché.

*

Cet après-midi-là, je suis rentrée chez Aunty et j'ai pleuré dans ses bras. J'ai pleuré sans retenue, tandis qu'elle nettoyait mes plaies, appliquait des glaçons sur mon visage, lavait le sang dont j'étais couverte, me débarrassait de mes vêtements tachés. Les gardes en bas et des voisins qui m'avaient vue sont venus

toquer à la porte, mais Auntie les a chassés sèchement. Plus tard, quand l'oncle est rentré, elle lui a dit que quelqu'un avait essayé de me dévaliser près de l'université, de me voler ma voiture, j'avais résisté, sottement, mais j'avais réussi à m'en tirer. J'avais été touchée au visage, mais c'était tout. Elle a bien insisté sur ce point. Une petite sotte, voilà ce qu'elle est. Une petite idiote. Elle m'avait bien dit que ça arriverait un jour. Elle avait toujours détesté cette voiture. Mais pas une fois elle n'a cherché à connaître le fin mot de l'histoire.

Terrifiée, j'ai passé le reste de la journée à attendre qu'il téléphone, qu'il se présente à la porte. Mais rien ne s'est produit ce jour-là. Et le lendemain non plus.

Je me suis claquemurée dans ma chambre. Mon corps a cessé de me faire mal, mes bleus ont guéri. J'ai ensuite recommencé à accompagner Auntie dans ses visites, surveillant la rue au passage, souriant poliment aux femmes que nous rencontrions, répondant à toutes leurs questions avec un sourire nerveux. Mais je m'armais de courage chaque fois que le téléphone sonnait la nuit, imaginais la tête d'Auntie si elle entendait sa voix, ses révélations. Je surveillais aussi mon téléphone, le gardais à la main dans mon sommeil. J'attendais son appel, mais il n'y a eu aucun appel et personne n'est venu frapper à la porte. Il ne s'est rien passé.

*

Nous évoluons dans le luxe à présent. Quand on ne peut supporter la souffrance que cause Delhi, mieux vaut se mettre en orbite pour la gérer à distance. Installée au fond de la voiture du Businessman, climatisée, protégée, je flotte au-delà de la ville sur un trône en verre teinté. Nous glissons au milieu de la circulation, accélérons à la sortie des tournants, passons les feux rouges comme s'ils n'existaient pas, les rues calcinées bornées par les tombes de mes ancêtres, les barils métalliques et leurs brasiers et tous les lieux que nous fréquentions. La nuit, on se croirait sous l'eau, les lumières tremblotent dans la brume de coke, des bus hargneux naviguent entre les voies. Des fantômes circulent emportés par des rickshaws, des femmes à moto tiennent leurs bébés en suspens au-dessus de l'asphalte. Noyés dans la lumière, le brouillard et le bruit, des flots d'hommes se déversent sur la route. Ils se penchent vers la fenêtre quand la circulation s'arrête, mais personne ne me voit.

*

À l'hôpital, ils lui ont administré des médicaments. L'ont attaché à un lit et lui ont injecté pas mal de choses. Plusieurs jours durant, il a la rage au cœur, écume de fureur. Affirme que Shiva est là dans la pièce avec lui.

Puis ils l'ont calmé, l'ont mis sous leur contrôle, lui ont fait entamer une thérapie, ont questionné ses convictions. Ils ont discuté avec lui de ce qu'il savait, de ce qu'il voyait. Ils ont ainsi réussi à venir à bout de sa résistance et il est devenu docile. Il a commencé à accepter ce qu'ils lui disaient et à admettre que ses croyances ne reflétaient pas la vérité. Plus tard, quand ils ont consenti à le laisser sortir, il a dû renoncer à ce à quoi il avait toujours cru, ça a été leur condition. Ils l'ont obligé à signer un papier affirmant que Shiva n'existait pas.

Quand il a quitté cet hôpital psychiatrique, ses parents l'ont ramené à son appartement. Ils ont fait venir sa fiancée des États-Unis et ils ont passé plusieurs semaines tous ensemble jusqu'à la fin du mois de mai où, convaincus qu'il était rétabli, ils l'ont laissé à la garde d'Ali. Et Ali a promis de veiller nuit et jour sur lui.

Durant ces mois-là, réfugiée dans mes études, je l'ai chassé de mes pensées du mieux que j'ai pu pour me consacrer à la fac. En mai, j'ai passé mes derniers examens, à moitié persuadée que je le trouverais à la sortie des épreuves.

Tard dans la nuit à la fin du mois de mai, quelqu'un m'a appelée sur mon portable, cinq ou six sonneries, suffisamment pour me tirer du sommeil. Mais la sonnerie s'est arrêtée avant que j'aie eu la présence d'esprit de répondre. Je suis restée cramponnée à mon appareil jusqu'au petit matin, les yeux ouverts dans le noir.

*

Le Businessman avait d'autres copines. À Londres, à Bombay, à Delhi. Mais elle s'en moquait. Elle ne se faisait pas d'illusions sur lui. Et il continuait à prendre soin d'elle. Il lui a déniché un petit appartement à Defence Colony, un *barsati** à deux pas du marché, dans le Block B, un petit studio sur le toit d'une des grandes maisons du quartier. Le lendemain, elle quittait Aunty. Les adieux ont été brefs. La coke qu'elle avait prise dans sa chambre juste avant avait rendu la chose gérable, sans conséquence.

Le *barsati* était totalement vide. Il ne comptait qu'un lit, une table et une chaise, quelques tapis, des ampoules nues, deux tasses et deux verres dans le coin cuisine. Rien sur le mur, rien sur les étagères. La ville s'infiltrait de partout. Debout sur le toit-terrasse, elle a contemplé la colonie, la capitale. Ici, il n'y avait personne pour faire valoir ses droits sur elle, personne pour lui dicter sa conduite. Elle est rentrée à l'intérieur, a arrêté le ventilateur et s'est préparé un autre rail.

Dans cette pièce, dans le silence, allongée seule, les yeux rivés sur le ventilateur au plafond et libérée de l'attente, elle savoure le bonheur qu'elle cherchait depuis toujours.

*

Ali et lui avaient réintégré son appartement et, au début, tout s'est bien passé. Il respectait des horaires réguliers, prenait docilement les comprimés prescrits, faisait du sport et dormait comme jamais. Il ne touchait pas une goutte d'alcool, ses yeux brillaient d'un bel éclat.

Mais au bout de quelques semaines, les choses ont commencé à déraiper. Assez agité, il avait des difficultés à dormir et n'a pas tardé à ne plus pouvoir fermer l'œil de la nuit. Ali lui tenait compagnie au salon ou à côté de son lit, éreinté, il bavardait avec lui, fumait des cigarettes et jouait aux cartes, mais il n'avait pas de chance. Ils se sont donc mis à ressortir et à faire des tours en voiture, cette fois avec Ali sur le siège passager. Ils sillonnaient la ville, puis allaient manger dans des *dhabas* sur l'autoroute.

C'est là qu'il a fini par se confier à Ali, par lui parler de l'hôpital et de ce qu'on lui avait fait faire là-bas, de ce qu'on lui avait fait, mais Ali m'a avoué qu'il n'y avait rien compris, que pour lui ça n'avait aucun sens, que c'était de la magie noire, que tous ces médecins étaient fous de prétendre que Shiva n'existait pas. Shiva, Allah, Dieu, ils étaient constamment avec nous, c'était clair.

*

Je sais cela parce que j'ai revu Ali tout à fait par hasard. Il s'était trouvé un emploi de chauffeur pour un associé du Businessman, avait réussi à gravir les échelons à la force du poignet, ne buvait plus et s'habillait correctement. Il avait un bébé à présent, une fille de trois mois. Il connaissait la ville comme personne.

Je suis tombée sur lui une nuit très tard, comme je sortais d'une boîte de GK en compagnie du Businessman. De nombreux chauffeurs attendaient leur patron dans la rue où il n'y avait guère que des chiens errants, des lampadaires qui grésillaient et de luxueuses berlines. Ali était là – j'allais monter à l'arrière de la voiture quand je l'ai entendu m'appeler. Sa voix m'a tout ramené à l'esprit, je me suis arrêtée, saisie de tremblements, et, le voyant s'avancer vers moi, les autres chauffeurs l'ont retenu, croyant qu'il avait perdu la raison. Mais je me suis ressaisie et ai déclaré qu'il n'y avait pas de problème. On s'est dévisagés une minute, puis je lui ai adressé un petit signe de tête et suis partie.

*

C'est un des autres chauffeurs qui m'a donné le numéro d'Ali, si bien que je l'ai appelé le lendemain en lui demandant de passer me voir quand il aurait fini sa journée. Il est arrivé devant chez moi tard dans la nuit à bord d'un autorickshaw. Je l'avais attendu, incapable de penser à autre chose, incapable de sortir. Quand je l'ai entendu, je suis descendue et lui ai remis mes clés de voiture pour qu'il prenne le volant.

On a sillonné la ville cette nuit-là. Il m'a raconté tout ce qu'il savait.

*

En arrivant à l'appartement le 7 juin au matin, Ali a découvert qu'il avait préparé des bagages. Il a expliqué à Ali qu'il partait, qu'il se rendait dans les montagnes par le chemin des écoliers, le chemin qu'il aimait emprunter, qu'il s'arrêterait d'abord à Jaipur, traverserait le Rajasthan et le Penjab jusqu'à Pathankot, près de la frontière, via le désert. Après, il ne savait pas, ce serait soit le Ladakh soit la Parvati Valley, il déciderait en cours de route.

Ali avait cru qu'il partirait sur-le-champ mais, allez savoir pourquoi, il

tergiversait. Vissé dans l'appartement, il attendait quelque chose sans dire quoi – il a refusé de se confier –, si bien que lorsqu'il s'est assis au volant, le soleil était déjà couché. Il a remis à Ali une pochette pleine d'argent, quatre-vingt mille roupies, et les clés de l'appartement en lui demandant de s'en occuper en son absence. Viens t'y installer, lui a-t-il suggéré, amène ta femme, profite-en. Il a ajouté qu'il serait de retour dans deux mois. Mais Ali, incapable de s'en tenir là, a insisté pour l'accompagner un bout de chemin.

*

Après avoir quitté Delhi, ils se sont arrêtés pour manger dans une *dhaba* sur l'autoroute. C'est là qu'ils se sont dit au revoir. Mais d'abord ils sont entrés et ont commandé du poulet et du *dal* pour ce dernier repas. Pour tenter de différer le départ, ils se sont pris un whisky.

À une heure du matin, ils buvaient encore tandis que camions, voitures et bus défilaient à vive allure, que les chauffeurs entraient d'un pas nonchalant pour se soûler dans la nuit étouffante. Les yeux fixés sur les feux des véhicules, ils se soûlaient aussi, descendant whisky sur whisky tout en évoquant le passé, se chamaillant, riant et se donnant l'accolade. Ali lui a annoncé que sa femme attendait un enfant, qu'il serait bientôt papa, et ils se sont commandé un whisky de plus pour arroser la nouvelle.

Vers deux heures du matin, pas encore complètement soûl, il a dit à Ali qu'il était temps de partir. Il voulait arriver à Bikaner en temps et en heure, pour le petit-déjeuner. Ils ont convoqué un des vieux bonshommes derrière le comptoir et ont trouvé à eux trois un camion acceptant de ramener Ali à Delhi. Il a payé l'addition, remis encore un peu plus d'argent à Ali pour le bébé, ils ont échangé une dernière accolade, puis, debout à côté de sa voiture, il a salué de la main le camion d'Ali qui démarrait.

*

J'ai fini par m'éloigner du Businessman. Rien de spectaculaire. Ça s'est fait, c'est tout. Je le revois encore ici ou là, de temps à autre. On est restés en bons termes. Il m'a payé une année de loyers, mais je me suis dégoté un vrai boulot avant cette échéance.

Lors d'une de nos dernières grandes soirées, je suis avec lui, dans un night-club à boire du champagne, c'est la section VVIP, la coke coule à flots et les gens se cachent à peine. Nous sommes en compagnie de ses amis riches et puissants.

Les hommes, ils sont tous à une table, les hommes et moi, ils parlent affaires, des dernières montres de luxe, comparent les compagnies aériennes, quelle est celle qui offre le meilleur service en première classe, quels sont les politiciens complaisants. Les épouses occupent une autre table, elles parlent de la dernière boutique Chanel qui va bientôt ouvrir, débattent pour savoir si cette année elles iront passer l'été dans un chalet suisse ou retourneront à Londres. Elles ne m'adressent pas la parole, n'aiment pas reconnaître mon existence. Je ne m'assieds jamais avec elles. Je m'en fiche. Ces bonnes femmes rentrent tôt chez elles. À cause des enfants, à cause de leurs parents, à cause de leur réputation. À cause, à cause, à cause.

Puis le whisky fait son apparition, les marchés sont conclus. C'est là qu'on commence vraiment à s'amuser.

À la fin, je m'éloigne de tout ça et grimpe sur le toit pour voir le matin se lever. Je franchis la porte, m'approche lentement du parapet, très haut au-dessus de la ville, m'installe sur le muret et baisse les yeux vers les chantiers en contrebas. Vastes constructions dédiées à l'édification de la future cité, grues et soleil ne faisant plus qu'un. D'une chiquenaude, je balance ma cigarette, la suis négligemment des yeux pour voir si elle ne va pas blesser quelqu'un. Envisage brièvement de suivre le même chemin.

Tous les visages des ouvriers m'apparaissent, pris entre le lever de soleil blafard et la lumière artificielle, ces hommes, ces femmes, ces enfants, esclaves de Laxmi, tous à l'œuvre. L'espace d'une seconde, je crois entrevoir son visage au milieu d'eux.

Le vide le plus troublant ici.

Le vide le plus assourdissant ici.

La certitude que je n'appartiens pas à cet univers.

*

Pourtant, je continuais à rendre visite à Aunty de temps en temps. Nous étions en bons termes. Elle me demandait mon avis sur certaines choses. Assise dans un salon ou un autre, j'écoutais le babillage de toutes ces femmes. Sur tel ou tel scandale, les domestiques, le mariage, le divorce. Et elles commentent aussi le 11 Septembre, la menace musulmane imminente. L'une d'elles déclare que le Pakistan est derrière tout ça, une autre ajoute, Maintenant au moins l'Amérique saura sur qui elle peut vraiment compter.

Aunty, elle parle de nous, les Hindous. Elle dit, Nous les Hindous, on n'a jamais fait de mal à personne sur terre, on est le peuple le plus pacifique qui soit. En fait, on est trop gentils. Nous on ne se défend que quand on nous provoque, et on n'arrête pas de nous provoquer. Mais que faire ? On nous traite injustement, c'est notre destin.

*

Un an plus tard, du coucher du soleil à son lever, quand toute la poussière est retombée, je reprends de l'acide dans l'Himalaya où les étoiles voisinent dans le ciel avec Shiva tandis que Parvati me tient compagnie dans sa vallée. Shiva et Parvati, qui tous deux fendent la nuit dans des chariots gros comme les étoiles des jeux de points à relier.

De ce perchoir dans les montagnes, on peut imaginer qu'une formidable inondation balaie l'Inde depuis l'océan Austral et remonte vers les jungles et les plaines. Ce soir pourtant, je ne baisse pas les yeux vers l'Inde, mais me borne à regarder les constellations, les montagnes couronnées de neige et les glaciers au miroitement gris acier avec, dans leur sillage, l'odeur des vergers de pommiers.

Dans une simple pièce en béton bâtie sur le flanc de la colline au loin passe le second mouvement du *Concerto pour piano no 4* de Beethoven. Puis c'est la classique psytrance qui va avec l'endroit. Mais, dans le verger, le bruit se réduit à un murmure et c'est là que se font ressentir les premiers effets de l'acide.

Oh, la douleur familière, la tête de mort scintillante. Rien ne peut se comparer à cette vallée où Shiva danse au milieu des sommets, des serpents autour de la

tête, en laissant force traînées et explosions cosmiques, où toute la nuit résonne de bruits apaisants, où des rides froissent la surface des constellations comme si quelqu'un avait jeté une pierre dans le ciel. Tout ici a un pouls et un cœur qui bat, je le vois de mes yeux grands ouverts. Shiva et Parvati aussi, qui volettent comme deux oiseaux-mouches. Je contemple leur danse des heures durant.

Mais quand les premières vrilles de lumière s'annoncent furtivement, il est temps de se dire adieu. Étroitement enlacés, ils me quittent à tout jamais. D'un geste, je les salue, tire la langue et sautille de par les vergers comme une simplette avant de m'effondrer.

Dans ce monde neuf et vide auquel j'appartiens, les chèvres trottaient par des sentiers crayeux, les hommes allument des feux sur les pentes des collines, les femmes sous les chaudrons noircis de leurs maisons, d'où la fumée s'échappera furtivement entre les tuiles des toits. Portée par le vent du matin, la musique divague de temple en temple, en pointillé, tantôt plus forte, tantôt plus douce, et toutes les fleurs pourpres de la vallée s'embrasent au soleil qui brûle le flanc de la montagne.

La brume se dissipe, cède la place à un bleu intense et durable et, tel un pelvis, la lune sombre vers la base de Ganga. Je pose les mains dans l'herbe, sens la terre sous mes pieds, vois les aigles monter en flèche vers le ciel, entends les insectes plus bas. Allongée sur le dos comme la petite fille que j'ai toujours été, je contemple les nuages qui passent et flamboient au-dessus du toit du monde, ces nuages devenus manchettes de quotidiens relatant l'histoire de ma vie, et dont le dernier proclame, Allez vous faire foutre, moi je survis.

*

Je n'apprendrai jamais rien au sujet de sa fiancée, ne reverrai jamais ses parents, ne découvrirai jamais ce qu'il est advenu d'eux, ne trouverai jamais les raisons de son mensonge. Je ne saurai jamais s'il a agi délibérément ou s'il n'y pouvait vraiment rien. Cette question me poursuivra longtemps. Mais j'ai dépassé ça ; aujourd'hui, ça n'a plus aucune importance pour moi. Ce texte est son bûcher, je l'ai déjà vu se consumer.

Voici ce qui reste : une nuit, je suis allée à la *dhaba* pour voir les lieux de mes propres yeux, Ali m'avait expliqué où c'était. Je suis partie seule à trois heures du matin. J'ai roulé lentement avant d'attraper l'autoroute. Le silence

environnant ressemblait à celui qui règne à la fin d'un long voyage, quand le recours au langage est épuisé et que l'esprit se retrouve seul avec ce qu'il a vu.

Je suis arrivée à destination vers cinq heures du matin, au moment où le ciel commençait à pâlir, et me suis garée à côté des camions, des cars et des panneaux aux néons clignotants. Je suis restée assise dans ma voiture l'espace de ce qui m'a paru une éternité, mais finalement je ne me suis pas aventurée dans la *dhaba*. À la place, j'ai observé l'entrée, j'ai vu des hommes endormis sur des *charpoys** dehors et d'autres encore occupés à boire autour des tables à l'intérieur, apparemment très seuls et fragiles dans la lumière bleutée de l'aube. Loin dans le désert où le soleil aurait dû luire, les villes nouvelles défiguraient l'horizon. J'ai redémarré.

GLOSSAIRE

Aghori – ascète proche des pratiques chamaniques qui cherche à contrôler fantômes et esprits par le biais d'incantations et de pratiques magiques. L'Aghori transgresse toutes les règles, boit de l'alcool, mange de la viande (de la chair humaine aussi, dit-on) et utilise fréquemment un vocabulaire ordurier dans ses rapports avec autrui. Il tient à défendre l'identité commune des contraires : le mal équivaut au bien, la mort à la vie, la saleté à la propreté, et met ses croyances en pratique au quotidien.

Barsati – une pièce (ou deux) sur le toit d'une maison. *Barsati* signifie « Il pleut », donc l'endroit sur lequel il pleut.

Beedi – petite cigarette roulée dans une feuille de tendu. Le beedi est la cigarette du pauvre. Son odeur rappelle celle de l'eucalyptus.

Bhang – feuilles et tiges de cannabis, en général réduites en poudre et alors mélangées à du lait ou à des sucreries. Le bhang participe de nombre de fêtes religieuses.

Bindi – petit point que les femmes indiennes apposent entre leurs yeux, sur le front, au niveau du sixième chakra. Il symbolise le troisième œil de Shiva, ou « œil de la connaissance ».

Bom Shiva – invocation à Shiva, souvent avant de fumer un chilom. Ce sont les Sadhus, les « renonçants », qui prononcent ce « Oh, Shiva », mais les amateurs de cannabis le reprennent volontiers.

Chaat – snacks.

Chai – thé au lait sucré.

Chappal – sandalette sans bride en cuir.

Charas – résine de cannabis. Haschich.

Charpoy – lit rudimentaire avec un cadre en bois et un tressage de cordes.

Dal – lentilles.

Dargah – tombe, mausolée d'un saint musulman.

Dhaba – petit restaurant, gargote.

Dholak – tambour à deux faces, de taille moyenne, sur lequel le musicien frappe

en principe avec ses doigts.

Dupatta – écharpe en coton ou en soie, généralement longue d'un mètre cinquante et large de cinquante centimètres. Sa fonction est purement esthétique.

Ghat – escalier descendant vers un fleuve, une rivière.

Hijra – hermaphrodite, homosexuel, travesti. Il a un statut particulier dans la société indienne. Bien que souvent méprisé, il se « charge » du mauvais sort menaçant un jeune couple, un jeune enfant et reçoit de l'argent en échange.

Kurta – longue tunique.

Lathis – bâtons, ceux des policiers le plus souvent.

Lingam – représentation phallique symbolique de Shiva, l'un des dieux de la Trinité hindoue.

Momo – sorte de ravioli fourré soit au porc, soit au bœuf, soit aux légumes. On consomme des momos au Tibet, au Népal, en Inde, en Chine et au Japon, mais leur appellation varie.

Nimbu pani – citron pressé. (*Nimbu* : citron. *Pani* : eau.)

Paan – préparation associant une feuille de bétel, des morceaux de noix d'arec, du tabac parfois, de la chaux. Il peut y avoir beaucoup d'autres ingrédients, mais l'amateur finit toujours par cracher le jus de ce stimulant, ce qui laisse de grosses taches rouge sombre disgracieuses.

Pakoda – beignet de légumes.

Paratha – galette de pain qu'on fait revenir dans l'huile à la poêle.

Phing sha – soupe tibétaine à base de nouilles de riz, de champignons déshydratés, de pommes de terre et de bœuf accompagnée d'une sauce épicée.

Pranayama – c'est la discipline du souffle au travers de la connaissance et le contrôle du prāṇa, énergie vitale universelle.

Puja – prière.

Puri – petit beignet frit.

Qawwalis – genre musical populaire tant en Inde qu'au Pakistan qui exprime une dévotion islamique soufie. Les chants de qawwali se classent en deux groupes : les *hamd* ou *manqabat* qui sont des chants dévotionnels dédiés à Allah, et les *ghazal* qui sont des chants profanes célébrant le vin ou l'amour.

Salwar kameez – pantalon bouffant et tunique. Tenue traditionnelle de l'Inde du Nord, qu'on retrouve également au Pakistan et en Afghanistan.

Samosa – beignet triangulaire généralement fourré aux pommes de terre et aux

petits pois.

Tempo – moyen de transport. Ce peut être un véhicule à trois roues ou une camionnette.

Thentuk – soupe de nouilles tibétaine accompagnée de viande et de légumes.

Tola – unité de mesure correspondant à 11,7 grammes.